



3 1761 03937 7700

UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

87276
B. G. C.



ŒUVRES

DE PIRON.

DAI

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXIS PIROU,

PUBLIÉES

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, conseiller hono-
raire au parlement de Metz, de l'académie
des sciences & belles-lettres de Dijon.



TOME III.



195066
26.3.25

A. NEUCHÂTEL,

De l'imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXVII.

PQ

2019

P6

1777

t.3

ARLEQUIN

DEUCALION,

MONOLOGUE EN TROIS ACTES.

Donné à l'opéra-comique en 1722.

P E R S O N N A G E S.

DEUCALION-ARLEQUIN , *le seul acteur qui parle.*

PYRRHA , *femme de Deucalion-Arlequin.*

UNE VOIX.

APOLLON , *celui de nos jours.*

MELPOMENE , *idem.*

THALIE:

MOMUS , *sous la figure de Polichinelle , & parlant de même.*

PÉGAZE , *le moderne.*

LES ENFANS *nés des pierres que Deucalion-Arlequin & Pyrrha sa femme ont jetées derrière eux.*

DIVERTISSEMENT.

SYLPHES.

L'AMOUR.

UNE GRACE , &c.

La scene est sur le Parnasse , où la fable nous dit qu'aborda Deucalion après le déluge.



A R L E Q U I N
DEUCALION,
MONOLOGUE.



ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente le double coupeau , sur les deux ailes , & le temple de Thémis , avec une mer immense qui occupe le fond. L'orchestre joue une tempête effroyable. Eclairs , tonnerre , grêle & pluie convenables à un déluge. On voit venir de loin sur les ondes , Arlequin , jambe de-çà , jambe de-là , sur un tonneau. Le fracas cesse.

DEUCALION-ARLEQUIN ;
sur le haut ton de la tragédie.

QUEL horrible chaos , & quel affreux mélange !
O prodige inouï , qui joins le Tage au Gange !
Neptune , ton courroux ne peut aller plus loin !

4 ARLEQUIN-DEUCALION,

Cesse , & de tes fureurs laisse vivre un témoin.
Je promets d'immoler , si d'ici tu m'arraches ,
Cent bœufs. . . .

[*Il fait un saut périlleux qui le présente sur ses pieds au-devant du théâtre.*]

Mais me voici sur le plancher des vaches.

Passato il pericolo. (*se retournant du côté de la mer.*) Serviteur , seigneur Neptune ! Vas chercher tes cent bœufs. Non que je ne voulusse bien te les immoler , ne m'en dût-il rester pour ma part qu'un aloyau : mais où diable les trouver , quand je suis sur terre le seul animal qui respire à présent ? . . . Ma foi , le genre humain vient de boire une belle rafade ! Il en a crevé. J'ai été le plus sobre : seul j'en échappe. Caron a fait là une belle journée ! Il a débarqué tout ce monde-ci dans l'autre : je l'ai manqué belle ! Et , franchement , ce n'est pas être malheureux d'attraper le bon billet à une si grosse loterie. Un peu de réflexion pourtant. . . . Où est donc ce si grand bonheur ? Y a-t-il ici tant à rire pour moi ?

Me voilà délaissé ! Je suis seul en ce monde !

Il n'est plus à ma voix personne qui réponde (a) !

N'importe , parlons toujours ; ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude.

(a) Allusion au peu de monde qu'il y eut d'abord , à cause de *Thimon* & de *Romulus* , qui étoient encore dans toute leur nouveauté.

Ah , que nous allons faire un beau soliloque !
Quel dommage de n'avoir point d'auditeurs ! Que
de bons mots perdus ! Un fameux (a) misantrophe
de ma connoissance , que tout le monde couroit
voir par curiosité , auroit mieux été ici à sa place
que je n'y suis à la mienne. Son caractère étoit
celui d'un sauvage qui desiroit & qui méritoit
d'être seul au monde. Ce ne fut jamais là mon
goût.

Soit naturel , soit habitude ,
Je chéris les mortels , je meurs si je n'en vois ;
Et la plus belle solitude
Est un désert affreux pour moi.

Que vais-je devenir dans un tel abandon ?
Dieux cruels. . . Mais , non ! Forcés dans vos moyens ;
Vous ne faites les maux que pour de plus grands
biens (b).

Il arrivera , fin de compte , que je n'en ferai
que mieux. Les dieux savent bien ce qu'ils font ,
& ce qu'ils défont. Les hommes ne valaient pas
le diable. Ils étoient si noircis de crimes que ,
tenez , tel que me voilà , & peut-être un franc

(a) Tout ceci n'étoit alors qu'une heureuse allusion
à *Thimon le misantrophe* , qui attiroit la foule aux Ita-
liens ; & au peu de monde qu'il y avoit en effet ici , à
la première représentation d'une pièce muette , qui
ne promettoit pas grand plaisir.

(b) Les deux vers de *Romulus* de la Motte , les plus
répétés & les plus applaudis.

6 ARLEQUIN-DEUCALION,

vaurien , je me suis trouvé , au prix d'eux , blanc comme neige (a). Ma foi , il n'y falloit pas une moindre lessive que ce déluge , pour laver la terre & blanchir l'espece humaine ! Une chose doit être bien nettoyée , quand la mer a passé par-dessus. Voilà tous mes coquins noyés : si cela ne les corrige pas , je ne fais plus ce qu'il y faut faire. Mais un peu de charité ! Ménageons les absens. Songeons à nos devoirs. Remercions les dieux de leur bonté , & profitons-en. Faisons-nous à notre état présent , & sachons en tirer parti. Qu'ai-je à me plaindre , après tout ? Par exemple , je n'ai plus peur que la mauvaise compagnie me fasse perdre. *Item*, toutes mes dettes sont payées. Eh bien , je ne vois personne à qui parler : il n'y aura personne aussi qui me fasse taire. Et puis ne me voilà-t-il pas roi de toute la machine ronde ! Jamais monarchie universelle fut-elle acquise à plus juste titre , & fut-elle aussi moins litigieuse. . . A propos ! voici bien un autre bonheur auquel je ne songeais pas. Allegria ! Je suis veuf ! Doucement : un peu de bienfaisance. Pleurons une larme ou deux. Encore faut-il être bon mari , une fois en sa vie. Pyrrha ! ma pauvre Pyrrha ! il y a une heure & plus que je t'ai perdue ; &

(a) Plate allusion au masque d'Arlequin.

comme tu vois , le tems ne t'a pas encore effacée de ma mémoire ! O ma tendre moitié ! (Ce mot là me fait faire une plaisante réflexion : c'est que ce n'est qu'en perdant ces moitiés là, qu'on se retrouve tout entier.) Chere moitié donc , si tu as passé , comme tout le reste , ici dessous , quoique j'y aie quelque petite part , ne me l'impute pas tout-à-fait. Je t'ai donné le bras sur terre , & la main sur les eaux , le plus long-tems que j'ai pu ; mais , en conscience , ai-je pu voir voguer près de moi un gros tonneau , sans te laisser aller pour lui ? Pardonne la préférence : cela ne m'arrivera plus. Adieu Pyrrha ! demeurons en paix , chacun de notre côté. Penfes-tu que nous recruterions l'espece , nous qui depuis long-tems nous disions régulièrement deux ou trois fois par jour , que s'il n'y avoit que nous deux au monde , il finiroit bientôt. Tu devenois même d'un âge à nous faire tenir parole , malgré les raccommodemens. Si je te regrette donc , ce n'est que par pure & loyale amitié pour toi-même , & bien gratuitement. Je parlerai aussi de bonne foi : tu ne m'entends pas pour t'en prévaloir. Convien de la vérité , ou jamais. Ne nous flattons pas. N'étois-tu pas grande menteuse , fort avare , très-bavarde , jalouse à l'excès , même sans te soucier de moi ? Justice pour justice , je ne te

8 ARLEQUIN-DEUCALION,

désavouerais pas qu'au demeurant , tu ne fusses la meilleure femme du feu monde. Voilà ton oraison funebre : es-tu contente ? Reçois de moi ces dernières marques d'une tendresse vraiment conjugale. Adieu. Ma foi, disons vrai : il n'est que le veuvage , pour rapprocher les cœurs de deux époux. . . . Ça, ça, c'est trop lamenté ! Il est tems de songer à nous : mangeons un peu. J'ai sauvé mon biffac , & j'ai assez fatigué pour avoir de l'appétit. [*Il ouvre son biffac.*] Voici un gigot froid , un dindon de la bonne faiseuse , un jambon de vingt-huit livres , deux langues , & une petite bouteille de demi-setier. C'est encore là un dernier tour de ma chienne de femme , qui n'avoit d'autre injure que de m'appeller fac-à-vin. Eh bien, je ferai comme ont fait tous les autres ; mais avec modération : je boirai de l'eau ; voilà des fontaines à mon service. Dînons. [*Il mange goulument.*] *Pian piano gula mea !* N'allons pas si vite. Il n'est plus ici question de retourner au marché. Ceci avalé , où en ravoir ? Parbleu , où je pourrai ! Digérons : c'est mon affaire ; & quand il n'y aura plus rien ,

C'est au ciel à me secourir :

Je lui laisse le soin de conserver ma vie :

Il ne m'a pas sauvé , pour me laisser périr. . .

Mais je crois que je versifie.

Je m'en suis apperçu déjà une ou deux fois. J'ai pourtant toute ma vie été assez raisonnable. Que diable ceci veut-il dire ! Sur quelle herbe est-ce que je marche donc ? Et quel air est-ce qu'on respire ici ? Tâchons de reconnoître ou nous sommes. Cela est drôle ! [*Il regarde à droite & à gauche.*] Je m'oriente. . . Ah , par là ventrebleu , me voilà bien tombé ! Miséricorde ! Oui. . . oui. . . j'y suis !. . . Voilà la double colline , voici le temple de Thémis ! Ah , ah ! je ne m'étonne plus si je rime ! Hoïmé , gare la famine ! Je suis sur le Parnasse ! Je suis tout au sommet ! Il y fait diablement sec ! En récompense , il fera cette année bien crotté dans le vallon. Laissons cela : nous y regarderons tantôt de plus près. Au solide ! au solide ! Mon demi-setier. [*Il l'avale.*] En tout autre tems , j'aurois bien craint ici les écornifieurs.

S C E N E I I.

DEUCALION-ARLEQUIN , une VOIX.

L A V O I X *d'un invisible.*

COQUIN ! Coquin ! Maraude !

A R L E Q U I N *surpris.*

Qui m'en veut ? Qui va là ?

10 ARLEQUIN-DEUCALION,

LA VOIX.

A déjeuné ! A déjeuné ! Tôt ! tôt ! Apporte ! apporte !

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas mes écornifleurs ! Décamp-
pons. [*Il remet tout dans son bissac ; & le jetant
précipitamment sur l'épaule gauche , s'en donne
par-dessus la droite un grand coup à travers le
nez.*] Ouf ! je me suis cassé le nez. Quel chien de
coup !

LA VOIX.

Apporte ! apporte !

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte toi-même ! Qui vive ?

LA VOIX.

Vive le roi ! vive le roi ! [*plusieurs fois.*]

ARLEQUIN.

Grand'merci : car il n'y a plus d'autre roi que
moi. Montre-toi donc ! Qui es-tu ?

LA VOIX.

Perroquet mignon.

ARLEQUIN.

Ah, c'est un perroquet qui a eu , comme moi ,
le bonheur d'échapper ! Il n'a pas eu grand'peine :
il étoit sur son terrain. Il n'a eu qu'à monter de
branche en branche. T'apporte à déjeuné qui
voudra. Reprenons le nôtre. Baffrons. [*Il mange.*]

La soif me prend. Courage ! buvons de l'eau. [*Il va aux fontaines , & boit.*] Ah , jarnibleu , quelle eau ! qu'elle est forte ! La tête m'en tourne : cela vaut du vin. [*Il en reboit.*] Ma foi , messieurs de Bourgogne , je vous défie d'être plus gais & plus ivres que je me le sens ! Mais cela prend. Ne voilà-t-il pas le cœur qui me démange de faire des hommes ! Hélas , où est le tems où l'on faisoit tout , seul ! O Prométhée , mon pere , qui eûtes ce beau secret , & qui me donnâtes le jour , sans avoir eu jamais besoin de fille ni de femme pour cela ! pendant que vous allumiez mon corps au feu du soleil , & que vous étiez si près des astres , il ne tint qu'à vous de tirer mon horoscope , & d'y lire mon aventure : vous m'auriez laissé la recette d'une si commode génération. J'aurois bientôt du monde avec qui jaser & me désennuyer ici . . . Ah ! ah ! gardez votre recette , mon pere ; en voici une bien meilleure. Peste la belle dame ! C'en est assez ; j'ai mon affaire.

S C E N E I I I.

ARLEQUIN-DEUCALION , MELPOMENE.

Melpomene entre à pas graves , & se promene comme quelqu'un qui rêve profondément. Elle est vêtue

12 ARLEQUIN-DEUCALION,

en actrice à la romaine ; tient le poignard d'une main , attribut de la tragédie , & la trompette de l'autre (a) , attribut du poëme épique. Elle serpente majestueusement sur la scène , sans prendre garde à Deucalion ; faisant des mines passionnées, poussant des ah ! des hélas ! des dieux ! des qu'entends-je ! & gesticulant à grand tour de bras.

ARLEQUIN après avoir tourné long-tems autour d'elle , & l'avoir fixée comiquement.

C'EST Melpomene ; c'est la muse de la tragédie. Je ne la connoissois pas d'abord , à cause de cette trompette qui me la faisoit confondre avec sa sœur Calliope. Je ne songeois pas qu'elles font depuis peu bourse commune , & que ce que nous appellions tragédie n'étoit plus qu'un amas de quinze ou dix-huit cents vers épigrammatiques. Elle me fait peur & pitié. Oh , comme la voilà haut guindée ! Quels gestes ! Quels regards ! De pied en cap elle est toute convulsion. Cette figure là ne laisseroit pas que de me faire rire quelquefois , & de m'amuser. Abordons-la , & lui trouffons un compliment qui la dispose à notre union. [*Il se présente comiquement.*] Madame , oserois-je inter-

(a) Ce mélange des deux attributs , est une allusion au défaut des tragédies du tems où l'épique étoit le ton dominant.

rompre un instant vos sublimes extravagances ? Il ne s'agit que d'une bagatelle ; c'est de m'épouser.

J'offre à vos yeux l'unique & précieux reste du feu genre humain , dont , si cela vous plaît , au lieu de notre épithalame , nous ferons l'épithaphe. Oui , madame , vous voyez le genre tout entier , tant mâle que femelle , dans mon seul individu. Mes freres & moi , il n'y a qu'un instant , nous étions rangés sur la surface de la terre , comme des pieces d'échecs sur un échiquier. Rois , reines , cavaliers , piétons , & fous de toutes couleurs , étoient à leurs places. Les dieux s'en jouoient : nous allions & venions à tort , à travers , à leur gré. Je ne fais quel mauvais joueur d'entr'eux eut un échec & mat qui lui fit perdre la partie. C'étoit sa faute : il voulut que ce fût celle des pieces ; & comme ceux qui perdent aux cartes & qui les mordent de rage , dans la sienne il ramassa pêle-mêle , & jeta tout , cul sur tête , dans cette boîte que vous voyez [*en se montrant.*] Pions , cavaliers , reines , rois & fous , je suis la petite boîte qui renferme un si bon onguent. Que de moi ressortent canaille & potentats ! Prenez la clef , & rouvrez à cette malheureuse multitude. Marions-nous. C'est sauter un peu légèrement de la barriere au but : c'est un trait de mon métier. D'ailleurs , ne nous flattons point ; nous n'avons

pas de tems à perdre , vous ni moi. Je suis d'un certain âge , aussi bien que vous autres pucelles de céans. Reculer la queue du roman jusqu'à son douzieme volume , ce feroit risquer la postérité ; & vous toutes , comme moi , êtes ici de moitié dans le profit. Car enfin , que je meure sans lignée , adieu les hommes : plus d'hommes , plus de fous ; donc plus de poètes : & qui vous cultivera dès-lors ? Qui vous invoquera ? Que ferez-vous ? *[Melpomene le regarde dédaigneusement , & s'en va : Arlequin l'arrête.]* Madame , êtes-vous muette ? *[Il crie de toutes ses forces :]* êtes-vous fourde ? *[à part.]* Attends , attends , voici qui te rendra l'ouïe. *[Il tire un sifflet , & lui en donne un grand coup dans le tuyau de l'oreille. Melpomene fait un saut & lui lance un regard de fureur.]* Hé , qui diable , madame , on ne fauroit avoir raison de vous , sans ce petit instrument là ! *[Il reprend le ton héroïque.]*

Hé bien , puis-je à présent ,
Puis-je espérer l'honneur où mon amour aspire ?

[Elle redouble d'indignation , & lui reprend le ton comique.]

Ah , vous ne voulez pas ! Nous allons donc bien rire !

[Sur le ton fier.]

Venez , allons au temple , où je veux malgré vous ,

Vous jurer à l'autel tout l'amour d'un époux (a).

Oh, pour le coup, vous avez raison de faire la mine; je suis en faute. Pardonnez-moi ce vilain mot d'époux: je voulois mieux dire. Ne vous promettre en effet que l'amour d'un époux, ce ne seroit pas vous promettre grand'chose. . . . Vous me plantez là! Ah, c'est donc tout de bon! [*Il la retient encore par le bras, & perdant tout respect:*] Parlez donc, hé, madame la bégueule, c'est bien faire la renchérie! Sentez-vous bien ce que vous refusez? Ne suis-je pas actuellement le plus grand parti de l'univers, le ciel même y compris? Apprenez qu'un homme tel que moi, devenu le seul de son espece, est plus rare qu'un dieu, & plus nécessaire ici-bas que ne le seront jamais vos sœurs, vous, & votre benêt d'Apollon! Laissez seulement repasser de l'eau quelque tems sous les ponts, vous verrez ce que j'ai de bon bien au soleil, & si quelqu'un de ma richesse ne mérite pas bien les dieux pour alliés (b). Je ne vous apporte pas moins en mariage que les quatre parties du monde, dont je découvre la dernière du haut de ce mont prophétique. Je vous fixe pour

(a) Ces deux vers sont de Romulus parlant à Hersilie.

(b) Romulus dit que les Romains ont les dieux pour alliés, & des rois pour sujets.

16 ARLEQUIN-DEUCALION,

votre douaire, des millions fans nombre, assignés fur ma galerie du Mogol, & mes mines de Golconde, en attendant celles du Pérou. . . . Cela ne la tente point. Elle me tourne le dos. . . . Adieu donc ! J'aurai à choisir entre fes huit fœurs. . . . Madame ! Madame ! . . . Attendez que je vous rende un fervice. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon de papier qui traîne à la queue de votre robe ? [*Il l'ôte & lit :*] Cinquieme acte de Romulus (a).



S C E N E I V.

T H A L I E, A R L E Q U I N.

Thalie entre en jouant des castagnettes, dansant, chantant, solfiant des airs légers, faisant des entrechats, &c.

A R L E Q U I N.

LA mal-peste ! Voici une gaillarde, celle-ci. M. le commissaire, alerte. (b) Je n'en réponds pas. Sauvez-nous l'amende ! La commere aura

(a) La piece finit au quatrieme acte.

(b) Apostrophe au commissaire qui assistoit là de la part des comédiens François, pour verbaliser en cas dialogue. La risée lui déplut beaucoup ; mais il lui fallut avaler la pilule.

autant

autant de peine à se taire , que l'autre en avoit à parler. [*Elle approche d'Arlequin , la bouche ouverte : il met la main dessus , crie au secours , & dit tout ce qui suit avec une volubilité qui lui coupe continuellement la parole.*] Te tairas-tu , serpente ! Je te reconnois ! Tu es , je gage , Thalie , la muse de la comédie.... Te tairas-tu ! Il t'appartient bien de babiller , quand ton ainée a la gueule morte !... Tu ne l'ouvres que pour médire du tiers & du quart. Je suis sûr que c'est ta langue qui vient d'allumer contre nous le courroux céleste. ... en publiant ses fredaines... Petite ridicule , qui ne sauroit souffrir qu'on le soit en repos !... Que dira-t-elle !... Que dira-t-elle !... Paix ! paix ! de parle le diable , & les comédiens François ! Paix donc , bavarde ! Impertinente ! Etourdie ! Te tairas-tu ! Te tairas-tu ! Ta la la , ta la la. [*Elle s'enfuit de rage , en se bouchant les oreilles.*]

 S C E N E V.

A R L E Q U I N.

OUF , je n'en puis plus ! J'ai perdu haleine. Quel travail de fermer la bouche à une femme en train de parler ! [*Il est interrompu par les sauts*

périlleux de cinq ou six de ses camarades.] Tubieu !
 quelles gambades ! Ce sont apparemment les syl-
 phes , habitans de l'air , joyeux de le voir plus
 ferein. Allons voir aux sept autres muses , à qui
 jeter le mouchoir. [*Exercices des sauteurs.*]



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

P Y R R H A.

*Elle descend du haut du ceintre , assise sur Pégaze ,
 qui s'envole & dispaçoit , dès qu'elle a sauté sur
 terre ; & comme quelqu'un qui vient d'échapper
 du plus affreux danger par une voie extraordi-
 naire autant qu'inespérée , elle va , vient , &
 s'agite avec les émotions d'une femme hors d'elle-
 même. Après s'être enfin remise un peu de cette
 altération , elle pleure & se lamente en malheu-
 reuse qui se croit seule au monde , & tombe acca-
 blée enfin de douleur & de lassitude , sur un
 gazon , où elle s'endort.*



S C E N E I I.

P Y R R H A , A P O L L O N .

Apollon , une flute allemande à la main , au lieu de lyre , entre en fredonnant des airs d'opéra ; & tout - à - coup , appercevant Pyrrha endormie , tombe en admiration , la confidere , se passionne pour elle , s'en approche à pas lents , de peur de l'éveiller , embouche sa flute , & joue le sommeil d'Iffé.

S C E N E I I I.

A P O L L O N , A R L E Q U I N , P Y R R H A .

A R L E Q U I N abymé dans ses pensées , ne voyant ni n'entendant rien. [à part.]

QUEL chien de pays ! maugrebleu des caillettes ! Et ce sont là ce qu'on appelle les filles de mémoire ! A la bonne heure , de mémoire tant qu'on voudra ; ce ne sont pas assurément des filles de jugement : car il faut l'avoir entièrement perdu , pour refuser , comme elles font , une main telle que la mienne. J'emploie , depuis deux heures , toute ma rhétorique , pour faire accepter rien

20 ARLEQUIN-DEUCALION,

auguste personne & mes vastes états ; c'est comme si je parlois à des folles. L'une me répond en me raclant le boyau au nez : l'autre me paie d'une cabriole : celle-là d'une chanson : celle-ci en me montrant les cornes avec deux pointes de compas , prêtes à me crever les yeux : celle-là tient les yeux fichés au ciel , pendant que je lui marche & remarche sur les deux pieds , comme si je marchois sur les pieds d'une statue de bronze : les autres me donnent de leurs marottes par le nez. Ah , la sottise académie ! 1 , 2 , 3 , 4 , 5 , *ut , re , mi , fa , sol , la , si , ut* : voilà tout leur dictionnaire. Ces sons là ne laissent pas pourtant que d'exprimer quelque petite chose ; car lorsqu'une de ces carognes là m'a chanté je ne fais quel air brusque , j'ai fort bien entendu : *Vous y perdez vos pas , Nicolas*. Quand un autre m'est venu corner aux oreilles un air terrible , j'ai entendu , comme si je l'entendois encore , qu'elle me disoit :

Non , ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne !

Je suis accoutumée à ressentir la haine ,

Je ne veux inspirer que l'horreur & l'effroi.

Ainsi du reste. D'abord ne voyant que chanteuses & danseuses , j'ai cru qu'il n'y avoit qu'à rire , que c'étoit du vin en perce , & que j'étois à même ; & me voici tout aussi avancé qu'aupa-

ravant. D'où viendrait ce prodige ? C'est qu'apparemment celles-ci ont peur des dieux ; & qu'à cause des petites tracasseries qu'il vient d'y avoir entre eux & les hommes , elles craindroient de se brouiller en cour , si elles faisoient bon visage à un disgracié. Elles n'osent en réparer l'espece. Le scrupule est rare & nouveau parmi des filles de magasin. Eh bien , soit ; point de ménage , ce n'est plus ma faute ; j'en prends acte. Madame la postérité , tirez-vous du néant comme vous pourrez. J'y ai regret ; car voici le seul tems , l'heureux tems où le pere seroit aussi certain que la mere.

Qui pourroit rendre ma race problématique ? Il n'y a de mâle ici que moi. Apollon n'est qu'un efféminé. Depuis des siècles qu'il est avec neuf filles , ne sont-elles pas encore pucelles ? . . . [*Il entend ici la flute d'Apollon , se tourne , & le voit.*] Qui parle du loup . . . j'entends son patois : il parle à une belle dormeuse : voyons-la. [*Il s'avance , regarde par-dessus l'épaule d'Apollon , & reconnoît Pyrrha. Il revient épouvanté.*] Comment ! c'est bien le diable ! Ma femme !

Ah ! je n'en doute plus , au transport qui m'anime.

Ma main , tu n'as commis que la moitié du crime (a) !

Malheureux ! Je me croyois le plus innocent

(a) Deux vers de Rhadamiste , en reconnoissant Zénobie.

22 ARLEQUIN-DEUCALION,

des humains, parce que les dieux m'avoient sauvé des eaux ! J'étois le plus coupable , puisqu'ils me conservoient à ma femme !. . . Elle s'est bientôt lassée d'être morte ! Mais à quelle intention le drôle est-il si près d'elle ! Ecoutons un peu. [*Apollon en est à l'endroit de l'air fait sur ces paroles : Coulez si lentement , &c.*] Je suis au fait : j'entends tout cela mot à mot. Il parle aux ruisseaux , au zéphyr , à l'écho ; il leur ordonne de couler lentement , de murmurer tout bas , de souffler légèrement , & même à l'écho de se taire : cela est mignon & galant. [*La flute passe à l'air de ces paroles du sommeil d'Iffé : Que d'attraits ! que d'appas ! Contentez-vous , mes yeux ! parcourez tous ses charmes !*] Est-il fou ? Le voilà qui parle à ses yeux , comme si ses yeux avoient des oreilles : il leur dit de parcourir les charmes de ma femme ! Ah , par ma foi , ils n'auront pas bien du chemin à faire ! . . . Ahi ! ahi ! [*Payez-vous , s'il se peut. . .*] Doucement , seigneur Apollon ! Vous vous passionnez par trop. [*Apollon se courbe sur sa belle dormeuse.*] Je vais vous payer , moi , en monnoie courante du pays. Comme diable vous y allez ! Il n'y auroit qu'à vous laisser faire , vraiment ! [*Il fait tomber une grêle de coups sur le dos d'Apollon qui s'enfuit.*]



S C E N E I V.

A R L E Q U I N , P Y R R H A.

Pyrrha éveillée aux cris d'Apollon , se leve brusquement , & voit son mari. Le mari regarde sa femme comme un homme en extase. L'étonnement de la femme n'est pas moindre. La surprise réciproque donne lieu à une scène muette & comique. Arlequin rompt enfin le silence & déclame :

Victime d'un époux contre vous conjuré (a) ,
Victime d'un amour gourmand , désespéré ,
Que mon ventre a poussé jusqu'à la barbarie ,
Comment diable as-tu fait pour échapper , m'amie ?

Pyrrha met le doigt sur sa bouche , & fait signe qu'elle est muette.

A R L E Q U I N.

ELLE a perdu la parole ! Ah , je vois ce que c'est !
Le faisissement lui aura gelé le bec. Gare le dégel !
Ce sera une belle débacle. Ecoute , ma femme ,
je vois trop ce que tu me veux dire. Je t'ai un
peu laissée là dans le besoin : mais quand je t'aurai
tout dit , tu entreras dans mes raisons , & tu
m'excuseras.

(a) Parodie de la reconnoissance de Rhadamiste &
de Zénobie.

B iv

Quand j'eus dévidé tout le peloton de ficelle attachée au cerf-volant sur lequel je t'avois posée , en m'abandonnant sur les eaux ; & qu'alors je t'avois perdue de vue dans les airs, je pris le parti, ne pouvant mieux faire , de me nouer vite le reste autour du col , & de continuer à nager de mon côté, pendant que du tien tu continuois à voler au gré du grand vent qu'il faisoit. Tu me servois de voile ; & la bise qui te souffloit en poupe , me faisoit fendre les flots avec une rapidité de tous les diables. Après avoir voyagé de cette étrange façon tous les deux pendant la matinée , nous servant l'un l'autre, toi de force mouvante , & moi de point d'appui , j'entendis sonner midi sous mon ventre à un clocher sur le coq duquel je me trouvois. J'étois à jeûn , & passablement fatigué ; ne voilà-t-il pas que j'apperçois peu loin de moi , un tonneau roulant sur les ondes ! A la vue d'un objet si intéressant, je fais les cinq sens de nature pour en approcher. Le courant l'entraînoit à gauche : le maudit vent qu'il faisoit , te faisoit voler à droite : l'instinct me tiroit vers le tonneau. Je voyois l'instant où tu t'allois fouiller du meurtre de ton cher époux : tu m'étranglois. Pour t'épargner ce parricide , j'ai tiré des ciseaux de ma poche , & crac, je me suis mis à l'aise , en te recommandant aux dieux. J'ai

agrippé le tonneau, l'ai enjambé ; & ne te voyant pas tomber, je m'étois flatté jusqu'ici, t'ayant laissée plus près du ciel que de la terre, que tu aurois pris le plus court chemin, en achevant la montée, au lieu de tenter la descente. Tu as pensé autrement : tu ne m'as pas voulu quitter, que tu ne me fusses noyé. Grace au ciel, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre : nous voici encore ensemble ; & je n'ai été veuf qu'une heure ou deux. Mais, dis-moi, par quelle diable de voiture as-tu pu débarquer du haut des airs ici-bas ?

[*Pyrrha désigne encore ici plus fort que la première fois, qu'elle ne sauroit parler.*]

A R L E Q U I N.

Ce n'est, ma foi, pas pour rire : voilà une femme devenue absolument muette. Cela lui vient de la peur. Parbleu, la peur, convenons-en, est une divinité bien puissante. J'ai lu dans une vieille histoire, qu'elle délia la langue à un enfant de trois mois, qui voyoit qu'on alloit tuer son pere : le prodige étoit grand, puisqu'il frappa les assassins, & les défarma. En voici bien un autre ! Arrêter la langue d'une femme ! d'une femme comme la mienne, cela passe le prodige. Il faut le voir, pour le croire. Il se faut résigner à tout ; & même tout prendre, tant qu'on

26 ARLEQUIN-DEUCALION,

peut , du bon côté. Hé bien , j'avois le bonheur d'être veuf ; je ne le suis plus : patience ! Elle est muette ; du moins , il n'y a que demimal. [*à Pyrrha.*] Apprends-nous au moins par quelque signe , comment , après t'avoir laissée au haut des nues , je te retrouve ici , sans que tu te fois cassé bras ni jambes.

Pyrrha fait les démonstrations qu'elle imagine , faisant claquer sa langue contre le palais , & remuant ses bras comme deux ailes pour faire entendre qu'elle est venue , montée sur le cheval Pégaze.

ARLEQUIN.

J'y suis. Je t'entends. Tenez , ce sera ce maudit Pégaze qu'elle eura trouvé en l'air sous sa main , au moment précis où je tranchois le fil de ses jours. [*à part.*] Ce cheval là est né pour se charger de bien mauvaise marchandise. [*haut.*] Je te félicite d'une si belle rencontre. Et où est-il ? Ne pourrois-tu pas me montrer où tu l'as laissé ?

Pyrrha lui montre l'endroit où il a disparu , en la posant à terre. Il y court ; & Pyrrha , restée seule , fait un monologue pantomime , qui tend à exprimer sa joie & son étonnement.

Arlequin rentre , monté sur Pégaze qui a des oreilles d'âne & des ailes de dindon. Il est caparaçonné d'affiches des pieces nouvelles jouées cette année.

Romulus est sur le poitrail , & la mort d'Annibal au cul (a) ; le cavalier , dans son style polisson , plaisante sur cette mort , au cul.

Puis , reprenant son style de théâtre ,

Enfin le voilà donc , ce cheval admirable ,

Si fameux , si vanté dans l'histoire & la fable !

Le tems lui a bien accourci les ailes , mais lui a diablement alongé les oreilles en récompense. Pendant que nous sommes dessus , caracollons un peu , & faisons le manège ! [*Il pique des deux : la masette rue.*] Ma femme , gare ! gare ! mets-toi de côté : tu vas voir beau jeu , encore que la corde soit rompue. Choisissons : sur quel ton le prendrai-je ? Faisons du tragique. Cela est beau , long , & facile. Allons , gai ! Un impromptu de deux mille vers. [*Il pique , repique ; Pégaze fait des haut-le-corps , des voltes , &c. Arlequin se tient aux crins , &c. s'écrie :*]

Oui , tous ces conquérans rassemblés sur ce bord ,

Soldats sous Alexandre , & rois après sa mort... (a)

[*Là il culbute sur le dos , se relève pesamment , la main sur le bas de l'échine , qu'il se frotte douloureusement , répétant :*] Après sa mort , après sa

(a) Piece de M. Marivaux.

(b) Les deux premiers vers d'Artémire , seconde tragédie de M. de V*** , qui n'eut qu'à peine une représentation.

mort. . .] Me voilà tout éclopé. Jarnibleu, c'est bien dommage ! J'allois beau train ! Regagnons l'étrier. [*Il se rapproche de Pégaze qui continue ses courbettes ; il le flatte, & fait si bien qu'il se remet en selle.*] Où en étois-je ? Là, là, là, bellement, mon ami ! Allons, bride en main ! Pian, piano ; pian, piano. Un peu d'épidramatique. Cela repose les poumons. Partons ! [*Il rentre en enthousiasme, & prononce avec emphase :*] Je chante Romulus. . . Pégaze, attends, demeures ! Je chante Romulus qui, pendant vingt-quatre heures, Vit tramer contre lui quatre ou cinq attentats, Et fut les esquiver par quatre ou cinq combats. . .

Oh, ma foi, voilà trop de besogne pour le moment : remettons cela à une autre fois ; & pelotons en attendant partie. [*à Pégaze.*] Ça, mon drôle, je veux ne faire qu'une petite fable ; là, quelque chose de gai, de riant, de léger, d'enfantin. mettons nous au pas, comme quand tu vas à la fontaine. Fort bien. [*Il récite.*]

Dom Jugement, dame Mémoire,
Et demoiselle Imagination. . . .

Et demoiselle Imagination ! Voilà un vers heureux ! Qu'on dise encore qu'on s'y perd en épithètes superflues ! Et demoiselle Imagination ! La mesure y est : il n'y a plus qu'une rime à trouver.

Et demoiselle Imagination ! Les cinq pieds y sont. Parle donc, cheval ; où sont les tiens ? Es-tu de bronze ? Il s'appesantit de plus en plus. Et demoiselle Imagination ! Le voilà fourbu ! Il s'arrête : il plie le jarret. Et demoiselle Imagination ! Il donne de la croupe à terre : nous voici bien ! Peste soit de la lourde Imagination , qui rompt bras & jambes à ma roffe ! Et demoiselle Imagination ! Bon ! nous voilà embourbés. Je veux pourtant aller jusqu'à la rime : je n'en suis pas loin. Iras-tu, criquette, chienne de haridelle ! Imagination. . . Imagination. . . Il faut un coup de feu pour rimer là-dessus. Je m'y rends. Ma femme, par charité, vas m'emplir le cul de mon chapeau, de l'eau de l'une de ces fontaines. [*Elle prend le chapeau, en creuse la forme, & va puiser.*] Tenez, voilà mon bidet sur ses quatre jambes, comme sur quatre piliers ! Quand branlerons-nous d'ici ? [*Pyrrha revient, le chapeau plein : Arlequin le vuide, se le renfonce dans la tête, broche son détrier, lâche la bride, & s'envole en criant :*]

Quelle fureur trouble mes sens ! (a)

Quel feu d'enfer en moi s'allume !

(a) Parodie des quatre premiers vers des fameux couplets de Rousseau.

30 ARLEQUIN-DEUCALION,

Démon des fions , fions , je te fens !

Vite , qu'on m'apporte une plume. . . .

[*Les deux derniers vers se perdent dans les nues ,
où l'emporte Pégase.]*

*Pyrrha , qui le croit perdu , fait tous les gestes
d'une femme au désespoir , & qui pense de nouveau
être seule au monde.*

*Arlequin , à la faveur d'un beau saut périlleux ,
dont Francisque se tiroit en maître de l'art , re-
tomboit des nues sur le théâtre.*

Ouf ! c'est pour l'amour de toi , que je reviens
à terre : je serois dans l'olympé à cette heure , si
je ne m'étois heureusement accroché après l'arc-
en-ciel , d'où j'ai fait le joli saut que tu viens de
voir : heureux de l'avoir perdu , comme toi de
l'avoir trouvé. Où en serois-tu ? Quel chien de
cheval est-ce là ? S'il n'est aux cieux , il est à tous
les diables. Il va toujours trop haut , ou trop bas.
Bien fou qui s'y frottera désormais : fussent (a) les
pages des grandes & petites écuries. . . Or ça , ma
chère moitié , parlons d'autres choses. Rentrons
dans le domestique , & voyons aux affaires du
ménage. Nous voilà face à face pour le coup , &

(a) Les pages avoient l'entrée *gratis* aux théâtres
de la foire ; & tout en étoit plein dans celui-ci : aussi
eurent-ils bonne part à la risée.

bien au large. Il n'y a plus que nous d'homme & de femme sur la terre. Le beau lit de grandeur ! Qu'en dis-tu ? Il est tems , depuis je ne fais quand , de nous rapprocher une bonne fois , & de nous faire quelque petite compagnie : ou bien , seul à seul , nous allons furieusement nous ennuyer. Hélas ! où est le tems que nous peuplions plus que nous ne voulions , & sans qu'il en fût besoin ! Nous avions un enfant tous les ans : c'étoit une rente infailible ; & , malheureusement , nous n'avions alors que celle-là. Comme tout vient mal-à-propos ! En ce tems-là , nous n'avions rien à laisser : aujourd'hui que nous regorgeons de biens , nous nous trouvons sans héritiers. Je ne fais ; le cœur me dit pourtant qu'il m'en viendra de façon ou d'autre. Entrons dans le temple de Thémis que voilà. Graïssons le marteau , pour que la porte s'ouvre. Avec des offrandes , on a des oracles. . . Mais quoi , on nous prévient ! Une invisible main ouvre les deux battans ! L'Amour , & la plus jeune des Graces nous font signe d'avancer ! Ce sont deux jolies divinités qui s'intéressent à la population : nous ne pouvons agir sous de meilleurs auspices. [*L'Amour & une jeune Grace exécuterent un pas de deux , qui fut fort applaudi : c'étoit le début de mademoiselle Sallé , & de son frere , devenus depuis si célèbres.*]



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN, à *Pyrrha*.

Y entends-tu quelque chose ?

[*Pyrrha fait signe que non.*]

ARLEQUIN.

Ma foi , ni moi non plus : il vaudroit autant ne nous avoir rien dit. Que nous prenions les os de notre grand'mere ; & qu'après nous être voilés , nous les jetions derriere nous ! c'est là de l'algebre. Notre grand'mere ! Est-ce de la mienne , ou de la tienne , ou des deux , que l'oracle veut parler ? Ce ne fauroit être de la mienne : je suis petit-fils de Prométhée : il n'eut jamais de femme. Tout le monde fait qu'il fabriqua mon pere de ses propres mains , & qu'il l'anima avec un verre ardent. Pour ta grand'mere à toi , tu n'ignores pas que nous la mîmes , il y a plus de vingt ans , sur un bûcher bien allumé ; & que le vent emporta les cendriers à tous les diables : cours après. Je m'y perds. O déesse Thémis , qu'on vous reconnoît bien à ce maudit jargon là ! Je courois à

vous ,

voilà , comme on fait pour trouver des lumières ; & me voici plus emberlificqué & plus incorniffibulé que jamais ! Le piquant , c'est qu'elle m'a dit que , moyennant cela , elle & moi , nous aurons plus de monde que nous ne voudrons ; & je voudrois déjà , auffi-bien que toi , voir autour de nous une famille de quinze ou vingt enfans tout formés , comme elle nous promet qu'ils feront tout en naiffant. Mais nous renvoyer auffi , pour cela , aux os de nos grand'meres , c'est ne plus rien nous dire. Quand même nous les aurions , le beau paffe-tems de les jeter , d'engendrer en les jetant derriere foi ! Le pré ne vaut pas encore fi fort la fauchure , que du moins la fauchure ne dût avoir les agrémens de l'ancienne façon ! [*Il rêve profondément.*] Patience ! Je crois entrevoir d'où vient l'obfcurité dont on nous a régalés. Nous avons les mains vuides. Ce n'est pas là le compte de la divinité du lieu. Je lui ai bien , à la vérité , beaucoup promis ; mais elle veut du comptant : comme s'il y avoit à cette heure quelque chofe à rifquer avec moi , le monarque univerfel ! Voilà pourtant l'enclouure , où je fuis bien trompé ! ... Paix ! paix ! Je vois venir un autre oracle , qui pourra nous expliquer celui-là.





S C E N E I I.

APOLLON , ARLEQUIN , PYRRHA.

*APOLLON voyant Arlequin , veut fuir.*A R L E Q U I N *l'arrête.*

FAISONS la paix, brave Apollon ; j'ai besoin de vous. Touchez là : point de rancune. Vous en contiez à ma femme : je vous en ai un peu voulu d'abord ; mais tout cela ce n'étoit que pour rire. Expliquez-nous, de grace, ce que veut dire Thémis. Nous lui demandons comment nous ferons pour repeupler la terre ; elle nous dit de jeter derrière nous les os de notre grand'mere : c'est comme si elle nous avoit dit de prendre la lune avec les dents. O vous , recteur de l'université de l'olympé , expliquez-nous cet hébreu là ! Je ne vous demande qu'un monosyllabe. Cela ne compromettra pas votre divinité comique.

APOLLON chante l'air qui a pour refrain : Ne m'entendez-vous pas ? Et finit par prononcer le refrain : Ne m'entendez-vous pas ?

A R L E Q U I N.

Non. Je suis pris sans verd cette fois-ci. Vous chanterez demain ; parlez à cette heure , & vous expliquez mieux , si vous voulez que je vous entende.

A P O L L O N *gesticule agréablement, en chantant l'air de Vous m'entendez bien, jusqu'aux trois premiers vers.*

A R L E Q U I N.

Hé bien?

A P O L L O N *continue l'air, & finit par dire le refrain : Vous m'entendez bien?*

A R L E Q U I N.

Comme auparavant : comme si vous n'aviez rien dit. Tirez-nous-en d'un autre.

A P O L L O N *entonne lugubrement l'air des Pendus : Or écoutez, petits & grands...*

A R L E Q U I N.

Au diable la chienne de musique ! Je vois bien qu'il en faut encore ici venir à battre la mesure.
[*Il tire sa batte, Apollon s'enfuit.*]

S C E N E I I I.

A R L E Q U I N, P Y R R H A.

A R L E Q U I N.

J E suis bien las de tout ceci, & du sot rôle d'avoir à parler seul. Depuis que je suis ici, je n'ai entendu jaspiller que le perroquet & Thémis, qui ne favoient ni l'un ni l'autre ce qu'ils disoient : N'y a-t-il donc céans que les pierres & les bêtes qui

parlent ? Car pour me faire au langage des neuf
 femmes, & de leur sot président, j'aimerois au-
 tant passer ma vie à l'opéra : c'est-à-dire, en deux
 mots, ô mon grand papa, que j'aimerois mieux
 être côte-à-côte avec vous sur le mont Caucafé,
 qu'en pareille compagnie sur le mont Parnasse.
 Que ce gros tonneau qui m'a sauvé la vie, n'é-
 toit-il plein de vin, comme je l'ai cru d'abord !
 A peine l'avois-je enjambé que je m'en enquis
 par un petit trou que je fis, & qui me détrompa.
 La peste ! si c'eût été du vin, je ne consulterois
 pas d'autre oracle. Voyons du moins ce qu'il a
 dans le ventre. [*Il le met sur cul & le défonce.*]
 Ah, ah ! cela m'a tout l'air d'avoir été le trésor de
 quelque Houbereau, qui n'a pas été aussi heu-
 reux que son bagage. [*Il tire un gros volume*
& lit : Nobiliaire de la Thessalie.] Ha, ha, ha,
 ha ! jolie piece de cabinet, le lendemain d'un
 déluge ! Voilà une lecture bien de saison, bien
 curieuse, & bien amusante pour ma femme &
 pour moi ! Laissons-la tontefois à nos neveux : si
 les dieux nous en donnent, & qu'ils soient aussi
 sages que leurs prédécesseurs le furent peu, que
 penseront-ils d'une génération de la même espece
 qui se fera coupée, & dont le demi-quart d'une
 aura dit au reste : Retirez-vous, insectes ; vous
 ne nous ressemblez point : vous & nous, sommes

deux. Cela les fera rire. Ils béniront le brouillement des cartes. Ma suprématie aura soin de les égaliser : les cadets seront freres de leurs aînés ; & l'inégalité détruite , je réponds du bon ordre & de la félicité universelle. Je ne suis pas bête , je remarquois cela long-tems avant que la pluie tombât : elle est tombée ; la maudite génération a disparu. Je reste : renouvelons la police , & que tout aille comme il faut. [*Il met le Nobiliaire à côté, & tire un sac de procès.*] Oh , oh , voici un procès qui a duré plus que le monde !

E T I Q U E T T E

POUR le sieur MATHANAZE , admirateur des anciens ;

CONTRE dame PHILANTIE , *admiratrice des modernes.*

Ce procès ne pouvoit mieux tomber. Il est ici chez le juge compétant. Je remettrai tantôt les pieces sur le bureau d'Apollon : il feroit bien d'être pour l'admirateur des anciens ; mais les neuf pucelles seront à coup sûr pour les modernes. On se tignonnera , & cela me donnera du passe-tems. [*Il avoind une paire de pistolets.*] Tableau ! voici une autre drogue , celle-ci ! [*Il les examine, les bande, les tourne & les vire.*] Il faut dire la vérité , ces coquins d'hommes

33 ARLEQUIN-DEUCALION,

étoient bien adroits. Si je ne suis le plus fort, a dit l'un, je ferai le plus traître. On inventa cela pour tuer, & tuer à coup sûr, à l'aise, en remuant un doigt. Avec cela, le plus lâche tuoit le plus brave. Eh fi ! Dans les premiers tems on s'assommoit avec des pierres & des massues : quelle grossièreté ! Vivent les nations policées ! Puisque nous ne pouvons nous passer de nous tuer, tuons-nous ; soit : mais tuons-nous proprement, facilement, & comme on ne se tuoit pas dans les tems de barbarie. Une pincée de poudre, du plomb gros comme rien là-dedans, paf ! je mets un César à terre. [*En disant cela, il lâche le pistolet, qui part ; il le laisse cheoir, & lui-même tombe à terre de frayeur. Pyrrha, qui est tombée aussi, se relève la première, & lui prend la main pour le relever à son tour.*]

ARLEQUIN d'une voix foible.

Qui est-ce qui me tire ? Est-ce Alec-ton, Mégère, ou Typhisphone ? [*Il se leve.*] Ah, c'est toi, Pyrrha ! Je ne suis donc pas encore mort ? Continuons de vivre, en attendant mieux. [*Il ramasse les pistolets.*] Voilà une arme bien brutale ! J'en fus aussi toujours l'ennemi capital. Il ne sera pas dit que j'aurai transmis cette machine scandaleuse à la postérité, s'il y en a jamais une. [*Il les jette le plus loin qu'il peut dans la mer, l'un après l'autre.*] Allez-vous-en à tous les diables, d'où

vous venez ; & que d'ici à la fin des tems on n'entende plus parler de pistolets , de fusils , ni de Fuzilier (a). [*Il tire du tonneau un nouveau sac de procès.*] Autre procès ; voyons l'étiquette.

POUR le sieur LYCAON , demandeur ;

CONTRE sa mere , ses freres , ses sœurs , ses enfans , ses neveux , & autres , défendeurs.

BROCHET , pr.

Jetons aussi cette pierre de scandale au fond de la mer , après les armes à feu. Avouons que , quand les dieux se déterminèrent à la ruine de cette méchante race , il y avoit long-tems qu'elle y travailloit de son mieux. Mais voilà des guenilles bien sérieuses : n'en trouverai-je pas qui me donnent un peu à rire ! [*Il tire un sac d'argent.*] Bon ! voici qui me fait encore plus prendre mon sérieux. On peut appeller ce sac-ci , le sac aux forfaits , & la vraie boîte de Pandore. Que d'horreurs en sont sorties ! Quels crimes n'a pas fait commettre l'amour de ces fanfreluches là ! Combien cette rage n'a-t-elle pas fait de juges iniques , de femmes infidèles , d'enfans dénaturés , d'assassins , d'empoisonneurs , de fous , de fots , de méchans ! Finissons. Jetons la cause après

(a) Auteur , avec M. le Sage , qui triomphoit alors aux marionnettes.

l'effet. Venez, venez, messieurs les écus, que je vous envoie où vous avez envoyé tant d'hommes ! O combien il en a péri, en vous allant chercher ! Vous aurez du moins l'avantage sur eux, de n'être pas la pature des poissons, & de rester entiers au fond des eaux, tels que vous êtes, jusqu'à l'arrivée du nouveau chaos plus parfait que celui-ci. [*Il fait un pas vers la mer, & s'arrête, en prenant une poignée d'écus.*] Ce que c'est que la raison contre les préjugés & l'habitude ! Je me faisois un régal, en homme sensé, de traiter cela, comme au fond cela le mérite, & à cette heure sur-tout plus que jamais. Point du tout : je ne fais quoi me retient la main. Je ne fais quelle magie acoquine à ce maudit métal. Je trouve que le jeter là, tout peu qu'il vaut, c'est dommage. Pourquoi le haïr ? Thémis, qui est la justice même, le chérit. Je m'attendris sur sa perte. J'y aurois du regret. Le tact, la vue, l'oreille s'en réjouissent machinalement. Montrons-le à Thémis : faisons-le sonner devant elle : offrons-le lui : cela la fera jaser ; & cependant visitons le tonneau jusqu'au fond. [*Il tire un Polichinelle, qui sur-le-champ parle son baragouin. il le laisse retomber de frayeur au fond du tonneau, posé sur une trape, d'où le compere a ses aises pour faire parler Polichinelle, dont l'organe n'étoit pas compris parmi les voix prof-*

crites par l'arrêt du parlement ; ce que n'avoient pas prévu les comédiens dans leur requête, & que le commissaire n'eut pas droit d'empêcher.]

S C E N E I V.

ARLEQUIN , POLICHINELLE-MOMUS,
P Y R R H A.

A R L E Q U I N.

EN voici bien d'un autre ! [*Après s'être rassuré , il repêche la figure , & la relève de façon que le buste & les bras entiers paroissent & restent en dehors.]* C'est apparemment le dieu Pénate de notre gentilhomme noyé. Sa figure est bouffonne.

P O L I C H I N E L L E , *en son baragouin.*

Ma foi , l'ami , écoute donc , la tienne ne l'est guere moins.

A R L E Q U I N.

Oh , oh ; *vivat !* Voici quelque chose qui parle ! Et qui es-tu ?

P O L I C H I N E L L E.

Parle avec plus de respect à un dieu. Je ne suis pas moins que Momus , le dieu des fous , & le fou des dieux.

42 *ARLEQUIN-DEUCALION;*

ARLEQUIN s'agenouillant.

Grand dieu des petites-maisons ,
Qu'il vous plaise ici nous instruire !

POLICHINELLE.

Je suis tout prêt : tu n'as qu'à dire.
Sur quoi veux-tu de mes leçons ?

ARLEQUIN.

Mon épouse & moi nous songeons
Au moyen de pouvoir repeupler votre empire.

Nous avons là-dessus consulté Thémis. Prenez ,
nous-a-t-elle dit , les os de votre grand'mere , &
les jetez derriere vous. O vous , qui avez si
savamment inspiré tant de commentateurs , ne
pourriez -vous pas nous donner la clef de cet
oracle ?

POLICHINELLE.

Rien n'est plus facile à faire :
Vous le faurez en deux mots :
La terre est votre grand'mere ,
Et les pierres sont ses os.

Ramassez ici des pierres : jetez-les par-dessus
votre tête. Tournez-la : toi , tu auras fait des
garçons , que tu verras aussi fots que toi : elle ,
des filles qui lui ressembleront.

ARLEQUIN.

Voilà parler , cela ! Rien n'est plus simple.
J'enrage de ne l'avoir pas deviné. Morbleu , je

t'admire, d'avoir si bien dit, maître fou comme tu l'es.

POLICHINELLE.

Il est bon là! Et qui est-ce qui ne se dément pas quelquefois? Pourquoi le fou, de tems en tems, ne diroit-il pas de bonnes choses, puisque le Sage (a), de tems en tems, en dit de si mauvaises?

ARLEQUIN.

Il a raison: & je commence à mieux penser d'Apollon & des muses, que je ne faisois. Ils font bien d'être muets; il vaut mieux se taire que de mal parler. Et que me demandez-vous, seigneur Momus, pour votre droit d'avis?

POLICHINELLE.

Une petite grace, qui ne te coûtera guere.

ARLEQUIN.

Et quelle?

POLICHINELLE.

Fais-moi l'amitié de me jeter au fond de la mer.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cette vapeur de misantropie?

POLICHINELLE.

Je deviens honteux & las de mon baragouin.

(a) M. le Sage, dont on jouoit alors les pieces dans la loge voisine, aux marionnettes.

44 ARLEQUIN-DEUCALION,

ARLEQUIN.

Hé bien, demeure ici ! Tu ne pouvois être mieux tombé. Te voilà chez Apollon. C'est le grand maître de langue ; il t'en enseignera une , propre à mieux prononcer tes oracles.

POLICHINELLE.

Lui & les siens , ne m'apprendront qu'à dire des sottises : jette-moi dans la mer, encore une fois , par charité !

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi-bien n'ai-je plus besoin de toi. [*Il jette à la mer la marionnette qui baragouine un cri de joie en l'air (a).*]



SCENE V.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

ÇA, ça, ma femme, ayons du monde : voici des pierres. Si l'on ne nous trompe , toutes communes qu'elles sont , elles vaudront mieux que la pierre philosophale , & que son grand-œuvre. Voilons-nous. L'oracle a bien dit : Il ne faut voir goutte , pour ne savoir ce qu'on fait. Ravoir son monde à coups de pierres ! cela est drôle ! Allons, ma femme, allons, accouchons : pousse

(a) C'étoit y jeter le Sage & Fuzelier.

comme je fais ! [*Ils se mettent à l'opposite l'un de l'autre , chacun en-devant d'une coulisse , dans laquelle ils jettent leurs pierres. Il sort des garçons du côté d'Arlequin , & des filles du côté de Pyrrha. Les hommes se batent dès qu'ils se voient : Arlequin les sépare , & range ceux-ci à sa droite , & celles-là à sa gauche.]*

S C E N E V I.

ARLEQUIN , PYRRHA , cinq hommes , un laboureur , un artisan , un homme d'épée , un robin , & quatre femmes.

ARLEQUIN séparant encore les hommes prêts à se rebattre.

LE joli présage pour l'amitié fraternelle ! Vous ne vous tiendrez pas , canaille humaine ! Ma foi , les dieux , avec leur déluge , n'auront fait que de l'eau toute claire , ou je me trompe fort. Ça , qu'on se range ! Bonjour les belles. [*Les cinq hommes veulent courir à elles.*] Tout beau , messieurs ! Cela ne va pas comme vos têtes. Il faut auparavant quelque petite cérémonie que je vous dirai , qui vous joindra de si près que vous voudrez , & qui rabattra bien de cette fougue. Eh bien , mes enfans , que vous dit le cœur ? N'êtes-vous pas bien aises d'être ? N'est-ce pas que le jour est une belle chose ? Ils me regardent , & ne disent mot. Tout

est muet ! Quoi, mes filles , & vous aussi ? Ah parbleu , j'ai fait là de belle besogne ! J'aimerois autant avoir fait des marionnettes. Après tout , on ne parle pas tout en venant au monde : ils paroissent du moins entendre ce qu'on leur dit : que fais-je même , s'ils ne parleront pas par-tout ailleurs qu'ici , où la parole n'est permise apparemment qu'à des génies supérieurs comme le mien. Avant qu'ils en sortent , donnons-leur du moins quelques leçons.

[*Au laboureur.*]

Tu es mon aîné , toi , & le premier de tous ces drôles là , comme le plus nécessaire à leur vie. Laboure ; en profitant de ta peine , ils te mépriseront : moque-toi d'eux : sue , vis , vis en paix : vis & meurs dans l'innocence. Tu auras toujours cette innocence & cette tranquillité plus qu'eux. Peste , comme je moralise ! Ma foi , il n'y a que d'avoir de la famille , qu'elle vienne d'où l'on voudra , pour rendre sérieux.

[*A l'artisan.*]

Serviteur à M. l'artisan. Marche après ton aîné , toi , comme le siecle d'argent suivit le siecle d'or. Il sera nécessaire : tu ne feras qu'utile. Vivant dans les villes , tu feras plus près de la corruption : ne t'y laisse pas aller : travaille en conscience , & vends de même ; tu feras heureux.

[*L'homme d'épée qui tranche du capitain , en lui jetant bas , d'un revers de main , son chapeau à plumet , qu'il a insolemment sur la tête.]*

Chapeau bas devant ton pere, quand tes deux ainés font dans leur devoir. Ne croît-il pas avoir été formé d'une pierre plus précieuse que les autres ? Mon gentilhomme , un peu de modestie ! Tout ton talent sera de savoir tuer , pour tuer ceux qui voudront tuer tes freres , & les troubler dans leurs respectables professions.

[*Au robin.]*

Le vilain garçon ! Celui-là me déplaît. Il a dans sa physionomie , je ne fais quoi de malin , de flasque & de suffisant , qui dégoûte & qui révolte. Mon drôle , songe à ce que tu feras. Mets bas cette physionomie , & ce vilain masque. Paroïs sage , humble , & tranquille , comme un garçon de boutique qui tient la balance de Thémis , pour vendre sa marchandise au poids de son sanctuaire. Je te vois là des yeux fripons , un nez tourné à la friandise , & des mains crochues , bien à craindre pour ceux qui auront recours à toi , contre des riches & des belles--. Je voudrois , quand j'ai jeté la maudite pierre dont il est formé , l'avoir poussée à cent lieues en mer , ou bien avoir eu la crampe.

[*Au cinquieme garçon , qui a une large calotte sur*

*la tête , une perruque à la cavaliere en bourse ,
une longue barbe de capucin , un petit collet ,
un habit de couleur , une épée au côté , un paquet
de plumes à la main , un bas blanc , un bas noir ,
une culotte rouge d'un côté , noire de l'autre ,
Etc , Etc , Etc.]*

Quelle étrange espece est celle-ci ? Je remarque même qu'il n'y a que quatre femelles , & que celui-là n'a pas son vis-à-vis. Ah , j'y suis ! Il n'en a que faire pour se multiplier. La race n'en fera que trop nombreuse , sans que le mariage s'en mêle. Ainsi que Prométhée , mon grand-pere , ils se perpétueront sans avoir jamais chez eux de femme en couches. J'ai connu de ces gens-là à milliers avant le déluge. Les uns nous en menaçoient de la part des dieux offensés : les autres nous chantoient les mœurs innocentes des premiers tems ; & tous accumuloient les crimes , & grossissoient l'orage. Ils y sont enveloppés aussi comme les autres.

[Aux filles E aux garçons.]

Or ça , donnez - vous la main. *[Le coïcoït chante.]* Tu prends bien ton tems : tu devois bien attendre au moins à la seconde génération.

D I V E R T I S S E M E N T.

*Les Amours , les Sylphes E une Grace , forment
une danse E terminent la piece.*

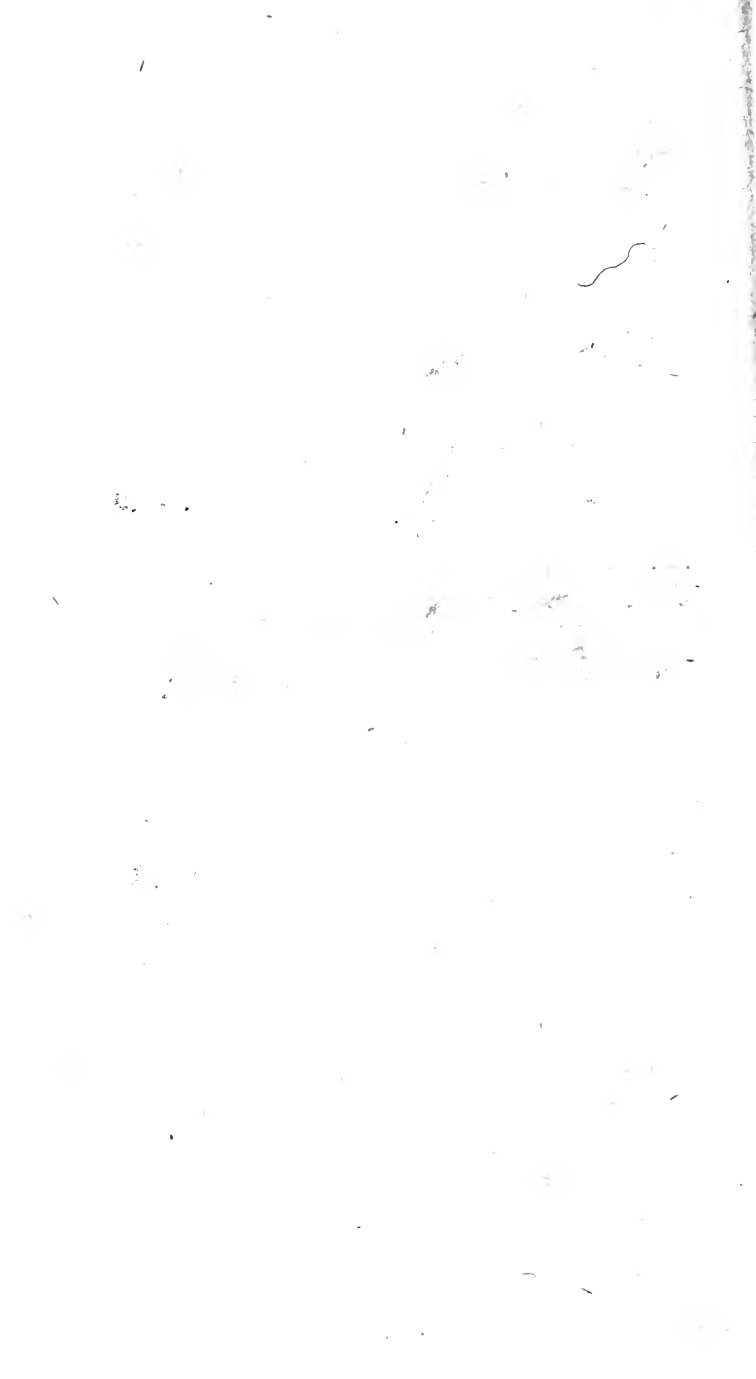
L'ANTRE

L' A N T R E
D E
T R O P H O N I U S ,
OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

1 7 2 2.

Tome III.

D



A V E R T I S S E M E N T.

CETTE pièce fut représentée la dernière semaine de carême, sur le théâtre du sieur Francisque, après *Deucalion*. Alors, tous les théâtres étant fermés, & le privilege des comédiens n'ayant plus lieu, tous les acteurs parloient.

Après mon premier essai théâtral dans un monologue, je voulus voir ce que je saurois faire en dialogue, dans une pièce d'intrigue telle quelle. Cet essai, comme il y paroît bien, ne me dut coûter & ne me coûta pas en effet plus de tems que ne m'en avoit coûté *Deucalion*.

Le succès, bon-gré mal-gré le public, ne pouvoit qu'être heureux d'une certaine façon. Il n'y avoit plus de spectacles que celui-là; & il ne devoit durer que huit jours.

Je brillois seul en ces retraites.

La dernière scene, qui est celle du *Mercur* g lant, fit beaucoup rire. Tous les auteurs de cette compilation, depuis ce tems jusqu'à celui-ci, ne me l'ont point pardonné. Qui m'eût dit en 1722, que le roi en 1755 me gratifieroit, sur cet honorable ouvrage, d'une pension de 2000 livres, dont je jouis depuis sept ou huit ans?

P E R S O N N A G E S.

AGRIPPAIN, *financier.*

ARLEQUIN, *caissier d'Agrippain.*

MARINETTE, *aimée d'Agrippain, amante
d'Arlequin.*

PIERROT, *valet de M. Agrippain.*

OLIVETTE, *amie de Marinette.*

SCARAMOUCHE, *ami d'Arlequin.*

Deux VOLEURS, *ministres de Trophonius.*

MERCURE GALANT.

*La scène est dans un bois, auprès de l'autre de
Trophonius.*



L'ANTRÉE
DE TROPHONIUS.



SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE *jetant bas de dessus ses épaules
une malle fort lourde.*

MA foi, je l'ai portée aussi long-tems que toi, pour le moins ! C'est à ton tour à la remettre sur tes épaules, si tu veux. Ah, le maudit métier que celui de cheval, mon ami ! J'aimerois autant être auteur toute ma vie, ou rester comédien.

ARLEQUIN.

O che nazzo brutto !

SCARAMOUCHE.

Nazzo brutto, tant qu'il te plaira. Acheve de la transporter comme tu voudras. Pour moi, je n'en peux plus.

ARLEQUIN.

Tu renoncerois à ta part de ces cinq mille pistoles ? Lâche ! encore un peu de courage ; rends-

54 L'ANTRE DE TROPHONIUS,

toi le digne ami du caissier de M. Agrippain, le receveur général. Il n'aura pas manqué, me voyant disparu avec cet argent, de mettre des braves en bandoulière à mes trouffes. Ayons du cœur. Disputons l'honneur du pas à ces messieurs.

S C A R A M O U C H E.

Tu as bonne grace de me dire, ayons du cœur, à moi qui suis tout cœur de pied en cap ! quand tu n'es qu'un poltron qui as peur de ton ombre, ici même où nous n'en faisons point, & où l'épaisseur de la forêt nous rend invisibles.

A R L E Q U I N.

Tu as raison ; prenons ici un peu le frais, & pondons un moment sur nos œufs. [*Ils s'assoyent tous deux sur la malle.*] Le bel endroit ! Ah, ma chère Marinette ! Si je te tenois ici ! La belle solitude ! Elle inspire l'envie de faire des vers ; j'y composerois une élégie.

S C A R A M O U C H E.

Es-tu fou, avec ton élégie ? Fais plutôt notre épitaphe, pour l'avoir toute prête sur nous, au cas qu'on nous attrape.

A R L E Q U I N.

Tu vas être servi. Oh, je suis heureux en impromptus, moi !

Ici git Arlequin , ici git Scaramouche.

[*Il rêve un peu de tems.*]

Fais le second vers. Je ne fais jamais bien que le premier.

S C A R A M O U C H E.

Oui-dà. Aussi-bien j'y rectifierai les termes , & réglerai mieux le rangs.

Ici pend Scaramouche , ici pend Arlequin.

A toi la balle. Fais le troisieme ; je ne fais pas rimer.

A R L E Q U I N.

Le premier un grand fourbe ,

S C A R A M O U C H E.

Et l'autre un grand coquin.

A R L E Q U I N.

Et tu dis que tu ne fais pas rimer ?

S C A R A M O U C H E.

Non. Mais cela est venu tout seul. Acheve ; il reste la rime à Scaramouche.

A R L E Q U I N.

La rime est toute trouvée sur l'affiche de la comédie (a) du jour : je l'aurai bientôt fait venir.

S C A R A M O U C H E.

Laisse là tes vers , & songe plutôt à ceux que ton receveur général , à cette heure , chante à ta louange.

(a) On jouoit alors aux comédiens François *Cartouche*.

A R L E Q U I N.

Je conçois aisément qu'il a quelque peine à me pardonner , & de voir qu'en moi

Ses pareils à deux fois ne se font pas connoître ,
Et pour leur coup d'essai, veulent des coups de maître.

Son intention n'étoit pas sans doute , que , sur son exemple , je fisse de si grands progrès dans sa profession. Cela lui fait honneur en quelque sorte ; mais les gens de la sienne aiment un peu moins l'honneur que le profit : & le profit ici pour lui , n'est pas grand.

S C A R A M O U C H E.

Non , certes : & pour le bien qu'on leur veut , on souhaiteroit qu'ils n'en fissent jamais d'autres.

A R L E Q U I N.

Après tout, il faut bien faire une fin. Je perdois , depuis quelques mois , ma jolie jeunesse à travailler pour le compte d'autrui : j'ai cru qu'il étoit tems de commencer à travailler pour le mien ; & comme une ancienne connoissance , j'ai bien voulu te mettre de moitié dans l'entreprise.

S C A R A M O U C H E.

Rin gratio a vostra signoria. Aussi je te jure de t'être attaché du jour de notre association , jusqu'à celui qu'il faudra mettre l'épitaphe en place.

A R L E Q U I N.

Te le dirai-je? il est entré un peu de foiblesse dans mon ambition. J'aime Marinette, & j'en suis adoré. Ce vieux ladre d'Agrippain ne me l'avoit-il pas soufflée? La friponne n'est guere mieux en sentimens qu'en argent. Elle faisoit avec moi la coquette : elle a fait la prude avec lui. Il s'est piqué au jeu , au point de lui parler de mariage. L'effrontée fait encore un peu la difficile , & tranche avec moi de l'amante infortunée , que la misere peut forcer bientôt à devenir grande dame. Bref. Voyant que j'allois perdre ma maîtresse ; dans ma rage , j'ai tiré du moins cette épingle du jeu. Tu en aurois fait autant.

S C A R A M O U C H E.

Et moi , & bien d'autres. Autant de pris sur l'ennemi. Je te donne mes lettres d'absolution.

A R L E Q U I N.

Grand'merci. Je les montrerai à la maréchaufée, si le cas y échet.

S C A R A M O U C H E.

Fais-en un meilleur usage. Dès aujourd'hui commence à jouir à gogo de la bonne fortune.

A R L E Q U I N.

Je n'ai pas attendu tes avis pour cela : j'en jouis si bien déjà , que je me sens tout autre que je n'étois. Oui , me voilà grand seigneur. Cin-

58 *L'ANTRE DE TROPHONIUS,*

quante mille livres en poche ! Vas fouiller tous nos aigrefins à talons rouges , qui courent de joailliers en joailliers , pour les voler en les affrontant , & leur trouve seulement quelques pistoles dans la leur ; je t'en défie. Ce ne seroit , dans nos troupes , que des officiers réformés à la queue de mon régiment ; dussent-ils un jour devenir maréchaux de France à cotillon.

S C A R A M O U C H E.

Comme les richesses corrompent les mœurs ! comme te voilà , de modeste que tu étois , devenu insolent !

A R L E Q U I N.

Je n'étois point modeste ; quelqu'un l'est-il ? J'étois honteux & timide , comme un pauvre diable qui n'avoit pas de quoi être orgueilleux. Mais qu'on s'y frotte à présent. Je me sens crû d'un pied ; je marcherai des hanches & des épaules : j'aurai le front haut , le regard fier ; je déprimerai tout ce qu'on admirera ; je ferai affirmatif , dur , capricieux ; sûr , avec ces mauvaises qualités , d'être aussi recherché que j'étois fui dans mon indigence.

S C A R A M O U C H E.

Tu parles comme si tu avois en rente ce que tu as en fonds.

A R L E Q U I N.

L'un viendra bientôt après l'autre. En un mot, je ne fus jusqu'ici qu'un faquin perdu dans la foule des gens de ton espèce ; il me falloit ce tour de passe-passe pour entrer dans le monde & pouvoir figurer parmi les honnêtes gens du jour.

S C A R A M O U C H E.

Marinette demeure donc pour les gages à monsieur Agrippain ?

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas trop mon intention. Nous verrons si elle est honnête fille. Il est vrai que je l'aime encore mieux qu'une autre , tout nouveau riche que je sois : il est encore vrai , & je m'en fie à ma jolie figure , que tout misérable que j'étois , elle m'aimoit plus qu'un homme de soixante-quinze ans. Mais enfin , comme je te l'ai dit , elle m'a fait entendre qu'elle étoit prête à l'épouser , espérant s'en défaire en quinze ou vingt nuits de caresses , & m'honorer après de sa main. Ma délicatesse ne goûte pas un pareil arrangement. A la première poste , je lui mande notre heureux état , & de me venir trouver en tel ou tel endroit , où je continuerai ma nouvelle profession. Si elle a de l'ame , & qu'elle aime la gloire , elle viendra & fera la bien-venue : sinon , qu'elle devienne veuve quand elle voudra , j'aurai pris mon parti en grand

60 L'ANTRE DE TROPHONIUS.

capitaine, & nous ne nous ferons plus rien.
Qu'as-tu à dire à cela ?

S C A R A M O U C H E *bâille.*

Que c'est là parler & penser en vrai philosophe.
Mais ce que j'ai de plus pressé à te dire, c'est que
je me sens accablé de sommeil. Laisse-moi dor-
mir un somme.

A R L E Q U I N.

Tu choisis bien ton tems & la place ! Sommes-
nous donc ici, à ton avis, bien en sûreté ? Il me
semble, si j'étois un voleur, que ce seroit ici mon
vrai repaire. Crois-moi, décampons-en. Il faut
éviter, tant qu'on peut, mauvaise compagnie.

S C A R A M O U C H E.

Songes-tu que tu es en la mienne ? On n'auroit
qu'à y venir. [*Il tire son épée, se met en garde, &
bretaille d'esloc & de taille.*] Fussent-ils dix,
vingt, cent !

A R L E Q U I N.

Il n'en faut que trois ou quatre, & qu'en ce
moment viennent à passer des gens de justice,
qui aient la bonté de vouloir mettre le holà, &
de nous envoyer aux arrêts : tu m'entends bien ?

S C A R A M O U C H E.

En ce cas, l'intérêt commun réuniroit nos for-
ces, &.....

A R L E Q U I N.

Tiens , voici déjà deux drôles , le pistolet à la main. [*Scaramouche s'enfuit.*]



S C E N E I I.

DEUX VOLEURS, ARLEQUIN *sans se lever de dessus la malle , qu'il tâche de cacher avec ses habits.*

Premier V O L E U R.

LA bourse.

A R L E Q U I N.

Êtes-vous procureur ?

Second V O L E U R.

Ou la vie.

A R L E Q U I N.

Êtes-vous médecin , vous ?

Premier V O L E U R.

Ah , vous aimez à rire ! Tant mieux. Et nous aussi. Or , il y a plus à rire ici pour nous que pour vous. Sérieusement parlant , & une bonne fois pour toutes , la bourse ou la vie.

A R L E Q U I N.

Messieurs , prenez que je n'aie rien dit. Tout le monde s'y feroit trompé comme moi. Je vous crois à cette heure de fort honnêtes gens.

Ayez, avant toute familiarité, la courtoisie de vous désigner.

Second V O L E U R.

Il y va de notre honneur. Nous sommes des notables d'une république ambulante, comme vous diriez celle des Arabes, existante à travers champs, sous les loix de l'âge d'or. Nous campons actuellement dans cette forêt, où, pour quelques besoins pressans de l'état, on a mis un impôt sur les passans; & l'on nous a fait, mon camarade & moi, collecteurs des tailles.

A R L E Q U I N.

Messieurs, comme gentilhomme, je ne suis pas taillable: fachez votre métier.

Premier V O L E U R.

Mon gentil & très-gentilhomme, fachez vous-même à qui vous parlez. N'oubliez pas si-tôt que nous sommes, comme je viens de vous le dire, des especes d'Arabes, vivans sous la loi d'innocence. Noblesse & roture chez nous sont synonymes. Le dictionnaire de notre académie vous instruira de cela en tems & lieu. L'inégalité n'introduiroit parmi nous que la corruption des mœurs. Il n'y a qu'un bon mot qui serve: noble ou vilain, [*tendant le pistolet*] payez.

A R L E Q U I N.

Mais encore; voyons votre rôle: à quoi suis-je taxé?

Second V O L E U R.

A tout ce que vous portez.

A R L E Q U I N.

Ah, messieurs! bien à votre service : fouillez-moi.

Premier V O L E U R, *après l'avoir fouillé.*

Vous n'avez pas le fou.

A R L E Q U I N.

Adieu vos droits. Vous voilà aussi avancés que le roi.

Premier V O L E U R.

Tout n'est pas encore perdu pour nous. Nous savons assez notre métier, pour ne pas ignorer que, faute d'argent, nous devons emporter les meubles. Ainsi nous l'ont ordonné nos seigneurs les fermiers-généraux. Nous vous avons taxé à tout ce que vous portiez, vous êtes maintenant taxé à tout ce qui vous porte. Prenez la peine de vous lever, notre brave gentilhomme. [*Ils le soulèvent & emportent la malle.*]

A R L E Q U I N *crie.*

Sca. . . . Sca. . . .

Second VOLEUR *le couchant en joue.*

Cher ami, criez plus bas, ou je vous tire.

ARLEQUIN *baissant de ton de plus en plus.*

Sca. . . Scar. . . Scara. . . Scaram. . . Scaramouche ! Ajuto ?

SCENE III.

ARLEQUIN *seul.*

ME voilà joli garçon ! J'ai fait une belle journée ! En cinq ou six heures de tems , j'ai été une fois riche & deux fois gueux : par-dessus le marché , j'ai mérité la corde ; & je l'ai au cou , si M. le prévôt & moi , comme cela se peut fort bien , nous nous rencontrons ici avant la nuit. Je crois déjà me voir en l'air , brandiller au gré des vents , à une de ces branches d'arbres. Que ne donnerois-je pas (s'il me restoit quelque chose à donner) pour être encore assis tranquillement à mon bureau d'apprenti ? Faites-vous sages , messieurs les commis , mes confreres ; & ne vous pressez pas , comme j'ai fait , de faire des coups-d'essai , qui valent des coups de maître ! Avec un peu de patience , vous aurez carrosse , où je n'aurai tout au plus qu'une charrette. Chien de voleur que je suis ! [*Se retournant vers la cantonade.*] Doubles chiens de voleurs que vous êtes . . . Ah ! que vous me faites bien voir la vérité du proverbe qui dit , qu'on ne gagne rien à changer de maître. Mais j'espère que vous trouverez un jour les vôtres , coquins ! La justice , la justice ,

un

un jour vous montrera à qui parler. Je serai consolé d'être pendu , pourvu que ce soit avec vous.

S C È N E I V.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE, *l'épée à la main.*

Où sont-ils, les forciers ? Où sont-ils ? A moi , canaille ! A moi !

ARLEQUIN, *lui donnant des coups de batte.*

Me voilà ! me voilà ! Patience : ne crie pas si fort , de peur qu'ils ne t'entendent. Ils ne sont pas encore loin.

S C A R A M O U C H E .

Tu devois bien les amuser un peu , & les retenir un moment.

A R L E Q U I N .

J'ai fait ce que j'ai pu ; chacun a ses affaires. Quand ils ont eu la malle , ils ne se sont plus souciés de m'écouter.

S C A R A M O U C H E .

Ils emportent la malle ?

A R L É Q U I N .

Ils n'étoient venus que pour cela.

S C A R A M O U C H E.

Les pendards , fussent-ils dedans , & que ce fût le diable qui les emportât !

A R L E Q U I N.

Ah , le brave champion ! [*Il répète ce que lui a dit l'autre.*] “ Songes-tu que tu es en ma compagnie ? On n'auroit qu'à y venir. Fussent-ils , dix , vingt , cent ! „ Ils ne sont que deux , & tu t'enfuis !

S C A R A M O U C H E.

Je m'enfuis ! Ménagez les termes , monsieur Arlequin ; je ne m'enfuyois point : mon épée tenoit comme tous les diables au fourreau ; & je me tirois à l'écart , pour l'en arracher.

A R L E Q U I N.

Et tu venois , il n'y avoit qu'un moment , de la dégainer si bien contre les arbres !

S C A R A M O U C H E.

N'ai-je pas dit aussi tout-à-l'heure en reparoissant : où sont-ils les forciers ? Ils l'avoient charmée. Ces drôles là , vois-tu , ont des secrets du diable. J'en ai vu un , sur qui une brigade d'archers , le fusil bien chargé , ne put jamais faire feu.

A R L E Q U I N.

Laisse là tes contes , & ne songeons qu'à notre infortune. Nous n'avons plus rien à perdre , à la

vérité ; mais nous avons tout à craindre.

S C A R A M O U C H E.

Tout ? Oh que non ! Nous n'avons plus à craindre les voleurs , par exemple.

A R L E Q U I N.

Encore une mauvaise plaisanterie , à un ventre à jeûn ? Trouve-nous donc au fond de cette forêt, comme on en trouve à la ville , quelque gros butor de voleur titré , qui , pour cette monnoie , veuille bien être notre aubergiste , & nous donner place à sa table.

S C A R A M O U C H E.

Tu me fais prendre à la fin mon sérieux. Il n'est que trop vrai ; je sens , comme toi , la soif & la faim qui m'ôtent l'envie de rire.

A R L E Q U I N.

Je meurs de l'une & de l'autre !

S C A R A M O U C H E.

Et moi , de toutes les deux.

A R L E Q U I N.

Eh bien , mon ami ; rions donc à cette heure ! Où boire & manger ? Voici la nuit. La peur me talonne ; mes entrailles crient : je ne vois ici pain ni pinte ; & je crois voir autour de nous autant d'archers que de feuilles d'arbres qui remuent.
[Tous deux se mettent à se lamenter comiquement.]





S C E N E V.

DEUX PRÊTRES DE TROPHONIUS ,
*avec de hauts bonnets pointus , des robes &
 de longues barbes ;* A R L E Q U I N &
 S C A R A M O U C H E .

Premier P R Ê T R E .

QU'EST-CE donc , enfans ? Qu'y a-t-il ? Que
 vous a-t-on fait ? D'où vient cette désolation ?

A R L E Q U I N .

Hélas , mes vénérables messieurs , secourez-
 nous ! Vous voyez deux honnêtes voyageurs ,
 que des fripons de votre voisinage viennent de
 réduire à la mendicité , & qui ne savent où don-
 ner de la tête.

Second P R Ê T R E au premier.

Vous verrez que c'est ce camp volant de Bohé-
 miens , qui depuis un tems rode ici autour.

S C A R A M O U C H E .

Vous y êtes , mon pere ! Oni , un camp vo-
 lant , & très-volant.

Premier P R Ê T R E .

Venez , mes amis. Vous ne pouviez tomber
 en de meilleures mains. Nous sommes les deux

prêtres du divin Trophonius , dont l'autre fameux est à deux pas d'ici.

A R L E Q U I N.

Cet antre , dont on m'a fait peur si souvent ?

Second P R Ê T R E.

Oui, mon fils ; d'où l'on dit qu'un homme est sorti , quand il est toujours triste & mélancolique. Parce qu'en effet , il s'y voit de si effroyables prodiges , que quiconque y est une fois entré , ne rit plus de sa vie , après qu'il en est sorti.

A R L E Q U I N.

Ma foi , j'en suis sorti avant que d'y entrer ; car je ne crois pas avoir envie de rire de si-tôt.

Premier P R Ê T R E.

Patience , pauvre homme ! Conte-nous ton aventure. Dis-nous comment étoient faits ceux qui t'ont volé. Les reconnoîtrois-tu , si on te les montrait ? Que t'ont-ils dit ?

S C A R A M O U C H E.

Qu'ils étoient collecteurs d'une taille. . .

A R L E Q U I N.

Veux-tu te taire ? Il t'appartient bien de conter cela , toi qui étois alors à dégainer à cent pas de là. Qu'ils étoient collecteurs d'une taille imposée sur les passans par une république errante. J'ai demandé à voir le rôle , & la somme à laquelle j'étois taxé. Ils m'ont dit que c'étoient à

70 L'ANTRE DE TROPHONIUS;

cent pistoles, & m'en ont emporté cinq mille. J'ai crié à la vexation : ils m'ont promis quittance pour quarante ans.

S C A R A M O U C H E.

Tu as menti. Je n'ai pas entendu un mot de tout cela ; & j'entendois tout : car tenez, messieurs, je n'étois qu'à cinq ou six pas de lui, derrière ce gros chêne là.

[*Les deux prêtres éclatent de rire.*]

Second P R Ê T R E à Scaramouche.

A qui le dites-vous ? Comme si nous ne vous y avions pas vu tout le tems qu'a duré la scène.

ARLEQUIN *les ayant considérés de près.*

Mais, messieurs les prêtres du divin Trophonius, si ce n'étoit que de si longues barbes ne fauroient être crûes en un demi-quart-d'heure, je croirois que vous êtes les deux collecteurs dont nous vous parlons.

Premier P R Ê T R E.

On a de ces longues barbes, en aussi peu de tems qu'on est rasé ; & tiens, pour le prouver. [*Il ôte sa barbe, & la lui met.*] Tu l'as, & je n'en ai plus.

ARLEQUIN *se carrant, & se passant gravement la main sur la barbe.*

Ah, monsieur, vous me faites trop d'honneur !

Second P R Ê T R E.

Tu l'as dit ; c'est nous-mêmes qui t'avons dévalisé. Nous venions d'entendre l'entretien moral que vous aviez ensemble , & qui nous avoit mis au fait sur la solidité de votre malle & de vos talens. Nous nous sommes fait un point d'honneur d'exercer notre savoir-faire sur de si grands maîtres ; & vous avez vu comme la chose s'est bien passée.

A R L E Q U I N.

Oh oui, des mieux vu ; j'avois la bonne place au spectacle : j'occupois la première loge.

Premier P R Ê T R E.

Nous nous sommes d'abord emparés du premier magot ; & nous venons pour tâcher de gagner les deux autres , & voir s'ils voudroient entrer au service du divin Trophonius.

A R L E Q U I N.

Oui-dà ! Je me sens de la vocation pour le ministère.

Premier P R Ê T R E.

Sortant de chez un financier , tu fors de bonne école.

S C A R A M O U C H E.

Voilà qui est bien , pour officier comme nous vous avons vu faire ; mais ces oracles si célèbres que vous rendez , c'est une autre manœuvre que

72 L'ANTRE DE TROPHONIUS,

nous ignorons : dites- nous donc votre secret.

Second P R Ê T R E.

Vous en allez savoir autant que nous. L'habit ici fait le ministre. Voyons d'abord comme ceux-ci vous iront. [*Ils mettent leurs bonnets & leurs barbes à Scaramouche & à Arlequin.*] Alongez vos mines ; foyez graves , & tenez les yeux baissés. Fort bien.

A R L E Q U I N.

Après, qu'est-ce qu'on fait ? Qu'arrive-t-il ?

Premier P R Ê T R E.

Voici la farce. L'ancre est à fond de cuve & très-profond. Tu vas le voir. Nous appercevons de loin venir nos dupes ; nous descendons. La personne y jette une riche offrande ; on s'en saisit. Ensuite le pèlerin fait sa requête à haute voix. Selon ce qu'il demande , on tapisse la caverne de figures analogiques , & toujours de mauvais présage. Ces vilains grotesques sont éclairés d'une lampe encore plus lugubre ; & la caverne est enfumée d'herbes soporatives. Tout cela est prêt en un moment. Le suppliant s'affied sur le bord , les ambes pendantes. On vous le tire imperceptiblement , & si doucement , qu'outre qu'il croit avoir affaire à l'esprit du divin Trophonius , il a le tems de se frapper l'imagination des horribles images qui s'offrent à ses yeux. Parvenu au fond de l'ancre

où nous ne sommes plus , la fumigation opere : il s'endort, fait des rêves conséquens à ce qu'il vient de voir , s'éveille effrayé, crie au secours : nous nous présentons charitablement , le poussons dehors , & disparoiſſons avant qu'il ait eu le tems de se reconnoître. Il s'en retourne si troublé, qu'en nous laissant un fou rire , il emporte un sérieux morne qui dure autant que sa vie. Les offrandes sont notre revenu fixe : les contributions sur les passans , c'est notre casuel. Voilà tout le mystere.

A R L E Q U I N.

Et nous voilà initiés. Laissez-nous faire.

Premier P R Ê T R E.

Savez-vous faire des mines , des grimaces ?

S C A R A M O U C H E.

Pourquoi cela ?

Second P R Ê T R E.

C'est que pendant que nos bonnes gens commencent à s'affoupir , nous passons la tête par des trous , & leur en faisons des plus bizarres , dont l'impression , durant leur sommeil , les acheve de peindre.

A R L E Q U I N.

Ah ! pour cet article là , vous avez trouvé vos gens ; vous ne pouviez mieux vous adresser. Tenez. [*Arlequin & Scaramouche font toutes les mines & les contorsions dont ils s'avisent , & à choisir.*]

Premier P R Ê T R E.

A miracle ! Vous ferez deux de nos gros bonnets.

S C A R A M O U C H E.

Et des oracles donc ! ne sommes-nous pas faits pour nous mêler d'en dire comme les autres ? Je m'en réjouissois.

Second P R Ê T R E.

Il ne tiendra qu'à vous , selon que vous vous sentirez en verve , & que le cœur vous en dira. Du reste , on s'en passe souvent , & la cérémonie finit sans cela. Les personnes , à leur réveil , reçoivent pour telles les inductions fantastiques qu'ils ne manquent pas de tirer des objets étranges qui les ont frappés , & des songes tristes qu'ils ont eus en conséquence. Rentrons ; je vois un oison qui vient se faire brider. Allons , débutez.

A R L E Q U I N.

Eh , morbleu ! il est bon là. Mon étrenne , messieurs , vous portera bonheur. [à Scaramouche.] Ami , c'est-notre cher M. Agrippain , qui sans doute vient consulter l'oracle , ou sur son mariage , ou sur nos cinquante mille livres. Retire-toi ; laisse-moi profiter de ma mascarade. Je suis ravi de lui faire la révérence , & de recevoir ses respects. [*Scaramouche sort.*]



S C E N E V I.

M. AGRIPPAIN , PIERROT , ARLEQUIN.

[*Il se passe une scene muette & comique entre ces trois personnages. Agrippain & Pierrot , pleins de vénération , sont presque prosternés devant le faux prêtre , qui leur donne majestueusement des coups de batte , fait une culbute , & disparoit.]*

P I E R R O T , *se frottant les épaules.*

QUELLES chiennes de cérémonies font-ce là ?

A G R I P P A I N.

Parle sagement. Tout est mystérieux ici. Je m'attendois bien à quelque chose d'extraordinaire ; mais il faut, avant que de comprendre. . .

P I E R R O T.

Je comprends que pour dix coups de bâton qu'on vous a donnés, j'en ai reçu vingt, moi, qui ne suis ici pour rien. Parbleu, monsieur, descendez seul dans le trou. Le diable emporte si j'y vais.

A G R I P P A I N.

Aussi - bien ton irrévérence gâteroit tout le mystère.

P I E R R O T.

Ma foi, monsieur, m'en croirez-vous ? Lais-

76 L'ANTRE DE TROPHONIUS,

sez là votre oracle de Tropho... de Troupho...
Comment dites-vous?

A G R I P P A I N.

Trophonius.

P I E R R O T.

Oui, oui; je m'en souviendrai, Fotronius. Laissez, dis-je, là ses oracles, & tenez-vous-en aux miens sur votre mariage. Marinette est une égrillarde qui n'est plus un enfant. Elle est majeure, usante & jouissante très-bien de ses droits. Tâtez-vous le poulx. En conscience, est-ce là le fait d'un galant qui a cinquante ans de plus qu'elle? Je me suis marié à trente ans : je n'avois qu'un an plus que ma femme qui étoit prude; & si pourtant....

A G R I P P A I N.

Ne parlons pas d'âge. Suffit que je me porte bien.

P I E R R O T.

Elle est encore mieux : & puis c'est une Gasconne qui a de l'esprit comme un petit démon; vous êtes borné comme un Beaunois : elle est dépenfiere; vous êtes un peu ladre....

A G R I P P A I N.

Oh! je ne le ferai pas pour elle. Bijoux, festins, habits, argent, elle aura ce qu'elle voudra.

PIERROT.

Air : *Nanon dormoit.*

Et vous pensez
Que cela , pour lui plaire ,
Puisse être assez ?
Outre la bonne chere ,
Les habits , les écus ,
Il faut , il faut. . . .

AGRIPPAIN.

Je fais ce qu'il faut.

PIERROT.

Il faut ce que vous n'avez plus.

Et ce que nos blondins oisifs n'auront que trop
par-dessus vous.

AGRIPPAIN.

Ah , je voudrois bien voir qu'ils y vinssent !

PIERROT.

Elle ne le voudra pas moins que vous.

AGRIPPAIN.

Si rusée qu'elle soit , elle aura trouvé chaussure
à son pied.

PIERROT.

Et vous , coëffure à votre tête.

AGRIPPAIN.

C'est ce que je vais savoir de l'oracle.

PIERROT.

Et s'il parle comme moi , en aura-t-il le
démenti ?

A G R I P P A I N.

Oui , de par tous les diables , il l'aura ! J'y mettrai bon ordre.

P I E R R O T.

C'est donc pour vous dire : autant vaudroit ne vous pas fourrer là. . . .

A G R I P P A I N.

Je suis las de tes raisonnemens. Il ne parlera pas comme toi. Vas-t-en ; laisse-moi seul ici. J'ai donné mes ordres pour la noce : marche à la maison ; & qu'à mon retour , j'y trouve tout prêt.



S C E N E V I I.

A G R I P P A I N *seul.*

JE ne viens pas non plus pour savoir seulement ce qu'il en fera de mon mariage ; je ferai d'une pierre deux coups. Il ne m'en coûtera qu'un voyage pour apprendre mon fort , & ce que sont devenus mon argent & mon fripon d'Arlequin.
[Il s'avance vers l'autre , y jette une bourse , s'assied sur le bord , les jambes dedans , & chante sur l'air des trois cousines :

Air : La bonne aventure , ô gué !

Oracle , de qui j'attends

La vérité pure :

Daigne m'entendre , & m'apprends ,
 Sur deux points très-importans ,
 Ma bonne aventure , ô gué , ma bonne aventure.

Air : *L'avez-vous vu passer , Marguerite m'amie ?*

N'as-tu pas vu passer *bis.*

Un drôle qui me vole ,

Olire , olire,

Cinq milliers de pistoles ,

Olire , ola ?

Air : *Vous en venez , vous en venez.*

Aujourd'hui j'épouse une belle :

J'ai quelques cinquante ans plus qu'elle ;

Or , dis-moi ce qu'il en fera :

On l'aimera ;

Elle rira :

Or , dis-moi ce qu'il en fera. . . . ce qu'il en fera ?

[*On le tire tout doucement dans l'antre.*]

Le prodige commence ; je descends. . . . Mais
 j'apperçois Marinette. Ne tirez pas si fort , divin
 Trophonius ! de grace ! . . . [*On le tire toujours ,
 & sa voix se perd.*]



SCENE VIII.

MARINETTE, OLIVETTE.

MARINETTE *chante.*

Fin de l'air précédent.

NON, non, je ne veux plus rire !

Non, non, je ne veux plus rire ; non, non !

Non, non, je ne veux plus rire !

OLIVETTE.

Attends du moins au lendemain de tes noces.

MARINETTE.

Je crois, ma chere Olivette, que nous nous sommes égarées dans la forêt.

OLIVETTE.

Point du tout. Voilà l'autre de Trophonius à trois pas de nous. Mais si tes pas ne font pas égarés, ton esprit l'est étrangement, d'avoir la rage d'entrer dans ce maudit trou là, simplement pour en sortir, & ne plus rire de ta vie.

MARINETTE.

Je vais devenir grosse dame, & en passe d'être peut-être un jour belle-mere d'un duc.

OLIVETTE.

C'est une raison pour te mettre encore de plus belle humeur que jamais.

MARINETTE

M A R I N E T T E.

Fort bien ; mais , malgré cela , je ne dois plus rire. Il me faut de la gravité , dès que je vais représenter : un beau sérieux donne de la considération.

O L I V E T T E.

Quelle folie ! Oui , parmi les prudes & les pédans , comme la seule ressource qui reste au manque de jeunesse & d'esprit. Crois-moi , la gaité n'a jamais fait que du bien à la physionomie ; & le sérieux fut toujours un masque à faire peur aux enfans. C'est , en partie , ta gaité qui a fait tourner la tête à M. Agrippain. C'est la gaité d'Arlequin , qui te le faisoit aimer , & qui te le fera regretter peut-être.

S C E N E I X.

ARLEQUIN , MARINETTE , OLIVETTE.

ARLEQUIN *dans son habit ordinaire ,
& caché derrière un arbre.*

ON parle de nous ; écoutons.

M A R I N E T T E.

Ah ! ne prononce jamais devant moi le nom de ce coquin là.

O L I V E T T E.

Quoi ! ta bonne fortune te le fait déjà mépriser ?

M A R I N E T T E.

Hier je m'expliquai avec lui d'une façon qui lui prouvoit bien le contraire ; & ce matin le bruit court qu'il est parti, pour ne revenir jamais. Ne m'avoir pas daigné seulement dire adieu !

O L I V E T T E.

Il ne l'a pas dit non plus à M. Agrippain.

M A R I N E T T E.

Qu'est-ce qui le pressoit donc tant ?

O L I V E T T E.

Un poids de cinquante mille livres qu'il avoit sur le dos, & dont M. Agrippain ne l'avoit pas chargé.

M A R I N E T T E.

Il auroit volé cinquante mille francs à son maître !

O L I V E T T E.

Vous êtes la seule au monde qui l'ignoriez.

M A R I N E T T E.

Le bon-homme apparemment a cru me sauver une mauvaise nouvelle, comme à quelqu'un qui partageoit déjà ses pertes. Venons au fripon d'Arlequin, que ma bonne fortune, disois-tu tout-à-l'heure, me faisoit déjà mépriser, tandis que c'est plutôt la sienne qui fait qu'il ne se soucie plus de moi. Etions-nous à nous être plaint mille fois de

la double misère qui empêchoit notre union ? Il venoit de lever l'obstacle (assez vilainement , à la vérité) ; mais si j'en avois été l'objet , m'eût-il craint comme son juge ? Dira-t-il que , faute d'oser m'en faire confiance , il ne m'a pas osé dire adieu ? Ne le justifie point ; ce n'est pas seulement un voleur , comme son maître ; c'est un vrai scélérat ! Je serois la première à donner son signalement à la maréchauffée , & à le voir pendre , si on le tenoit ! Qu'il se cache bien , s'il m'en croit ; car je serois fille à l'étrangler de mes propres mains.

ARLEQUIN *sortant de derrière l'arbre , se fanglant au col , & présentant les deux bouts à Marinette.*

(a) Eh bien , sans vous donner la peine de poursuivre , Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre !

M A R I N E T T E.

Ma chère , où sommes-nous ? Et qu'est-ce que je vois ? Arlequin dans ces lieux ! Arlequin devant moi !

A R L E Q U I N.

Etranglez-moi. Serrez. Goûtez , sans résistance ,
Le plaisir de ma perte , & de votre vengeance.

(a) *Parodie du Cid.* On doit ici se rappeler l'irrégularité d'un théâtre forain , où l'acteur & le spectateur à tout moment se confondoient dans l'action , & se supposoient réciproquement instruits de la bonne ou mauvaise plaisanterie du moment.

MARINETTE.

Hélas !

ARLEQUIN.

Ecoute-moi !

MARINETTE.

Malheureux !

ARLEQUIN.

Un moment !

MARINETTE.

Le prévôt peut passer.

ARLEQUIN.

Quatre mots seulement.

Après , ne me réponds qu'avecque cette fangle.

MARINETTE.

Moi , qui t'aimois hier , qu'aujourd'hui je t'étrangle !

ARLEQUIN.

Etrangle , ferre. Heureux , mourant d'un coup si beau !

MARINETTE.

Vas ! je fuis ta partie , & non pas ton bourreau.

ARLEQUIN.

Que tu dis bien !

MARINETTE.

Fuis donc !

ARLEQUIN.

Cruelle ! Que je fuie ,

Et traîne loin de toi , mon licol & ma vie.

Adieu donc , Marinette !

MARINETTE.

Adieu , pauvre Arlequin !

A R L E Q U I N .

Adieu , riche moitié du richard Agrippain !
 Arlequin t'auroit fait une dame Arlequine ;
 Agrippain va te faire une dame Agrippine.

M A R I N E T T E .

Il m'est odieux . . . Mais . . .

A R L E Q U I N .

A tes yeux , je le suis.

M A R I N E T T E .

Non , je ne te hais point.

A R L E Q U I N .

Tu le dois.

M A R I N E T T E .

Je ne puis.

A R L E Q U I N .

Tant mieux ! En voilà assez. Apprends qu'il n'y a rien de gâté. Tout va bien. Vas, tu ne feras pas madame Agrippine ; on y met bon ordre dans ce trou là , aussi bien que dans nos affaires. Cet antre n'est autre chose qu'une caverne à larrons , lesquels après m'avoir détrouffé , m'ont reçu parmi eux , & m'ont mis au fait de leurs tours de passe-passe. J'ai pris l'habit. De profondes révérences , toutes deux , devant un prêtre de Trophonius ! Et vous , mademoiselle Olivette , vous allez voir aussi votre galant Scaramouche dans ses habits de cérémonie , s'honorer à vos yeux du même titre.

F iij

O L I V E T T E.

Scaramouche ! Il est ici ?

A R L E Q U I N.

Oui, te dis-je ; & ayant servi avec la même distinction que moi, il est de la même promotion. A peine étions-nous installés, que, pour mon étrenne, & pour première dupe à balotter, j'ai eu M. Agrippain.

M A R I N E T T E.

Comment ! il est ici comme nous ?

A R L E Q U I N.

Oui. On diroit que tous les fripons & les friponnes du canton s'y sont aujourd'hui donné rendez-vous. Il est là-dedans bien enfoncé & bien assoupi, à faire de mauvais rêves, qui vont nous le renvoyer bien guéri de la folie du mariage. L'ayant vu venir de loin, nous avons eu le tems de tapisser l'antre de cornes de bœuf, de bouc, de bois de cerf, de fourches, & d'autres choses d'aussi bon augure. Ensuite, comme nous le tenions déjà par les pieds, il t'a appelée, & m'a fait par-là savoir ton arrivée. J'ai pris mes habits décens, pour aller te recevoir. Voici le bon ami d'Olivette, qui nous contera le reste.



SCENE X.

SCARAMOUCHE, ARLEQUIN,
MARINETTE, OLIVETTE.

SCARAMOUCHE.

AH, te voilà, ma chere Olivette! Eh, que venois-tu faire ici?

OLIVETTE.

J'y venois avec Marinette.

SCARAMOUCHE.

Et qu'y venoit-elle faire, elle?

ARLEQUIN.

Tu es bien hardi. Je n'avois moi-même osé le lui demander.

OLIVETTE.

Elle y venoit pour ne plus rire.

ARLEQUIN à *Marinette*.

Comment l'entends-tu? Est-ce que ma perte ne suffisoit pas pour cela?

MARINETTE.

Pleurois-tu, ce matin, quand tu t'en allois sans me dire adieu?

ARLEQUIN.

Prenons que tu aies raison, & laissons cela. Quitte-à-quitte. [à *Scaramouche*.] Où en sont nos affaires?

S C A R A M O U C H E.

Au point que nous souhaitions. Dès que tu as été forti, & que nous l'avons vu tomber dans l'assoupissement, causé par ces diables d'herbes que tu fais, nous avons contrefait le cri des coucous ; puis j'ai prononcé cet oracle, en réponse à ce qu'il nous avoit chanté à son arrivée :

En sortant de l'autre divin,
 Tu retrouveras Arlequin.
 Abandonne-lui ta caissette.
 Et sur peine d'être plumé,
 Crois-moi, renonce à Marinette,
 Qu'il aime, & dont il est aimé.

Nous avons fait notre devoir ; ses rêves, à cette heure, font le leur.

O L I V E T T E.

Ma foi, messieurs les fripons, vous avez fait de bonne besogne ; & vous devez une belle chandelle au joli dieu Mercure, votre honnête patron.

A R L E Q U I N.

Quand on parle du loup, on en voit la queue. Tenez, ne le voilà-t-il pas qui passe là-haut sur nous ?

Pourquoi vous enfuyez-vous,
 Divin Mercure ?

Pourquoi vous enfuyez vous ?

Hô ho ! ha ha ! ha ha ! hé hé hé !

O puissant dieux des filoux !

Venez droit , venez droit , venez droit à nous !



S C E N E X I.

MERCURE, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE,
MARINETTE, OLIVETTE.

M E R C U R E .

MESSIEURS, mesdames, vous me faites trop d'honneur. Je ne suis qu'un pauvre diable de dieu réformé, indigne d'une si noble invocation.

S C A R A M O U C H E .

Effectivement, je ne vous vois plus vos attributs. Où est votre caducée, cette verge fatale, avec laquelle vous conduisiez les vivans chez les morts ?

M E R C U R E .

On me l'a ôté, pour en faire le sceptre d'Esculape.

A R L E Q U I N .

C'est l'avoir mis à sa vraie place ; le fouet à la main du voiturier. Mais vous n'en êtes pas moins resté le protecteur & le dieu des filoux ?

M E R C U R E .

C'est ce qui vous abuse encore. Je suis entièrement abandonné, depuis qu'Hercule, ayant

nettoyé les campagnes de brigands , ils se sont retirés dans les villes , pour y figurer sous différens titres plus ou moins honorables. Les uns se nomment marchands , les autres artisans , les autres financiers. Plutus m'enleve toutes ces pratiques là. Thémis , la justice même , ne s'est point fait une affaire de me débaucher & d'enrôler sous ses étendards l'élite de mes adorateurs ; & , ce qui me pique le plus contre ces défecteurs , c'est que , non contents d'avoir passé au service de mon ennemie déclarée , ces ingrats , en remerciement des bons tours qu'ils tiennent de moi , ne font , par pure envie de métier , que persécuter le peu de pauvres sujets fideles qui me restent par-ci par-là , sur les grands chemins , en se faisant grace les uns aux autres , moyennant leur part au gâteau.

A R L E Q U I N.

Ne faites - vous pas toujours les commissions amoureuses de Jupiter ?

M E R C U R E.

Depuis que tous les dieux & les demi-dieux de l'Olympe se les arrachent des mains , il n'y a pas là-haut de l'eau à boire dans ce métier-là. J'ai été obligé de venir chercher ici-bas de l'emploi ; & de dieu que j'étois , de me faire un misérable colporteur , dont il n'est pas que vous n'ayez entendu parler sous le nom de *Mercure galant*.

S C A R A M O U C H E.

Ah , quel déchet ! C'est comme si de Scaramouche je devenois meûnier. C'est donc vous qui courez après les pieces fugitives , qui nous annoncez les morts , les mariages , les naissances , les promotions ?

M E R C U R E.

Et les généalogies.

S C A R A M O U C H E.

Toutes choses bien intéressantes pour les lecteurs !

M E R C U R E.

Affurément. Et un air tendre , une chanson à boire , un commencement de roman sans queue , une énigme ou deux , deux ou trois jolis logogriphes , pour laisser des os à ronger aux beaux-esprits de la cour , de la ville , & des provinces , & les amuser jusqu'à mon retour lunaire ; n'est-ce donc rien ?

A R L E Q U I N.

Peste ! Nous ne disons pas cela. Che gusto ! Continuez. Et dans quel heureux pays faites-vous ces belles récoltes ?

M E R C U R E.

Sur les bords de la riviere de Seine,

A R L E Q U I N.

Oh , oh ! Vous avez bon nez. Tubieu , vous

parlez là de l'Arabie heureuse ! C'est le pays des curieux. Et des spectacles , n'en dites-vous rien ?

M E R C U R E.

Si-fait, vraiment, j'en parle. Dernièrement on t'afficha toi-même, sous le nom de Deucalion.

A R L E Q U I N.

J'étois Arlequin.- Deucalion ; & Deucalion.- Arlequin étoit moi ; & moi lui ?

M E R C U R E.

Si signor. Il vous représentoit, & vous le représentiez.

A R L E Q U I N.

A-t-il réussi ? Ai-je réussi ? Avons-nous réussi ?

M E R C U R E.

Réussi, couffi, couffi. Vous parliez trop morale , & disiez trop de vérités. Cela n'a pas plu également à tout le monde.

A R L E Q U I N.

Je faisois bien. On n'en fauroit trop dire : je m'en applaudis.

M E R C U R E.

Cela est commode ; mais ce n'est pas le goût de nos gens. Autre sottise de l'auteur qui vous faisoit parler. Vous parliez fusils & pistolets , dans le tems du déluge. On sifflait l'anachronisme.

A R L E Q U I N.

On sifflait l'ana... chro... nisme ! l'anachro-

nisme! Quel diable d'oiseau est-ce là qu'on sifflait ?

M E R C U R E.

Que parlez-vous d'oiseau ? L'anachronisme est une faute de chronologie.

A R L E Q U I N.

Chro chro chronologie ! Autre bête que je connois encore moins.

M E R C U R E.

On n'a jamais fini avec les ignorans. Chronologie est l'ordre des tems. L'auteur vous faisoit renverser cet ordre, en vous faisant parler d'une chose qui n'exista que bien long-tems après le déluge.

A R L E Q U I N.

Voilà de nos puristes, qui ont vu, sans y trouver à redire, les faisceaux portés devant Romulus, deux ou trois cents ans avant qu'il fût à Rome question de faisceaux. Est-ce là tout ce qu'ils ont remarqué ?

M E R C U R E.

Ils reprochent encore à la pièce une autre impertinence du même genre. C'est qu'Apollon y paroïssoit avec une couronne de laurier, quand la mythologie ne fait naître Daphné, qui fut le premier des lauriers, que bien du tems après qu'Apollon eut tué le serpent Python, né de la

fange du déluge, qui dure encore quand la pièce commence.

ARLEQUIN.

Voilà des aigles bien désoeuvrés, de s'amuser ainsi à chasser aux mouches. N'avez-vous rien de mieux à nous dire sur les spectacles?

MERCURE.

Je ne me suis donné, ce voyage ici, que le tems d'arracher, en volant, quelques affiches. En voici une des marionnettes.

SCARAMOUCHE.

Au diable de pareilles balivernes!

MERCURE.

Pas tant balivernes. Je pensois d'abord comme vous. Mais entendant crier : *entrez, messieurs, mesdames ; c'est ici l'assemblée de toute la noblesse ;* & voyant en effet cent carrosses plantés à la porte de l'hôtel du seigneur Polichinel, j'y suis entré, & je n'ai pas vu sans surprise, que le crieur n'en imposoit pas.

ARLEQUIN.

Toute la noblesse aux marionnettes ! Voyons donc ce qu'on y représentoit. [*Il lit :*] PIERROT-ROMULUS. Que veulent dire ces deux mots étonnés l'un de l'autre ?

MERCURE.

Oui, Romulus y figuroit en Pierrot ; le grand

pontife de Rome, en Polichinel ; & Tatiüs, le roi des Sabins , en bon-homme Jambroche.

A R L E Q U I N.

Quel maudit genre de farce est - ce là ? Comment l'appelle-t-on ?

M E R C U R E.

Parodie ; laboratoire ouvert aux petits esprits malins qui n'ont d'autres talens que celui de savoir gâter & défigurer les belles choses.

O L I V E T T E.

C'est comme la petite vérole parmi nous.

M A R I N E T T E.

J'y entendrois quelque finesse. Ne seroit-ce pas une satire contre les grands , dont la vanité semble être tympanisée dans ces folles métamorphoses ?

S C A R A M O U C H E.

Mais quel étrange jargon parlons-nous tous ici ? Les rêves que fait à cette heure M. Agripain, ne sont pas plus creux ni plus biscornus.

O L I V E T T E.

Passons le tems comme nous pourrons d'ici à son réveil.

M A R I N E T T E.

Je goûte fort ces parodies, & le secret de changer les larmes en éclats de rire.

M E R C U R E.

(a) Oedipe , en robe de Quinze-Vingt , dernièrement a plus fait rire de monde , que jamais celui de Sophocle n'en a fait pleurer. Aussi

C'est le tic , tic , tic (b) , c'est le tic du public.

O L I V E T T E à *Mercury*.

N'y a-t-il pas encore quelque chose dans votre répertoire pour nous faire rire?

M E R C U R E.

Voici l'affiche du théâtre italien.

M A R I N E T T E.

Ah , bon ! Nous allons rire : ceci fera bouffon.

M E R C U R E.

Thimon le Misanthrope , en attendant les Sept Sages de la Grece.

O L I V E T T E.

Le diable les emporte avec leur Misanthrope , & leurs Sept Sages. Voyons l'affiche des comédiens du lieu.

M E R C U R E.

Iphigénie & Cartouche.

A R L E Q U I N.

Voilà la fille du roi d'Argos joliment mariée ! Après ?

(a) L'Oedipe de M. de Voltaire , parodié par les Italiens.

(b) Refrain des couplets à la fin de *Pierrot-Romulus*.

MERCURE.

M E R C U R E.

Oh , parbleu , chacun a ses affaires ! Je ne fais
qui vous attendez ici ; mais tout le monde m'at-
tend ailleurs : sans compter la poursuite d'un
grand procès que j'ai contre les suppôts d'Escu-
lape , tant principaux que subalternes.

S C A R A M O U C H E.

Et que pouvez-vous avoir à démêler avec de
telles gens ?

M E R C U R E.

Ils veulent me faire défendre mes drogues ,
disant que , depuis les miennes , ils ne vendent
plus ni opium ni pavots blancs.



S C E N E X I I.

SCARAMOUCHE , ARLEQUIN ,
MARINETTE , OLIVETTE.

M A R I N E T T E.

VÉRITABLEMENT , il m'a fait bâiller plus d'une
fois.

O L I V E T T E.

Il en a fait , je crois , & en fera bien bâiller
d'autres. Pour moi je bâille encore ; & si M. Agrip-
pain ne se dépêche de s'éveiller , je vais me jeter
sur l'herbe & dormir.

ARLEQUIN.

Un peu de patience ! Voilà qu'on le pousse dehors. Parbleu, il fait une belle moue ! Je vais finir la comédie. [*Il se jette, les mains jointes, aux pieds d'Agrippain.*] Miséricorde, monsieur, je vois bien ce que vous m'allez dire ! Je vous ai dérobé cinquante mille livres : cela est vrai. Mais je vous prie de croire que cela ne m'est arrivé encore qu'une fois. Hélas ! j'en suis déjà bien puni : car un moment après, on me les a dérobées comme à vous. Ma faute n'est plus sur moi : je n'ai pas le fou.

AGRIPPAIN.

Leve-toi. [*à Marinette.*] Qui t'amenoit ici, ma pauvre Marinette ?

MARINETTE.

Pouvez-vous le demander ? Je venois consulter l'oracle, pour savoir ce que vous étiez devenu.

AGRIPPAIN.

Laiſſons là toute explication. L'oracle m'en a dit plus que je ne lui en demandois. J'ignorois, par exemple, que vous vous aimiez l'un & l'autre ; auquel cas j'ôtois plus à Arlequin qu'il ne me prenoit. Je m'exécute. Je lui pardonne ce qu'il a fait, & je vais lui rendre ce qu'il a perdu. Vous voyez d'où je ſors ; c'eſt vous dire aſſez que je

vous rends l'un à l'autre , & que toute envie de rire est passée pour moi. Suivez-moi au logis : il ne tiendra qu'à vous d'y profiter des préparatifs d'une noce qui ne peut plus être la mienne. Adieu.
[*Il s'en va.*]

SCARAMOUCHE *donnant la main à Olivette,
& Arlequin à Marinette.*

Allons , mes enfans , courons après ; la nappe est mise pour nous : partie quarrée.

M A R I N E T T E.

J'ai plus envie de rire que jamais. Me voilà revenue de mon pèlerinage.

A R L E Q U I N.

Et moi , du gibet.

D I V E R T I S S E M E N T.

V A U D E V I L L E.

Musique de M. l'Abbé.

U N E fille dans son printemps ,
N'aime qu'à rire ,
Et qu'à voir mille & mille amans
Sous son empire.

G ij

100 *L'ANTRE DE TROPHONIUS.*

Si vous voulez, bientôt elle ne rira plus.

Mariez-moi la belle ;

Le lit nuptial est pour elle

L'autre de Trophonius.

L'auteur chauffé du brodequin

N'aime qu'à rire ,

Et dans la bouche d'Arlequin

Met la satire ;

Mais si des auditeurs ses traits sont mal reçus ,

Adieu l'humeur folâtre :

Il a trouvé sur le théâtre

L'autre de Trophonius.

F R A N C I S Q U E .

La troupe , en arrivant ici ,

N'aimoit qu'à rire ;

Espérant de remplir aussi

Sa tirelire.

Elle a fait des efforts & des vœux superflus ;

Cruelle destinée !

La foire est pour nous , cette année ,

L'autre de Trophonius.



511
74

L'ENDRIAGUE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Mêlé de danfes, de divertiffemens, de grands
airs de mufique du célèbre Rameau;

*Représenté par la troupe de Dolet, à la foire
Saint-Germain, en 1723.*

P E R S O N N A G E S.

L'ENDRIAGUE, *monstre ailé, dont la longueur
& la grosseur occupoient tout le théâtre, & qui
ne vivoit que de pucelles.*

CAUDAGULIVENTER, *grand-prêtre du tem-
ple où l'on les lui offroit.*

ELFRIDERIGELPOT, *filz du grand-prêtre,
personnage niais.*

ESPADAVANTAVELLADOS, *chevalier errant.*

GRAZINDE, *dame des pensées d'Espadavanta-
vellados, & victime du jour.*

ARLEQUIN, *écuyer du chevalier errant.*

SCARAMOUCHE, *ami d'Arlequin.*

LE DOCTEUR, } *mari & femme, gardes du*

MARINETTE, } *temple, passant pour muets.*

PEUPLE *pétrifié.*

UNE FEMME,

UN PROCUREUR, } *personnages épisodiques,*

UNE FILLE,

TERPSICORE,

*La scène est à Cocqsigriüopolis, capitale de
Vazivéder.*



L'ENDRIAGUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE DOCTEUR, MARINETTE.

M A R I N E T T E.

C HER petit mari mignon , pour un vieux docteur , vous fûtes fort mal avisé....

L E D O C T E U R.

Chut !

M A R I N E T T E.

Quand la dernière planche du vaisseau nous jeta sur ce rivage....

L E D O C T E U R *regardant de toutes parts avec inquiétude.*

Chut ! chut !....

M A R I N E T T E.

D'imaginer qu'il nous falloit faire les muets avec les premiers habitans de l'isle qui viendroient.

G iv

LE DOCTEUR , *de la voix étouffée d'un homme qui a peur.*

Paix !

M A R I N E T T E.

Vas te promener , avec tes paix & tes chuts ! Que nous a valu cela ? De nous y faire geoliers d'une prison , où ces vilaines gens là tiennent une fille enfermée , pour la faire dévorer à je ne fais quel diable , qu'ils nomment Endriague , & à qui il en faut une tous les six mois.

LE DOCTEUR *lui met la main sur la bouche.*

MARINETTE *se débarrassant de lui.*

Oh , cela est bon pour toi , qui ne dis qu'un mot par mois , de faire aisément le muet ; mais pour une femme , c'est une autre paire de manches : une grosse de dix ou onze mois nous pèse moins qu'un jour de silence.

LE DOCTEUR *fait tous les gestes & toutes les postures d'un homme au désespoir de l'entendre parler.*

M A R I N E T T E.

Enrage tout ton fou ! Ma rage l'emportera sur la tienne. [*Elle dit le reste avec la plus grande volubilité.*] Je veux parler , coûte qui coûte. L'Endriague ne me mangera pas : il ne lui faut que des filles dans leur première innocence. En voilà une qu'on va lui servir. Cela me fend le

cœur. Elle nous prie si tendrement de la sauver ! Elle dit des choses si touchantes ! Et me taire ! je ne n'y tiens plus. Si j'étois muette, véritablement muette, je ferois ce que je pourrois pour ne point parler : mais avoir à la contrefaire en toute occasion, cela me passe. Evadons-nous au plus tôt ; sinon je trahis ces vilains habits d'homme que je porte ; & je me déclare ou femme ou fille , à peu de chose près. Enfin , dussé-je être jetée au monstre , mangée , croquée , avalée , digérée , je veux parler : je parlerai , je parle , & j'ai parlé. Parle à ton tour , ou tais-toi , si tu veux : j'ai pris mon parti.

LE DOCTEUR, *bas à l'oreille de Marinette.*

Paix encore , pour un moment : voici le grand-prêtre Caudaguliventer.



S C E N E I I.

CAUDAGULIVENTER, *grand sacrificateur du dieu Popocambéchatabalipa* ; LE DOCTEUR, MARINETTE.

C A U D A G U L I V E N T E R.

MUETS, amenez ici la jeune étrangère que la tempête a jetée hier sur nos côtes , & que j'ai confiée à votre garde. Les ministres de Popocam-

béchatabalipa sont prêts : le semestre est arrivé , & le cruel Endriague demande sa pâture. Allez , & revenez ; je vous attends. [*Ils sortent.*]

Illustre génie , qui jadis protégez nos contrées , & pour qui ce temple fumoit de sacrifices innocens , ô puissant Popocambéchatabalipa ! pardonne à ce peuple imbécille qui , au lieu de se fier à ta protection , quand l'exécrable Endriague arriva , aima mieux se soumettre à ses ordres , & lui dévouer les tendres victimes qu'il exige ! Tels sont les mortels insensés ! ils encensent plus volontiers la divinité qu'ils craignent , que celle qui les aime. [*Les muets rentrent avec Grazinde (a)*] Mais voici la jeune victime. Quelle pitié ! [*Aux muets.*] Gardez-la bien à la porte du temple : il va s'ouvrir , & vous la remettrez alors entre les mains de nos sacrificateurs.

[*Il sort.*]

(a) C'est la première fois que le public vit la *Petitpas* , depuis devenue si fameuse sur le théâtre de l'opéra , par sa jolie voix & ses mauvaises mœurs. Elle avoit alors à peine quatorze ans & deux fouliers. L'opulent B*** en devint amoureux , l'enleva au public , & la vit mourir à son service , encore jeune , & riche de cent mille écus.



S C E N E I I I.

G R A Z I N D E , les deux M U E T S.

G R A Z I N D E (a).

MALNEUREUSE ! je touche à mon dernier instant.

Grands dieux ! de quoi me jugez-vous coupable ?

Hélas , quelle mort effroyable !

Quel supplice horrible m'attend !

[*Aux muets qui pleurent.*]

Vous pleurez ! Je vous vois touchés de mes alarmes :

Ah , daignez donc me secourir !

Votre juste pitié n'a-t-elle que des larmes ?

Eh ! pouvez-vous me plaindre & me laisser périr ?

Pour me sauver la vie , osez tout entreprendre.

Un chevalier errant me cherche sur ces bords :

Sa valeur , contre tous , est prête à nous défendre.

Au roi mon pere enfin , si vous pouvez me rendre ,

Je vous promets tous ses trésors.

(a) Ceux & celles qui gouvernoient la *Petitpas* , dans la noble intention d'en faire à leur profit ce qu'elle devint par la suite , me vanterent sa voix , & me prièrent de lui composer un morceau qui , mis en haute musique , lui méritât l'honneur d'être appelée au grand opéra. Rameau , alors très-ignoré , composa , pour l'amour de moi , la musique de ce morceau.

[*Marinette fait connoître à Grazinde , par des signes , que cela dépend moins d'elle que de l'autre muet ; & Grazinde s'adresse à lui.]*

Ah , vous ne voudrez pas être seul inflexible !

Ma jeunesse & mes pleurs sauront vous attendrir.

Vous soupirez , votre cœur est sensible :

Le temple sanglant va s'ouvrir.

Fuyons : qui vous retient ? Ce seul instant nous reste.

Des plus vives frayeurs tous mes sens sont troublés !

Ouvrez , ouvrez cette porte funeste !

L E D O C T E U R .

C'est bien dit , si j'avois les clés.



S C E N E I V.

ELFRIDERIGFLPOT, *fils de Caudaguliventer ,*
GRAZINDE, & les deux MUETS.

ELFRIDÉRIGELPOT (a) *aux muets.*

ENFANS , faites - moi un plaisir : prenez - moi cette bourse là , [*Marinette ne se le fait pas dire deux fois : Elfridérigelpot leur ouvre une porte.]*

(a) Celui qui faisoit ce rôle , étoit l'entrepreneur même , nommé Dolet , qui étoit sur ce vilain théâtre , ce qu'étoit le vicieux Dangeville sur le théâtre françois. Il venoit de faire *Télémaque* , dans la parodie de le Sage , avec un succès prodigieux. Il jouoit le sot de pure nature.

& gagnez les champs. Allez : qu'on ne vous revoie plus. [*Il retient de force Grazinde , qui veut les suivre.*] Non pas , non pas , la belle ! J'ai à faire à vous. [*aux muets.*] Et sur-tout ne dites mot de ceci à personne.

M A R I N E T T E.

Ne craignez rien. Vous ne songez donc pas que nous sommes des muets ?

ELFRIDERIGELPOT , *fermant la porte après eux.*

Eh , oui , à propos. Parbleu , je suis bien bête !



S C E N E V.

ELFRIDERIGELPOT , GRAZINDE.

E L F R I D E R I G E L P O T.

OR ça , pouponne , il y a bien des nouvelles. Il faut d'abord que vous sachiez qui je suis. Je me nomme Elfriderigelpot , pas moins que le fils unique de Caudaguliventer. Je vous trouve à mon gré : je veux vous escamoter à l'Endriague. Il ne tâtera de vous que d'une dent, ou j'y perdrai mon latin. J'ai sur moi toutes les pierreries du temple : nous allons monter sur un vaisseau tout prêt ; & puis , fouette cocher , nous voilà partis , pour aller tant loin que la terre nous pourra porter. Il

étoit tems de m'y prendre du moins ; car actuellement on tire là derrière le monstre de sa caverne. Dites la vérité, mon infante, vous aviez belle peur entre vos deux muets. [*Elle court à la porte & témoigne une furieuse impatience de sortir.*] Patience ! Je les laisse un peu s'éloigner, de peur qu'ils ne nous voient embarquer, & qu'ils ne jassent. Vous m'aimerez bien, n'est-ce pas ? [*Elle redouble d'impatience, & fait signe que oui.*] Je le crois bien ; car sans moi vous seriez bientôt dans le ventre de l'Endriague. [*Il entr'ouvre enfin ; mais il retire à lui la porte sur-le-champ.*] Attendez ; il pleut à verse : je vais chercher un parapluie. Je suis de retour dans le moment.



S C E N E V I.

G R A Z I N D E.

(a) LA barbarie est contre moi,
Et l'impuissance me protège :
Jusques à quand flotterai-je
Entre l'espérance & l'effroi ?

(a) Musique de Rameau, ainsi que dans la scène suivante.



SCENE VII.

Les portes du temple s'ouvrent , l'Endriague en occupe le fond.

GRAZINDE, CAUDAGULIVENTER
& sa suite.

CAUDAGULIVENTER.

Ouvra la bocca,
 Signor Endriaga!
 Ouvra la bocca.

LE CHOEUR.

Ouvra la bocca , signor Endriaga ! ouvra la bocca.

CAUDAGULIVENTER.

Mandouca , gorgibus avala !
 Devora , devora , devora !

LE CHOEUR.

Mandouca , gorgibus avala !
 Devora , devora , devora !

Ouvra la bocca , signor Endriaga ! ouvra la bocca.

CAUDAGULIVENTER.

Gorgibus avala , devora barbara !

LE CHOEUR.

Devora gorgibus , avala barbara !

[*Le monstre avoit le corps d'un crocodile , dont la largeur remplissoit presque toute la largeur*

du théâtre. Il avoit quatre jambes une fois plus grosses que celles d'un éléphant. Quatre hommes enfermés dedans le faisoient marcher. L'un d'eux , avec une corde , lui haussait la mâchoire supérieure ; on posait Grazinde sur l'inférieure , & le temple se fermoit.]



SCENE VIII.

ELFRIDERIGELPOT

arrivant avec son parapluie.

Air : Allons gai , toujours gai ; ou Vogue la galère.

SERVITEUR l'Endriague !

Il pleut à grand randon.

Mais , parbleu , je t'incague !

Mon parapluie est bon.

Allons gai , toujours gai , d'un air gai !

Ta la la ritou , ta ta re , &c

[*Il change d'air.*]

Grazinde ,

Grazinde !

Venez , que sur mon vaisseau

Je vous monte & vous guinde ,

Grazinde , Grazinde !

Elle n'y est plus ! Ils me l'auront prise pendant que j'étois à lui chercher un parapluie. J'arrive trop

trop tard. Le vilain glouton n'en aura fait qu'un morceau. [*Il s'arrache les cheveux, se désespere, met en pieces le parapluie.*]

S C E N E I X.

UN INVISIBLE , ELFRIDERIGELPOT.

U N E V O I X.

ELF R I D E R I G E L P O T ! Elfriderigelpot !

E L F R I D E R I G E L P O T.

Qui m'appelle ? Hélas ! c'est peut-être l'ame de la pauvre Grazinde , qui vient me reprocher ma sottise. N'aurois-je pas mieux fait véritablement de la laisser mouiller jusqu'à la chemise , que de la laisser manger jusqu'aux os ?

L A V O I X.

Elfriderigelpot , Elfriderigelpot !

E L F R I D E R I G E L P O T.

Voilà une voix bien grosse, pour celle de l'ame d'une fille de quinze ans ! Est-ce vous , Grazinde ?

L A V O I X.

Grazinde est perdue pour toi , & trouvera mieux. J'en prends soin dans le ventre de l'Endriague.

E L F R I D E R I G E L P O T.

Il eût mieux valu en prendre soin avant qu'elle

y entrât. Et qui es-tu , toi qui prends soin des uns quand ils sont dans le ventre des autres ?

L A . V O I X .

A genoux ! écoute , & tremble.

E L F R I D E R I G E L P O T .

Je tremble en effet. Eh bien , qui êtes-vous ?

L A V O I X .

Je ne suis pas moins que le génie Popocambé-chatabalipa , dont ton pere Caudaguliventer est le premier ministre , & qu'il offense par le culte sacrilege & cruel que les habitans de cette isle & lui , rendent à l'Endriague. Fuis , si tu ne veux avoir ta part de la terrible vengeance que je vais faire éclater ici !

E L F R I D E R I G E L P O T .

Grand'merci. Faites ce que vous voudrez. Un homme averti en vaut deux. Sauve qui peut. [*Voyant venir de jeunes filles qui chantent & qui dansent.*] Bon , bon ; courage ! Vive la joie ! Vous allez voir beau jeu ! Pour moi je m'enfuis.



SCENE X.

TROUPE DE JEUNES FILLES.

Branle , sur l'air de la Tétard.

U N E F I L L E.

L'ENDRIAGUE , de six mois ,
Ne troublera nos familles :
Avant ce tems , faisons choix
Toutes de quelques bons drilles.
Marions , marions , marions-nous ;
Ce monstre n'en veut qu'aux filles.
Marions , marions , marions-nous ,
Et choisissons un époux.

De pucelles seulement ,
S'il vient dépeupler nos villes ,
C'est peut-être un châtiment
D'avoir fait les difficiles.
Marions , &c.
Gardons-nous de mourir filles.

S'il faut que , malgré nos soins ,
Tôt ou tard il nous croustille ,
Avant qu'il nous croque , au moins ,
Qu'un jeune amant nous mordille.
Marions , &c.

Le mariage , en effet ,
De plaisirs libres fourmille ;
Au lieu qu'à nous , on nous fait
Des crimes d'une vétille.
Marions , &c.

Une femme a le bonheur ,
Sans craindre qu'on en babille ,
Dans le chemin de l'honneur ,
D'aller droit comme faucille.
Marions , &c.

Souvent le folâtre amour
Dans nos petits cœurs fretille :
Qu'il faut le tenir de court ,
Enfermé dans la coquille !
Marions , &c.

Si de quelque jouvenceau
Le mérite à nos yeux brille ,
Tandis qu'honneur dit , tout beau ,
Amour tout bas nous dit , pille !
Marions , marions , marions-nous ,
Le monstre n'en veut qu'aux filles ;
Marions , marions , marions-nous ,
Et choisissons un époux.





A C T E II.

Le théâtre change , & représente la place d'une ville où les habitans de différentes professions vont & viennent.

S C E N E P R E M I E R E.

POPOCAMBECHATABALIPA, *génie invisible,*
& le PEUPLE.

POPOCAMBECHATABALIPA.

(a) PEUPLE coupable , écoutez-moi !

Contre un monstre cruel qui sème ici l'effroi ,

Vous pouviez recourir à ma toute - puissance :

Je vous aurois prêté mon heureuse assistance.

Au lieu de m'implorer , puisque sur les autels

Vous faites , par un culte impie ,

Des sacrifices criminels :

Peuple , je vous punis , & je vous pétrifie !

[*Tous les passans qui sont sur la scène , demeurent
immobiles & pétrifiés.*]

Démons , à mes ordres soumis ,

Accourez tous en diligence !

Vous vites le courroux dont j'eus le cœur épris ;

Venez célébrer ma vengeance.

(a) Musique de Rameau.

H iij

L'ENDRIAGUE,
ENTRÉE DES GÉNIES.

[*Ils dansent.*]

P R E M I E R G É N I E.

Air : *Et frou , frou , frou , Et gué , gué , gué ,*

Vive notre grand papa ,

Le brave Atabalipa :

Popo , popo , caca , caca ,

Popocambêche !

Le monstre ne sentira

Plus ici de chair fraîche.

S E C O N D G É N I E.

Une pucelle à diné !

Eh , vraiment , c'est pour ton nez !

O fes , fes , fes , ô tin , tin , tin ,

Festín barbare !

Encore un plaisant matin ,

Pour un morceau si rare !

T R O I S I E M E G É N I E.

De quinze ans il les vouloit ,

Telles il les lui falloît ;

O fes , fes , fes , ô tins , tins , tins ,

Festins barbares !

Et comme il se régaloit

D'un morceau des plus rares !

Q U À T R I E M E G É N I E.

Il vient sous les yeux des gens ,

D'en prendre une à belles dents ;

O fes, fes, fes, ô tin, tin, tin,

Festin barbare !

Mais il n'aura de long-tems

Une viande si rare.

C I N Q U I E M E G É N I E.

Il verra bien des pays ,

Où les tendrons mieux appris ,

Font glou, glou, glou, font frou, frou, frou ,

Comme leur mere ;

Par exemple, dans Paris ,

Il feroit maigre chere.

L E C H O E U R.

Ferma la bocca , signor Endriaga ! ferma la bocca !

U N E V O I X.

Air : *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

D'ici délogez sans trompettes :

Cherchez franche-lipée ailleurs.

Car ici, pour vous, serviteurs ;

Adieu paniers, vendanges sont faites.

L E C H O E U R.

Ferma la bocca , signor Endriaga ! ferma la bocca !

U N E A U T R E.

Air : *Des pèlerins de Saint-Jacques.*

Cherchez quelques terres nouvelles ;

Courez les champs ;

Trouvez, s'il se peut, des pucelles ,

Passé quinze ans.

L' E N D R I A G U E ,

Puisque vous fondez sur cela
 Votre cuisine,
 Allez , volez deçà , delà ,
 Mais gare la famine !

L E C H O E U R .

Ferma la bocca , signor Endriaga ! ferma la bocca !

U N E V O I X .

Air : Joconde.

Fille jamais eut - elle aussi
 Quinze ans de pucelage ?
 Vous n'en pouvez , qu'en ces lieux-ci ,
 Rencontrer de cet âge.
 Parmi ces nouveaux habitans ,
 Comme par toute terre ,
 Pour être pucelle à quinze ans ,
 Il faut être de pierre.

L E C H O E U R .

Popocambeche Atabalipa

A la vittoria

Sopra vostra signoria.

Ferma la bocca , signor Endriaga ! ferma la bocca !



SCENE II.

UN CABARETIER, *avec un panier rempli de bouteilles* ; un PATISSIER, *avec un grand plat de petits pâtés* ; SCARAMOUCHE ; une jolie FILLE, &c. *tous pétrifiés* , & ARLEQUIN *qui ne s'apperçoit pas du prodige.*

ARLEQUIN.

PARBLEU, voilà encore de plaisantes gens ! Nous essuyons une tempête enragée ; la mer nous fait danser , durant plus d'un mois , des fauteuses aux violons des quatre vents ; enfin nous ançons près de cette isle , morts de faim & de soif ; je me jette à l'eau pour aller à la découverte ; je retourne leur dire qu'ici tout est à bauge : & les voilà tous endormis , qui ronflent ! Dormez , messieurs , dormez : qui dort dine , dit-on. Voyons , à votre réveil , qui sera le plus foul de vous ou de moi. Mais qu'est devenu Scaramouche , qui s'étoit jeté à l'eau comme moi , & que j'avois laissé dans l'isle. Ah , le voilà ! L'ami , nous voici en bonne auberge , pour nous ravoir de la diete passée. Entrons dans le premier cabaret , nous dirons le reste. D'abord au solide. Viens , viens ! ... Viens

donc ! Te voilà planté comme un terme. Marcheras-tu ? Réponds-moi donc ! . . . Oh parbleu, je te ferai bien remuer & parler. [*Il lui donne vingt coups de batte.*] Es-tu , depuis un moment, devenu sourd , aveugle , muet & ladre ? Scaramouche ! . . . Oh , par ma foi , c'est assez faire & dire. Si tu te trouves bien comme cela , demeures-y : je boirai & je mangerai bien sans toi. [*Il prend un petit pâté & le lui présente.*] Tu n'en veux point ? Tu es bien dégoûté. [*Il le mange , prend une bouteille de vin du cabaretier , & lui en présente un verre.*] Tu n'en veux point non plus ? A ta santé. [*Il redouble ; & s'adressant à la fille pétrifiée :*] Mademoiselle , à la vôtre. [*Revenant à Scaramouche.*] Il me prend envie d'appliquer un revers de main sur ce vilain muſle là , pour le faire parler. [*Il lui donne un grand soufflet.*] Ouf ! ouais ! J'ai la main rompue. Le ciel me pardonne ! tout ce monde là est de pierre. Aurois-je la tête de Méduse sur les épaules ? En ce cas garons-nous d'un miroir : sérieusement , la peur me prend. Il n'y a pas un quart-d'heure que Scaramouche étoit de chair & d'os ainſi que moi ; & le voilà de pierre ! A quoi tient-il que je n'en ſois auſſi ? . . . Peut-être vais-je en être . . . Peut-être en ſuis-je . . . [*Il se tâte.*] Je ſens , à l'aſpect de cette jolie fille là ; que mon ſein n'enferme pas encore un cœur

de pierre. Mais pourtant il n'y a pas de jeu ici. Le diable emporte si je ne me crois déjà de plâtre, de moëllon. Ahi ! ahi ! ahi ! Ne suis - je pas déjà de pierre, de marbre, de porphire ?



S C E N E I I I.

POPOCAMBECHATABALIPA, ARLEQUIN.

LE GÉNIE *invisible, d'une voix tonnante.*

ARLEQUIN, Arlequin !

A R L E Q U I N.

Ah, tenons - nous ferme ! Sûrement je vais être statue. Qui m'appelle ? Qui vive ?

L A V O I X.

Ouvre les yeux, regarde ! que vois-tu ?

A R L E Q U I N.

Les meilleures gens du monde. S'il ne fait pas bon converser avec eux, du moins y bois-je & mange volontiers. On ne me dispute pas les morceaux.

L A V O I X.

Laisse-les là, & m'écoute attentivement.

A R L E Q U I N.

De grace, monsieur, madame, ou monseigneur, montrez - vous donc : car j'ai peur des

esprits. Parler aux gens ainsi , c'est parler en traître. Dans quel pays suis - je donc ? Ceux qui paroissent ne parlent pas , & ceux qui parlent ne paroissent point. Je me souviens d'avoir vu la même chose arriver quelquefois (a) sur nos théâtres , entre le souffleur & les acteurs. Comment vous nommez-vous ?

L A V O I X.

J'ai nom Popocambechatabalipa.

A R L E Q U I N.

Seigneur Popotalipalechacaca , dites-moi , en conscience , dois-je avoir peur ?

L A V O I X.

Non , mon cher ami , ne crains rien.

A R L E Q U I N.

En ce cas là , je me moque de vous. Parlez ; j'écoute.

L A V O I X.

N'as-tu pas retrouvé tout - à - l'heure , en rentrant dans l'isle , ton ancien maître , le chevalier Espadavantavellados , errant sur ce rivage ?

A R L E Q U I N.

Oh , oui ; errant , & très - errant ; car depuis que je ne savois ce qu'il étoit devenu , il ne savoit

(a) Le vieux Baron , qui jouoit alors , manquoit absolument de mémoire ; & le souffleur se faisoit plus entendre que l'acteur.

où il avoit été lui-même , non plus qu'où il est encore.

L A V O I X.

Vas le rejoindre : conte - lui le prodige que tu vois & qui vient d'arriver ; & lui dis de ma part , qu'il s'arme , & qu'il vienne la lance au poing.

A R L E Q U I N.

Il n'en fera rien.

L A V O I X.

Je voudrois bien savoir pourquoi , quand je l'ordonne.

A R L E Q U I N.

C'est que , depuis qu'il a perdu la dame de ses pensées , l'émerveillable Grazinde , il a une dent contre toute la terre sa protégée , & contre tous vous autres enchanteurs ; enforte qu'il a juré par Urgande & Merlin , de ne chauffer heaume , ni lacer éperons , qu'il n'ait retrouvé s'amie.

L A V O I X.

Aussi va-t-il la retrouver ici. Elle y est en captivité. Il aura l'honneur de l'en tirer ; & de ce moment , tout le peuple de pierre que tu vois , se ranimera , excepté l'endroit du corps où l'on touchoit au moment de la pétrification. Il achevera la cure , en y mettant la main , & terminera la plus grande aventure qui fut mise onc à fin par les Perceforêt , les Perceval , & tous les grands perceurs de l'univers.

ARLEQUIN.

A miracle ! Mais , qui dit enchanteur , dit engeoleur. Je ne croirai pas un mot de tout cela que je n'aie vu Grazinde de mes propres yeux.

LA VOIX.

Hé bien , tu la verras ; mais auparavant , pour te châtier de ton peu de confiance en mes paroles , je te pétrifie le nez.

ARLEQUIN *se tâtant le nez.*

Heim ! mon nez de pierre !

LA VOIX.

Tu ne te le casseras pas si-tôt que si je te l'eusse fait de terre.

ARLEQUIN.

Malheureusement je venois de prendre du tabac : je meurs d'envie d'éternuer , & cela ne fait par où passer.

LA VOIX.

Que cela t'apprenne à me croire une autre fois , & comme tant d'autres , moins fots que toi , à ne douter de rien.

ARLEQUIN.

Je vous croirai une fois pour deux , avec mon premier nez. Rendez-le moi , de grace , feigneur Cambechabalipopopapa ! Hélas , je l'avois si bien tourné à la friandise !

L A V O I X.

Ne pleure pas. Je te pardonne. Vas, le charme cessera , dès que tu auras vu Grazinde.

A R L E Q U I N.

Montrez-la moi donc vite : car il gele à pierre fendre. Encore un souffle de bise , & voilà mon nez confisqué.

L A V O I X.

Retourne-toi , tu vas la voir.



S C E N E V.

LE GÉNIE invisible , A R L E Q U I N ,
L'ENDRIAGUE *s'avancant vers Arlequin ,
la gueule ouverte de neuf ou dix pieds de haut.*

A R L E Q U I N.

MISÉCORDE ! cela la belle Grazinde ? Ah , maudit enchanteur ! A l'aide ! Je suis mort ! Ho , ho , ho ; ha , ha , ha ; tai , tai , tai ! Eh quoi , belle dame , vous ne me reconnoissez pas , quand je vous reconnois bien ? Vous êtes pourtant plus changée que moi. [*Le monstre avance toujours sur lui , la gueule béante.*] Mais , mais , mademoiselle Grazinde ! madame la bête ! monsieur le monstre ! monseigneur le diable d'enfer , que ferez-vous de moi ? Je n'ai que la peau & les

os ; & une peau des plus coriaces. Tâtez à mon nez. Mais vous me voulez avaler tout entier ! Soit. Il n'y a plus moyen de reculer. Sautons le bâton. [*Francisque étoit un excellent sauteur , qui d'un saut périlleux , s'élançoit dans la gueule du monstre. Elle se refermoit aussi-tôt , l'Endriague s'en alloit. Mais à peine avoit-il le dos tourné , qu'au moyen d'une culbute , Arlequin , sortant par-derrière , se présentoit en face du spectateur.*] Ne voilà-t-il pas un glouton bien régaté ? Il a fait là un gueuleton qui ne lui donnera pas d'indigestion.

S C E N E VI.

ARLEQUIN, le GÉNIE invisible, la VOIX.

L A V O I X.

EH bien, te voilà content ? Tu viens de voir Grazinde, & tu as recouvré ton nez.

A R L E Q U I N.

Eh, oui ; mais un peu trop tôt, pour le mauvais air que je respirois à la sortie.

L A V O I X.

Remplis donc ta commission maintenant : vas retrouver ton maître ici près, & souviens-toi de lui dire ce que j'e'ai dit.

ARLEQUIN

A R L E Q U I N.

Puissant Popobèche Alicampataba , avant de nous séparer , une petite courtoisie ! Rendez le mouvement à cette vilaine figure de pierre noire.

L A V O I X.

Je le veux bien. Tiens , la voilà qui danse.



S C E N E V I I.

S C A R A M O U C H E , A R L E Q U I N.

S C A R A M O U C H E , *après des cabrioles , comme pour se dégourdir , saute au cou d'Arlequin.*

A H , bonjour , mon cher ami ! J'avois depuis je ne fais quand , une crampe de pied en cap. Qu'es-tu devenu depuis ce tems-là ?

A R L E Q U I N.

Il m'est arrivé d'étranges choses , que je te conterai. D'abord j'ai trouvé un ancien maître , que j'avois laissé , il y a plus d'un an , dans une bagarre du diable , où , contre mon avis , il se fourra , sans que personne l'en priât.

S C A R A M O U C H E.

Tu fis en homme sage : j'en aurois fait autant. Et qui est ce fou là ?

A R L E Q U I N *gravement ,*
Respect aux puissances !

Tome III.

I

130 L' E N D R I A G U E ,

S C A R A M O U C H E .

C'étoit un roi ?

A R L E Q U I N .

Oh, c'est bien autre chose, ma foi !

S C A R A M O U C H E .

Un empereur, un moufti, le daire du Japon ?

A R L E Q U I N .

Plaifans marmoufets, au prix de lui !

S C A R A M O U C H E .

Dis-moi donc fes titres. Un poëte ?

A R L E Q U I N .

A peu près. Il n'y a de différence que celle de la plume à l'épée, pour le caractère : c'est un chevalier errant ; ôte ton bonnet. C'est le brave Spadavantavellados : n'en as-tu pas oui parler par-tout ?

S C A R A M O U C H E .

Nulle part, non plus que de fon métier. Et qu'est-ce qu'un chevalier errant ?

A R L E Q U I N .

La peste ! c'est quelque chose qui est tout. C'est quelqu'un qui, fans le fou, pain, ni linge, se fait ouvrir les châteaux & les palais, y dîne, y soupe, y fait l'amour, y couche & s'en va. Un chevalier errant, c'est comme qui diroit un grand-prévôt de l'univers ; un lieutenant-général de police univerfel, qui veille à la sûreté de tous

lès grands chemins du monde; foutenant les torts, redressant les orphelins & lès veuves, pourfendant les nains : tu vas voir ce que celui-ci fait faire. Avant de le rejoindre, & qu'il remette la vie à tous ces corps-ci, visitons un peu la ville, & maraudons tout à notre aise : il y fait beau. Il faut d'abord débarrasser ces messieurs de leur charge. [*Ils mangent petits pâtés & boivent d'autant.*] Voyons dans les poches de cette jolie fille. [*Il trouve un bonnet à la dragone, & se le met sur la tête. Que diable vouloit-elle faire de cela ?*] [*Il tire une pipe & une bouteille d'eau-de-vie.*] [*Il chante.*]

Angélique a la colique ,

Il lui faut du ratafia !

[*Il trouve un billet.*]

Ah ! lisons : ceci nous mettra au fait. [*Il lit.*]

“ Belle & chere Frétillon, c'est moi, le petit
 „ ministre du temple, chargé d'en parer les au-
 „ tels, qui vous présentai hier mes respects. Il y
 „ a grande fête aujourd'hui. L'Endriague arrive.
 „ Je n'ai plus rien à faire. Venez ; & pendant
 „ qu'il croquera la poulette, nous mangerons
 „ une poularde ensemble „.

BABIOLET-COLLET-FICHI.

Allons manger la poularde, & piller la ville
 ensuite.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SCARAMOUCHE *seul.*

C'EST, ma foi, quelque chose de rare & de bien curieux à voir, qu'une grande ville fort peuplée, dont les habitans tout-à-coup, par un prodige inoui, se trouvent pétrifiés. Je suis le seul ici qui voit, qui parle, & qui remue. Me voici dans un bel atelier de sculpteur ! Rien ne manque à tous, ici, que la parole, & je l'ai : ufons-en ; vaille que vaille. Que fais-je ! peut-être ont-ils tous l'ouïe fort bonne. N'ai-je pas vu, en rang d'oignons, dans les stalles, les tribunaux, les tables, & les cercles, de pareilles statues qui n'étoient pas sourdes ! Jafons donc, puisqu'il y fait si beau ; ne fût-ce que pour faire une espece de mémorial de ce que j'aurai à conter, en venant de si loin. Le fallon du Louvre en tireroit bon parti. Les bonnes figures, par exemple, que celles de ces deux braves, qui bretaillioient au moment du prodige ! Quelle vérité dans l'expression ! La vraie valeur n'est pas pour un quart dans tous les traits de leurs visages & dans leurs attitudes. La peur de mourir est peinte dans tout le reste. On voit que

le prodige , en opérant sur eux , a trouvé plus que la moitié de la besogne faite , & qu'elle les a bien tous deux tirés d'embaras. Oh , la bonne posture que ce petit écolier à genoux , la voile au vent , sous le fouet de son pédagogue ! J'ai vu encore plus d'un mousquetaire à genoux comme lui , qui ne doit pas craindre à cette heure qu'on lui rende en face ce qu'il donne par-derriere. J'ai pris sur le fait , des cabaretiers achevant d'empoisonner , en catimini , de mauvais vin qui n'étoit déjà que trop malfaisant ; des pâtissiers empestant leur pâte ; des boulangers sophistiquant la leur ; des bouchers qui masculinisoient les vaches & les brebis ; des rôtisseurs qui donnoient le fumet de garenne à de vieux clapiers , & cent autres friponneries d'arriere-boutique. Qu'ils seront bien penauds , à la reprise du mouvement , ces deux petits coquins de marmitons , tirant les lardons des rôts qu'ils tournoient ! Ils se trouveront la main bien & duement calcinée. Il y a , dans ce bel hôtel là-bas , le maître du logis , en robe-de-chambre & en pantoufles , qui tranche du sultan , avec une princesse de théâtre , chargée de pierreries ; pendant que dans son appartement , madame , mise à la gribouillette , s'humanise , au contraire , avec un jeune haute-contre paré comme un prince. J'imagine ici tout reprenant à la

fois le mouvement , comme feroit une pendule remontée ; l'un trouvant l'autre où je l'ai laissé, le beau tintamarre que ce fera ! S'entend , en cas que ce fût madame qui surprît monsieur ; car si c'est monsieur qui surprend madame , à sa physionomie , il m'a paru du bon ton ; il riroit bien, De ce lieu plaissant , j'ai passé dans un autre bien différent : autour d'un bureau verd , en quarré long , & qu'on prendroit pour un jeu de billard , sont assis une quarantaine de graves personnages qui paroissent dédaigneusement s'ennuyer les uns des autres. Il y en a un de trois en trois , qui bâille , & les autres prennent du tabac. On voit clairement qu'ils étoient là sans savoir qu'y dire , ni qu'y faire. Il semble pourtant que des objets de la plus grande importance avoient fait convoquer cette assemblée ; car elle avoit l'air d'une tenue d'états. Il y avoit tiers - état , noblesse & clergé. Mais , encore une fois , l'ennui y présidoit si fort , qu'il n'est pas resté grand'chose à faire à la pétrification. Je les ai tous fouillés , espérant rassembler les trésors au moins d'une province : rien moins que cela ! Je n'ai rien trouvé dans la poche de la noblesse & du haut clergé. J'ai bien trouvé dans les poches du tiers - état quelque argent , mais monnoyé , je ne fais où , à l'immortalité. J'aimerois autant dire , aux espaces imaginaires. Cela n'au-

roit cours nulle part ; aussi m'en suis-je défait au premier endroit. C'a été dans un palais où se voit une trentaine de statues de marbre noir : elles dormoient de leur vivant, & la pétrification ne leur a précisément ôté que le ronflement. On conçoit du premier coup-d'œil, qu'ils étoient assoupis à la voix glapissante d'un avocat qui, dans les attitudes d'un énergumène, reste là planté devant eux, la bouche ouverte d'un empan ; peut-être ne savoit-il pas où il en étoit. L'argent a bien des vertus : ne sachant que faire de celui que j'avois, je l'ai mis dans la gueule béante de M. l'avocat ; & peut-être qu'avec l'aide du désenchantement, cette trouvaille, à son réveil, lui affilera la langue, & le douera de la parfaite éloquence. Las de m'amuser à la bagatelle, enfin j'ai songé au solide, à l'aspect d'une assemblée bien différente des deux autres, & non moins nombreuse. C'étoient des joueurs. Ah, les bonnes figures à peindre ! Que les gagnans & les perdans étoient aisés à distinguer ! Qu'il y avoit à rire & à philosopher sur la soif honteuse & sordide qui altéroit tous les visages ! J'ai ri ; mais je n'ai philosophé que d'après les grandes maximes du jour, qui veulent que tous biens soient communs. J'ai fait main-basse sur les petits monceaux d'or que chaque joueur avoit devant lui, & j'en ai pris

autant que j'en puis porter. Regagnons le vaisseau ; & de retour ici , en cas que nous retrouvions les choses au même état , nous prendrons le reste.



S C E N E I I.

ESPADAVANTAVELLADOS , ARLEQUIN.

ESPADAVANTAVELLADOS.

JÀÇOIS que prou gorgiasement tu devises , si tel long propos commencè-t-il à me molester par trop. Or me narre en brief l'émerveillable devis du gentil & courtois enchanteur , & comme aussi , sans détourbier aucun , tu fus de ce corps tien transpercer le diable , en qui m'amie a son tripeux manoir.

A R L E Q U I N.

Ne pouvant éviter sa gueule ouverte de dix pas de large , & contraint de passer par - là ou par la fenêtre , je me suis lancé dans son ventre à corps perdu ; & comme je le traversois , la première chose que j'ai trouvée en mon chemin , c'est madame Grazinde. La place n'étoit pas tenable ; elle n'a eu que le tems , ne pouvant me suivre , de se recommander à vos bonnes grâces. Je lui ai

crié du bas-ventre où j'étois déjà , que nous allions sortir ; & me débarrassant de deux ou trois cents aunes de boyaux , dont j'étois entortillé , j'ai gagné la porte du jardin ; & zeste , j'ai planté là mon drôle à jeûn , pour courir vous conter l'aventure.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Oui , certes , crème & parangon des damoisselles ; oui , je vous affiers que cette lance ne vous faudra jà au besoin. Si vous ferai issir , ô fine fleur des Galoïses ! de l'orde chartre où vous gissez.

ARLEQUIN.

Ah , voici la bête , monsieur ! La lance en arrêt ; & laissez-moi le soin du reste.



SCENE III.

L'ENDRIAGUE , ESPADAVANTAVELLADOS , ARLEQUIN.

Le chevalier combat le monstre , Arlequin fuit derriere le théâtre , & de là entre dans le corps de la bête par où il en étoit sorti.

ESPADAVANTAVELLADOS jouant de la lance.

MACHEFILLE ! Rustre ! Truand ! Rends-moi ton déjeûné ; & rote-moi l'ame avec ma maîtresse.

ARLEQUIN, pendant que son maître attaque le monstre par - devant , passe la tête à travers le gosier.

Courage, monsieur ! tenez bon , tandis que je vais lui manger le foie : ne frappez qu'à la tête , & ne pointez pas la bedaine , où je rentre pour un moment. [*Le combat continue , & un moment après Arlequin sort de la gueule du monstre.*] Tenez , voilà sa fressure : en la lui arrachant , je lui ai provoqué un soulèvement de cœur , qui m'a fait prendre , pour sortir , une route plus honnête que la première fois. [*Il sort.*] Le voilà qui chancelle & qui tombe : & vite , faisons-lui l'opération césarienne , pour le faire accoucher de Grazinde. Je lui donnois la main pour vous la présenter ; mais son panier s'est accroché dans le diaphragme. [*On tire le monstre derrière le théâtre.*]



S C E N E I V.

ESPA D A V A N T A V E L L A D O S ,
P O P O C A M B E C H E .

P O P O C A M B E C H E *invisible.*

PRENEZ haleine , brave chevalier ! voilà le plus fort de fait. Vous allez revoir votre dame ; & tous les insulaires ont repris vie. Je ne leur ai laissé de

pétrifié, que l'endroit de leur corps où ils touchoient au moment du prodige. Je vous ai réservé l'honneur de cette dernière opération, de les ranimer tout-à-fait, en les touchant, afin qu'ils ne puissent méconnoître en vous leur libérateur. Adieu. Et comptez toujours sur Popo-cambechatabalipa.

S C E N E V.

GRAZINDE, ESPADAVANTAVELLADOS.

GRAZINDE *entre en chantant.*

La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure !

ESPADAVANTAVELLADOS.

EH dea ! je vous ravise donc, ô beau soleil ! jà piécà ne m'aviez illuminé : or me dites, m'avez-vous été, d'ici là, ferme & loyale ?

GRAZINDE *sur le même air.*

Le ventre du monstre m'a

Servi de clôture :

Le beau doute que voilà !

Pouvois-je vous trahir là ?

ESPADAVANTAVELLADOS.

La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure !

GRAZINDE, *même air.*

Vous permettez qu'au sortir

De la sépulture,

L' E N D R I A G U E,
J'aïlle , pour me divertir ,
Prendre un peu l'air , & courir
La bonne aventure , ô gué ! la bonne aventure !

S C E N E V I.
UNE FEMME, ESPADAVANTAVELLADOS.

L A F E M M E.

ILLUSTRE chevalier , à qui notre génie protec-
teur nous renvoie pour notre parfaite guérison ,
secourez-moi !

E S P A D A V A N T A V E L L A D O S.

Air : Quand on me parle de Lucifer.

Quand ne vous guermentez mie , au fait ;
Et quoi que ce soit ne vous chaille.

L A F E M M E.

Au moment qu'on nous changéoit
Tous en des pierres de taille ,
Mon pauvre mari debout se mouchoit ,
Tourné vis-à-vis de la muraille.

Air : Des Féuillantines.

Il est vif , chaud , fauf & fain ,
Mais en vain ,
Si vous n'y mettez la main :
Et j'aime autant qu'on l'enterre ,
Que lui voir un nez de pierre.

Air : Nanon dormoit.

Fort étonné ,

Venant m'embrasser d'aïse ,

Il m'a donné

De son nez par le né.

J'en ai saigné ;

Et puis , ne vous déplaïse ,

Ma joue a trouvé ça

Si froid , si froid , si froid , que j'en gele encore là.

ESPADA VANTAVELLADOS.

Air : Je reviendrai demain au soir.

N'est-ce pas là votre manoir ?

[*Elle fait signe qu'oui.*]

Tantôt j'irai vous voir. . . *bis.*

Et je tollirai le méchief :

J'en jure par mon chief. . . *bis.*

SCENE VII.

ESPADA VANTAVELLADOS ,
un PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Air : Des pendus.

Ayez pitié de moi , seigneur !

Je suis un bon vieux procureur ;

Je jurois sur ma conscience ,

Que j'avois suivi l'ordonnance

Dans une taxe de dépens ,

Qui n'étoit par du goût des gens.

Air : *Chantez , petit Colin.*

Je tenois sur mon cœur
Ma main droite étendue ,
Au moment du malheur. . .

ESPADA VANTAVELLADOS.

Je vois , ô gentil procureur ,
Votre déconvenue :
Tout en vous se remue ,
Hors votre cœur mou ,
Toujours comme un clou
Qui reste caillou.

Air : *Gnia pas d'mal à ça.*

Il alloit grand'erre
De ce côté-là :
Presque tout de pierre
Il étoit piéça ;
Gnia pas r'mede à ça ,
Gnia pas r'mede à ça

SCENE VIII.

ESPADA VANTAVELLADOS ,
une COQUETTE.

LA COQUETTE.

Air : *Eveillez-vous , belle endormie.*

P OUR un grand procès qui m'afflige ,

Je sollicite avec ardeur :

Et dans le moment du prodige ,

J'étois près de mon rapporteur.

ESPA D A V A N T A V E L L A D O S.

J'avise le cas. Achevez de me le déduire, belle
infante!

L A C O Q U E T T E.

Air : De la ceinture.

De la pétrification

Vous savez l'accident funeste :

J'ai la mortification

Que le sein de marbre m'en reste.

ESPA D A V A N T A V E L L A D O S.

Air : Je ne suis né ni roi ni prince.

Paillards , qui du lit de justice

Faites votre lit de délice ,

Je fais votre mauvaîsetié :

Si jamais je vous y reneontre ,

N'attendez merci , ni pitié :

Vous aurez trouvé mal-encontre.

Air : Tamponne.

Ne vous poise ,

Belle Galoïse ,

Gardez cette gorge là a a a a ;

Plus dure elle est , mieux duira a a a a !

Fin de l'air : *Un petit moment plus tard , si maman
ne fût venue.*

Si de chair , & dès ce soir
Elle ne m'est rendue ,
Ma cause a beau tout valoir ,
Elle est. . . elle est perdue.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : *Bouchez , naïades , vos fontaines.*

Dieu me garde que par ma faute
Se fasse injustice si haute !
A bien d'autres faits que ceux-là
La lance à la main je m'exerce :
Suffise un bout de ce doigt là.

[*Il touche la gorge du bout du doigt , & la co-
quette guérie , achevant l'air.*]

Malheur à ma partie adverse !



SCENE

S C E N E I X.

ESPADAVANTAVELLADOS, TERPSICORE.

TERPSICORE (a), *après avoir dansé un tambourin.*

Air: *Ah, ah, vous avez bon air!*

MON pied ne touche pas terre ;
Ma taille est fine & légère ;
Ah, ah, n'ai-je pas bon air ?

ESPADAVANTAVELLADOS.
Bon air vous avez.

TERPSICORE.
Ah, ah, n'ai-je pas bon air ? (*trois fois.*)

ESPADAVANTAVELLADOS.
Bon air vous avez.

TERPSICORE.
Eh! qui aura l'air à la danse, si ce n'est moi?
Ne fais-tu pas à qui tu parles, vieux fou?

ESPADAVANTAVELLADOS.
Non certes, damoiselle injurieuse; & par Amadis, je ne me ramentue de vous avoir onc vue; j'aïois que j'aie bien couru les grands chemins.

(a) Ce rôle étoit joué par une Provençale, grande outre mesure, hardie jusqu'à l'effronterie, & parlant son jargon sur le théâtre.

T E R P S I C O R E .

Air : Joconde :

Tel celui qui d'ame & de rangs

Se reffemble , s'assemble :

Muses & chevaliers errans

Vont rarement ensemble.

Ni toi , ni moi nous n'avons lu

Dans les romans qu'on vante ,

Qu'en même écurie on ait vu

Pégase & Rossinante.

Air : Que faites-vous , Marguerite ?

C'est la muse Terpsicore

Qui te chante ce propos.

E S P A D A V A N T A V E L L A D O S .

Elle parle au matamore

Espadavantavellados.

T E R P S I C O R E .

N'as-tu pas oui parler d'un gaillard de par le monde , qu'on y connoît sous le nom de l'*élève de Terpsicore* (a) ? Je commençois d'en faire quelque chose ; & cet apprentif s'étoit déjà mis en tête de faire danser le mont Parnasse , quand une de mes drôles de sœurs s'est avisée de me le débaucher.

(a) Titre du premier ouvrage de Boiffi , où tous les meilleurs auteurs modernes étoient grossièrement déprimés. Il venoit de donner une comédie , en cinq actes, en vers , dont le mauvais succès les vengea bien.

Air : *Le fameux Diogene.*

Mais la supercherie
De la pauvre Thalie
Ne réussira pas :
En courant après elle ;
Mon petit infidele ;
Vient de faire un faux pas.

En bon françois , il vient de faire une comédie..... Quelle comédie ! J'y crois être encore.

ESPADA VANTAVELLADOS.

Vous grelottez ? Qu'avez-vous ?

TERPSICORE.

Oh , oh , c'est que nous avons l'imagination vive , nous autres muses. Je brûle quand je songe à l'incendie de Troyes ; & je gèle quand je songe à cette comédie. Au fait , l'ouvrage intitulé *l'Impatient* , affiché au Parnasse ; voilà tout le monde en l'air ; on est curieux d'entendre chanter celui qui avoit voulu nous faire danser. Nos habitans accourent : grande assemblée : vive impatience. La toile se leve : la piece commence , & la curiosité finit. Le froid saisit l'auditoire au premier acte , au second il s'enrhume , se morfond au troisieme , au quatrieme il se glace , & se pétrifie au dernier. Il est , mot à mot , ce qu'on venoit d'être ici , pétrifié , ce qu'on appelle pétrifié.

K ij

ESPADAVANTAVELLADOS.

Air : Des fraises.

Onc tel cas n'est avénu :

Quoi donc , tout un parterre ,

Peuple tant gros que menu ,

D'impatient , devenu

De pierre !

T E R P S I C O R E .

De pierre ,

De pierre.

Au point qu'Orphée , Amphion , & toute leur
 sequelle lui donnent en vain les violons pour le
 ranimer. Les arbres & les rochers sautent &
 dansent , sans qu'il branle. Courrière du cabinet
 des muses , comme la plus ingambe , je suis
 venue à toi ; j'arrive , & je te tiens : suis-moi :
 marchons.

ESPADAVANTAVELLADOS.

Tout bellement ! que j'acheve ici la cure aupara-
 vant , & puis je suis à vous.

T E R P S I C O R E .

Dançons , en attendant. A moi les Duprés (a)
 de l'isle !

(a) Dupré , le plus beau danseur du tems.

D I V E R T I S S E M E N T .

V A U D E V I L L Ê (a).

LE monstre n'en vouloit tantôt
 Qu'à des beautés nouvelles ;
 J'en dis du mirliriot.

Mais il est des amans fideles ,
 Dont mépris , ni rigueur
 Ne rebutent le cœur :

Prenez-y garde , les belles ,
 Voilà ,
 Voilà le croqueur de pucelles.

Un bel-esprit croit de plein faut
 Vaincre les plus rebelles ;
 J'en dis du mirliriot.

Un petit mignon de ruelles
 Sera moins éloquent ,
 Mais plus entreprenant ;
 Prenez-y garde , les belles , &c.

Un galant jeune & sans défaut ,
 Attend la préférence ;
 J'en dis du mirliriot.

Un vieux cochon de finance ,
 Par un plus court chemin ,

(a) La musique est de Rameau.

Vient la bourse à la main ;
Prenez-y garde , les belles &c.

Le plumet , d'un premier assaut ,
Croît tout battre en ruine ;
J'en dis du mirlirot.
L'abbé se glisse à la fourdine ,
Et le petit collet
Dit , je serai discret ;
Prenez-y garde , les belles , &c.



LE CLAPERMAN,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES;

Précédé d'un prologue , & suivi d'un divertissement.

P E R S O N N A G E S

D U P R O L O G U E.

L' A M O U R.

A P O L L O N.

C A L L I O P E.

T E R P S I C O R E.

La scene est sur le mont Parnasse.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *représenté par un vieillard, aîlé comme le tems, ayant une calotte à oreilles, & des cheveux blancs, avec un grosse bourse à la main, des sacs remplis d'argent pendus à sa ceinture, & une coignée sur l'épaule, au lieu de carquois.*

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

Avec le tems tout change de nature,
L'enfant devient barbon ;
Pourroit-on croire, en voyant ma figure,
Que je suis Cupidon ?

N'ai-je pas bien & l'air & la maniere
Du dieu de Cythere,
Moi ?

Du dieu de Cythere ?

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Jadis, avec délicatesse,
Je triomphois par la finesse
De l'esprit & du sentiment ;
Aujourd'hui qu'elle est dédaignée,

Et que l'on n'aime que l'argent,
Je triomphe à coups de coignée.

Air : Les filles de Nanterre.

Les écus sont mes armes ,
La bourse est mon carquois ;
J'ai transféré mes charmes
A la rue Quincampoix.

S C E N E I I.

L'AMOUR, CALLIOPE.

C A L L I O P E.

QUELLE vilaine figure est-ce là ?

L' A M O U R.

Bonne femme, ferois-je ici sur le Parnasse ?

C A L L I O P E.

Bonne femme ! Songez que vous parlez à l'ainée
des neuf pucelles. Oui , vous êtes sur mes terres,
bon homme ; & qu'y venez-vous faire ?

L' A M O U R.

Bon homme ! Sachez que vous parlez à
l'Amour.

C A L L I O P E.

Vous, l'Amour ?

L' A M O U R.

Vous, Calliope ?

T O U S D E U X.

Vous vous moquez.

C A L L I O P E.

L'amour est un bel enfant, qui a des ailes couleur de roses, un carquois mignon, des fleches dorées, un bandeau galant; & te voilà fait comme un vieux bûcheron, crasseux à faire enfuir les passans.

L' A M O U R.

Calliope étoit l'ainée des neuf pucelles, qui par conséquent leur devoit l'exemple; & je la vois grosse à pleine ceinture.

C A L L I O P E.

Insolent ! Il y a grossesses & grossesses : celles de Cythere, & celles du Parnasse.

Je suis grosse, il est vrai ; mais des ames bien nées, Nos grossesses jamais ne furent condamnées.

L' A M O U R.

Oseroit-on demander de quel prodige vous devez accoucher ?

C A L L I O P E.

Air : *Ami, sans regretter Paris.*

D'un poëme tout des plus beaux,

Qui doit en valoir onze.

L' A M O U R.

Dites-nous le nom du héros ?

C A L L I O P E.

C'est le cheval de bronze.

L' A M O U R.

N'est-ce pas vous qui êtes accouchée déjà du héros de la Henriade ?

C A L L I O P E.

Vous me parlez d'une fausse couche : c'en fera ici une vraie. On ne parlera plus du cavalier , on ne parlera que du cheval.

L' A M O U R.

Voici une figure bien autrement hétéroclite !

C A L L I O P E.

Air : Adieu voisine.

Je vous laisse avec Apollon.

L' A M O U R.

Adieu donc Calliope.

C A L L I O P E.

Adieu le beau petit poupon.

L' A M O U R.

Adieu charmante gaupe.

C A L L I O P E.

Adieu vieux fou , vilain barbon.

L' A M O U R.

Adieu falope.



S C E N E I I I.

L' A M O U R , A P O L L O N .

A P O L L O N , *habillé comme M. Tout-à-bas
l'est dans le Joueur, & jouant sur une flûte
à l'oignon l'air du Mirliton, alors tout nou-
veau.*

Air : Du Mirliton.

C H A N T E Z ma gloire immortelle ,
Fille du grand Jupiter !
C'est de ma docte cervelle ,
Qu'est sorti le nouvel air :
J'ai du mirliton , mirliton , mirlitaine , &c.

L' A M O U R .

Air : Ah , ah , vous avez bon air.

Ah , ah , la plaisante espece !
Le joli dieu du Permesse !

A P O L L O N .

Le beau dieu de la tendresse !
Bon air vous avez.

T O U S D E U X E N S E M B L E .

Ah , vous avez bon air ! Ah , vous avez bon air ! &c.

P R O L O G U E.

L' A M O U R.

Air : Du poulailler de Pontoisè.

De vieux crins pour chevelure !

Est-ce là le blond Phœbus ?

A P O L L O N.

Et là le fils de Vénus ?

Il n'en a pas la ceinture.

L' A M O U R.

D'un cuistre , plus que d'un dieu ,

Je vous trouve l'encolure.

A P O L L O N.

Je vous trouve plus que peu ,

Celle d'un fesse-Mathieu.

L' A M O U R.

Ami , disons la vérité. Ne nous flattons point ,
comme feroient de vieilles coquettes & de jeunes
beaux-esprits. Nous ne sommes plus reconnois-
sables , le maudit tems détruit tout.

A P O L L O N.

Et cela , je le gagerois , comme nos vendeuses
de modes , pour y revenir. Cependant

Air précédent du Mirliton.

Il n'épargne dans sa course ,

Ni mon mérite infini ,

Ni votre unique ressource ,
La beauté des femmes , ni
Notre.....

[*Il acheve l'air sur la flûte à l'oignon.*]

L' A M O U R.

Nous ne finirons pas. Au fait. Je venois pour
une consultation.

A P O L L O N.

De quoi s'agit-il? Voyons. De quoi puis-je
être encore capable pour votre service?

Air : *Joconde.*

Qui vous amene de si loin?

L' A M O U R.

La santé de mon frere.
Le pauvre Hymen a grand besoin
De votre ministere.
Depuis long-tems il est perclus ,
Et presque en léthargie :
Il ne montre enfin presque plus
Aucun signe de vie.

A P O L L O N , à la Cantonade.

Holà, ho ! Qu'on m'apporte ma robe & mon
bonnet. [*à l'Amour.*] Attendez : car je suis le

maître - Jacques du Parnasse ; & ceci s'adresse au dieu de la médecine. [*Il met sa robe & son bonnet.*] Eh bien , vous dites ?

L' A M O U R.

Que le harnois ne fait pas le cheval , ni l'habit le

A P O L L O N.

Non ; mais la robe fait le médecin. Or ça , vous dites donc que votre frère l'Hymen ,

Air : Tu croyois en aimant Colette.

Au dommage de la nature ,
D'un mal étrange est attaqué.

L' A M O U R.

Oui vraiment : & si cela dure ,
Tout l'univers est confisqué.

Air : L'amour plaît malgré ses peinet.

C'est un désordre incroyable :
Les sages - femmes , sans moi ,
Grace au sommeil qui l'accable ,
N'auroient presque plus d'emploi.

A P O L L O N.

Cela tire à conséquence : il faut l'éveiller.

Air : .

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Le Sommeil est un insolent :

De cet impertinent *bis.*

Peut-être ai-je plus , entre nous ,

A me plaindre que vous. *bis.*

L' A M O U R.

Et quel mal vous fait-il , & vous peut-il faire ?

A P O L L O N *mettant bas sa robe.*

Attendez : voici qui regarde le dieu de la poésie
& de l'éloquence.

Air : *Réveillez-vous , belle endormie.*

Quand pour la scène je compose ,

Il assoupit le spectateur :

Quand je fais plaider une cause ,

Il fait ronfler le sénateur.

[*Sur le ton de déclamateur.*]

Ainsi de tous côtés ,

Par ce persécuteur sans relâche insultés ,

Mes chef-d'œuvres cent fois n'ont pu se faire entendre,

Et j'ai perdu le fruit que j'en devois attendre.

Ah ! vengeons les lauriers des perfides pavots.....

L' A M O U R.

A vos vêtemens , je m'apperois du tort qu'il
vous a fait. Mais vous vous vengerez , & de reste,
du Sommeil & des dormeurs , quand vous vou-

dreux, en leur donnant de mauvais rêves. Sortons d'abord au pauvre Hymen.

A P O L L O N.

Laissez-moi faire. J'imagine un secret pour Péveiller, qui vaudra bien le bruit des cloches. Je vais inspirer à tous les officiers municipaux des villes dépeuplées, la pensée d'instituer des Clapermans. Chaque ville aura son Claperman.

L' A M O U R.

Son Claperman ! Quelle bête est-ce là ? Un Claperman !

A P O L L O N.

Un Claperman, ce sera un homme payé pour tambouriner par les rues, sur les deux ou trois heures du matin, & qui, par le bruit qu'il fera, chassera le Sommeil des lits conjugaux

L' A M O U R.

Des lits conjugaux ! C'est bien dit : c'est de là qu'il ne bouge plus.

A P O L L O N.

Ce sera à vous à prendre alors sa place, & à faire le reste.

Air : Du camp de Porcher-Fontaine.

Dans chaque ville un Claperman,
Avant l'étoile poussinière,

Fera dans la rue un cancan
A si bien réveiller ton frere ;
Patapatapan , patapan , patapan , panpan !
Qu'il dansera ; vantons-nous-en.

Holà , Terpsicore ! Toi qui fais de si belles
élèves (a) , allons quelques petites gambades
devant ce moderne Cupidon, pour le ragaillardir.

(a) *L'Eleve de Terpsicore* , brochure satyrique du
sieur Boissy , qui se vendoit alors sous le manteau.



P E R S O N N A G E S.

M. GAUTIER, }
Mad. GAUTIER, } *l'homme & la femme.*

M. GARGUILLE, }
Mad. GARGUILLE, } *idem.*

ARLEQUIN, *valet de M. Garguille.*

SCARAMOUCHE, *amant d'Olivette.*

MEZZETIN, *bourgeois.*

OLIVETTE, *servante de M. & mad. Garguille.*

PERRETTE, *femme d'Arlequin.*

TROUPE DE VILLAGEOIS *danfans.*

TROUPE DE VILLAGEOISES *conduites par*
mademoiselle Sallé.

Trois BOURGEOIS.

DANSEURS.

DANSEUSES.

La scène est dans une ville de Hollande.



LE CLAPERMAN.



A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

M. GARGUILLE, Mad. GARGUILLE.

Mad. GARGUILLE, *d'un ton sévère.*

MONSIEUR GARGUILLE, je n'aime point que vous parliez comme cela devant cette fervante. C'est une jeune éveillée ; cela ne pense qu'à rire. Il n'y faut pas donner lieu. Il faut mesurer ses paroles plus que vous ne faites.

M. G A R G U I L L E.

Madame Garguille....

Mad. G A R G U I L L E.

Mon Dieu, les vilains noms que les hommes fount fount porter à leurs femmes ! Madame Garguille !

Air : *Le fameux Diogene.*

Et oui , monsieur Garguille ,
 Cette petite fille
 Se gâtera chez nous.
 Parlez en sa présence
 Avec plus de décence ;
 J'en rougissois pour vous.

M. G A R G U I L L E.

Air : *Ton himeur est , Catérene.*

Quoi ! pour avoir voulu d'elle
 Savoir si notre serin
 Etoit ou mâle ou femelle ,
 Vous me faites tout ce train !
 Bientôt si le ciel m'envoie
 Enfans de votre façon ,
 Vous ne voudrez pas qu'on voie
 Si c'est fillette ou garçon.

Mad. G A R G U I L L E.

Courage. Voilà toujours de leurs fots propos.
 Mon Dieu , que les hommes libertins sont fots !

M. G A R G U I L L E.

Mon Dieu , que les prudes ont l'imagination
 libertine , & sont ridiculement précieuses !

Mad. G A R G U I L L E.

Je ne dirois rien , si vous n'aviez que de mau-
 vais propos devant elle ; mais vous prenez , &
 elle vous laisse prendre de petites libertés qui ne
 me plaisent point.

M. G A R G U I L L E.

Mon Dieu , ma femme , que vous êtes fâcheuse avec vos sottises délicatesses ! Eh , divertissez-vous ; riez , & laissez rire les autres.

Mad. G A R G U I L L E.

Que je me diverte ! Oh ! j'aime mes devoirs , & non mes plaisirs. Imiter - moi. Ne voudriez-vous pas que je ressemblassé à nôtre voisine madame Gautier ?

Air : Voici les dragons qui viennent.

Et que j'eusse la folie

De courir par-tout ?

D'aller , comme une étourdie ,

Au bal , à la comédie ?

Et que fais-je où ?

Et que fais-je où ?

M. G A R G U I L L E.

Pourquoi non ? Vous feriez mieux que de gronder , & que de médire. Ne parlez pas mal de madame Gautier ; elle est gaie , & n'en est pas pour cela moins honnête femme. J'en connois de très-sérieuses qui

Mad. G A R G U I L L E.

Brifons là , de grace. Revenons à Olivette ; je veux la marier.

M. G A R G U I L L E.

Je ne demande pas mieux.

L i v

Mad. G A R G U I L L E .

J'ai de bonnes raisons pour cela.

M. G A R G U I L L E .

Et moi aussi.

Mad. G A R G U I L L E .

C'est ma filleule , une fois ; elle a seize ans ; il est de mon devoir de veiller à sa conduite & à son établissement.

Air : *Vous m'entendez bien.*

La jeunesse fait tant d'écarts !

Et souvent des moindres retards

Le danger est extrême,

M. G A R G U I L L E .

Fort bien.

Mad. G A R G U I L L E , *d'un ton mystérieux.*

Peut être que vous-même

Vous m'entendez bien.

M. G A R G U I L L E .

Parfaitement bien. Je suis de votre sentiment. Je la destine à Scaramouche qui en est amoureux.

Mad. G A R G U I L L E .

Bon , bon , amoureux ; il est bien ici question de cela ! Je ne veux point de votre Scaramouche ; ce n'est qu'un débauché qui ne feroit point son fait. Je lui donne Arlequin , le fils de notre rentier. C'est un bon garçon , simple , mais rangé : une

femme ne peut manquer d'être heureuse avec cela. Je l'ai mandé. Il doit être ici aujourd'hui ; & demain ce fera une affaire faite. Cependant, comme il n'est pas trop à son aise, & que vous avez quelque crédit en cette ville, vous feriez bien de lui procurer un petit emploi lucratif. J'ai songé, par exemple, à celui de Claperman.

M. G A R G U I L L E.

Oui-dà, de tout mon cœur. L'emploi est à ma disposition : je le lui donne.

S C E N E I I.

M. & Mad. GARGUILLE, ARLEQUIN.

A R L E Q U I N.

SERVITEUR, monsieur Garguille.

M. G A R G U I L L E.

Bonjour, mon ami.

A R L E Q U I N.

Et vous de même, madame Garguille.

Mad. G A R G U I L L E.

Vas te promener, avec ta madame Garguille. Ne saurois-tu dire, monsieur & madame, tout court ?

A R L E Q U I N.

Madame & monsieur tout court, votre valet.

Mad. GARGUILLE.

Tu ne fais pas pourquoi je t'ai mandé ?

ARLEQUIN :

Oh que si-fait ! C'étoit afin que je vinssé.

M. GARGUILLE.

Nous te voulons marier. Veux-tu prendre femme ?

ARLEQUIN.

Oh, donnez ! Des femmes & du vin j'en prends tant qu'on veut ; mais sur-tout des femmes.

Air : *Des fraises.*

Je me fens , grace au destin ,
D'une humeur époufante :
J'en prendrais de toute main ,
M'en donnât-on dès demain
Vingt , trente ,
Quarante ,
Cinquante.

Mad. GARGUILLE *crie.*

Olivette ! Olivette !

M. GARGUILLE.

On ne t'en donnera qu'une ; mais fois sûr d'avoir ta fuffifance.

Mad. GARGUILLE *crie plus fort.*

Olivette ! Olivette !



S C E N E I I I.

M. & Mad. GARGUILLE, OLIVETTE,
ARLEQUIN.

O L I V E T T E.

QUE vous plaît-il, madame?

Mad. G A R G U I L L E.

On a bien de la peine à vous avoir, m'amie.

O L I V E T T E , *faisant la niaise.*

Ma foi, c'est que vous ne m'appellez jamais que pour me gronder; & on ne se presse pas pour cela.

M. G A R G U I L L E , *lui passant la main sous le menton.*

La petite friponne! elle a plus d'esprit qu'elle n'est grosse.

Mad. G A R G U I L L E , *à son mari.*

Treuve de badineries! [*à Olivette.*] Je vous appelle pour vous dire que je vais vous marier.

O L I V E T T E , *lui sautant au cou.*

Ah, ma bonne maraine, si j'avois deviné cela, je me ferois rompu le cou à la descente des degrés!

172 L E C L A P E R M A N ,

Mad. GARGUILLE , à son mari qui éclate de rire :

Riez , riez ; voilà bien de quoi : au lieu
[à Olivette .]

Air connu.

Comment donc , petite effrontée ?

Doit-on répondre à cela si gaiment ?

Quand on vint m'en dire autant ,

On me vit toute épouvantée ;

Quand on vint m'en dire autant ,

Je m'évanouis à l'instant.

Comment donc petite effrontée ?

Doit-on répondre à cela si gaiment ?

O L I V E T T E .

Oh , madame , nous autres pauvres filles de village , il ne nous appartient pas de nous évanouir comme cela , pour un oui , ou pour un non ; & nous ne donnerions pas , pour ce privilège là , la commodité qu'on nous laisse , d'y aller tout simplement.

M. G A R G U I L L E , la baisant.

Vas , tu vaux de l'or ; tu dis des merveilles.

Mad. G A R G U I L L E .

Ah , oui ! vous faites , & elle dit là de belles choses ! Or ça , belle jaseuse , regardez - moi ce garçon là ; voilà celui à qui je vous destine. Vous faites la mine , je crois ? Cela vous iroit bien.

A R L E Q U I N.

Je ne fais pas comme elle me trouve ; mais
pour moi , je la trouve bien jolie.

O L I V E T T E.

Je n'y regarde pas de si près ; pourvu qu'il
épouse , il est le bien venu.

Air : *Lon lan la deriri.*

Qu'un mari soit bien ou mal fait ,
Que m'importe , pourvu qu'il ait ,
Lon lan la derirette ,
Pourvu qu'il ait un bon esprit ,
Lon lan la deriri ?

Mad. G A R G U I L L E.

C'est là penser en fille raisonnable.

Air : *Allons à la guinguette , allons.*

Puisque tous deux
Vous avez su vous plaire ;
Ce soir je veux
Aller chez le notaire ,
Et nous contracterons.

A R L E Q U I N & O L I V E T T E.

Allons , allons , allons chez le notaire , allons.

M. G A R G U I L L E , à sa femme.

Air : *Des trembleurs.*

Mais du moins foyez exacte
A faire insérer dans l'acte ,
De cet hymen qu'on contracte ,
Les qualités de l'amant ;

En faveur de la filleule ,
 Et pour cette raison seule ,
 Outre qu'il est fort en gueule ,
 Je l'établis Claperman.

[*à Arlequin, sur le ton du dernier vers.*]

Oui, Cla, claperman, man, man.

A R L E Q U I N.

Je suis Cla cla cla cla per man man man ! Et
 qu'est-ce que je ferai , quand je ferai cela ?

M. G A R G U I L L E.

Un des hommes des plus utiles de la république.
 Tel naîtra dans le cours de ton exercice , & sera
 peut-être la gloire & l'ornement de son siècle ,
 qui te devra la naissance.

A R L E Q U I N.

Diantre ! ce ne sont pas là des vétilles. Voyons ,
 qu'aurai-je à faire pour en venir là ?

M. G A R G U I L L E.

Peu de chose. Il te faut d'abord avoir un bon
 tambour , en battre de toutes tes forces par
 les rues , sur les deux ou trois heures du matin ,
 & chanter ensuite à tue-tête cette chanson-ci :

Air : *Des ramoneurs.*

Maris , que l'on se réveille !
 Voici l'aurore vermeille ;
 De la part des magistrats ,
 Ramenez ci , ramenez là , la la la ,
 Les cheminées du haut en bas.

Mad. G A R G U I L L E.

Allons , Olivette , marchez ; n'écoutez pas ces sottises là. [*Elle sort.*]

O L I V E T T E.

Des sottises ! Où sont-elles donc ? Je n'en vois point là. Un Claperman , selon moi , vaut mieux qu'un crieur d'eau-de-vie ; ce que j'y trouverois à dire , monsieur , c'est que la femme du Claperman fera , me semble , la seule qui pourroit n'y pas trouver son compte.

M. G A R G U I L L E.

Tais-toi , innocente. Tu entends bien peu tes intérêts. Demande aux femmes des cavaliers du guet.

Mad. GARGUILLE , *derrière le théâtre.*

Olivette ! Olivette ! Vous ne viendrez pas ?

O L I V E T T E , *tendant la main à Arlequin.*

A revoir , mon cher Claperman.

S C E N E I V.

M. GARGUILLE , ARLEQUIN.

A R L E Q U I N.

EH puis , dites que j'ai tort d'être homme à prendre

Fin de l'air.

Des femmes de toute main ,

M'en donnât-on dès demain ,
 Vingt , trente ,
 Quarante ,
 Cinquante.

Comme ces drôlesses là raisonnent bien ! dites. Est-il rien en effet de plus dangereux qu'une cheminée mal ramonée ? Le feu s'y met ; & puis après , c'est le diable pour l'éteindre. Mais , dites-moi donc , je ne ferai donc cette charge là qu'une fois ou deux par an , n'est-ce pas ?

M. G A R G U I L L E .

Toutes les nuits , mon ami : tu es payé pour cela.

A R L E Q U I N .

[A quoi bon ? Les cheminées ramonées une fois ou deux par an , je crois que c'est assez.

M. G A R G U I L L E .

Fais ton devoir , ou ne t'en mêle pas ; tu auras de bons appointemens , sans compter le tour du bâton. Achete seulement un bon tambour , & retiens bien la chanson. Dès cette nuit il faut que tu entres en exercice. Adieu ; je vais chez le compere Gautier. [*à part.*] Je suis ravi que d'elle-même ma femme ait fait choix de ce butor là pour Olivette , & ravi de lui donner un emploi qui lui fasse courir les rues la nuit.



SCENE

S C È N E V.

ARLEQUIN, Mad. GARGUILLE.

A R L E Q U I N.

DE bons appointemens , & le tour du bâton !
Cela est bon à prendre. Il y a quinze jours que je
suis marié à Perrette ; on me marie à Olivette :
femme à la ville , femme à la campagne ; prenons
encore : tout cela va le mieux du monde. Ah ,
vous voilà , madame Garguille ! Grand-merci ,
aussi-bien qu'à M. Garguille. Il m'a donné une
bonne charge ; & vous , une jolie fille.

Mad. GARGUILLE , *après avoir visité par-tout ,
pour n'être point ouie.*

Ce n'est pas tout , mon ami ; tiens voilà pour
t'avoir un bon tambour ; & cette nuit , tu trou-
veras une bouteille de vin , qui t'attendra à notre
porte.

Air : Du camp de Porcher-Fontaine.

Mon époux est un négligent.

Quand tu feras ta promenade ,

A notre porte exactement

Tous les matins donne l'aubade.

Patapatapapan , patapan , pan , pan ,

Réveille-le , tambour battant.

Tome III.

Al

Le voici ; je ne veux pas qu'il nous entende :
suis-moi ; je te dirai le reste.



S C E N E VI.

M. GAUTIER , M. GARGUILLE.

M. G A R G U I L L E.

JE vous cherchois , mon cher voisin. Quand je vous ai rencontré , vous m'avez paru tout pensif. Quoi ! qu'avez-vous dans l'esprit ? Vous n'avez fait que vous lamenter tant que nous avons été ensemble , jusqu'au moment où nous sommes arrivés chez moi. Qu'est - ce qui cause votre mélancolie ?

M. G A U T I E R.

Ah , monsieur Garguille , vous êtes né galant homme & compatissant. Je vous dis ce que je ne dirois à personne : je me suis marié pour avoir une femme. Je suis marié , & je n'en ai point. Elle sort dès qu'elle est levée & coiffée , & ne rentre précisément que pour se coucher.

M. G A R G U I L L E.

Les mœurs du tems , mon pauvre monsieur Gautier , les mœurs du tems !

M. G A U T I E R.

Il y a quinze jours que je ne l'ai vue qu'aux flambeaux.

M. G A R G U I L L E.

Les femmes sont mieux là dans leur jour qu'en plein midi.

M. G A U T I E R.

Et tous les jours la même chanson. Je vais dîner chez la commere une telle : je souperai chez le compere celui-ci. Et je m'attends que bientôt elle me viendra dire : je couche chez le compere celui-là. Enfin , elle me fuit, elle me hait visiblement. Ne suis-je pas le plus malheureux des maris ?

M. G A R G U I L L E.

Non ; jusqu'à mon veuvage , ou celui de ma femme , je vous disputerai ce titre là.

M. G A U T I E R.

Vous n'y pensez pas , M. Garguille. Votre femme ne fauroit vous quitter.

M. G A R G U I L L E.

Et vous n'appellez cela rien ? C'est en quoi je suis bien autrement malheureux que vous ; car cela lui donne contre moi l'humeur que je vous vois contre votre femme ; & vous m'avouerez que cela rend la vie bien dure.

M. G A U T I E R.

La vie bien dure ! La vie bien dure ! La voilà bien à plaindre ! Il est vrai que je peste contre elle en son absence , & que je l'attends toujours dans

une ferme résolution de la bien quereller, & même quelquefois de la battre. Paroît-elle : ce n'est plus moi. Et qui tiendrait contre une jeune folle, qui rentre en dansant, en riant, en vous fautant au cou ? Tenez, vous me voyez en ce moment dans une colere de diable, & la voici : je gagerois presque que dans un moment je n'y serai plus.

S C E N E V I I .

M. & mad. GAUTIER, M. GARGUILLE.

Mad. GAUTIER, *sans voir son mari.*

Air : *Chantez , petit Colin , &c.*

QUE j'envirois le fort
De madame Garguille !
Le jour son mari fort ,
La nuit jamais il ne s'endort.
Le mien , comme un vrai gille ,
Dine , soupe en famille :
Jamais il ne rit ,
Et passe la nuit
A ronfler au lit.

[*Appercevant son mari, & courant l'embrasser.*]

Ah, vous voilà ! Je parlois toute seule de vous ; car je ne songe qu'à vous.

M. GAUTIER.

Vous songiez encore à monsieur Garguille.

M. GARGUILLE.

Oui, madame : je vous en remercie, & suis fort content de mon portrait.

M. GAUTIER.

Pour moi, vous ne me peigniez pas en beau. D'où venez-vous à l'heure qu'il est ? Dîne-t-on jusqu'à huit heures du soir ?

Mad. GAUTIER.

Je viens, mon petit cœur, d'un endroit où j'ai fait provision de belle humeur, pour jusqu'à ce que j'y retourne.

Air : Flon flon, larira dondaine.

Quinze ou vingt fois à table

J'ai changé de couvert ;

Bons vins, chere admirable,

Puis après le dessert ;

Flon flon, larira dondaine ; flon flon, larira dondon.

M. GARGUILLE *éclatant de rire, répète.*

Flon flon, larira dondaine ; flon flon, larira dondon.

M. GAUTIER *furieux, à sa femme.*

Qu'appellez-vous, flon flon ? M'osez-vous dire à mon nez. . .

M. iij

Mad. GAUTIER *gaiment.*

Air : *Cotillon de Thalie.*

Oui, monsieur ; que les violons
Nous ont fait danser de toutes façons.

Il falloit voir comme avec grace ,
Nous nous trémoussions ,
Quand nous dansions

Les rigaudons !

Et puis après les rigaudons ,
On a fait danser tous les cotillons.

M. GARGUILLE, *cabriolant.*

Ah ! il me semble y être.

Mad. GAUTIER.

Allez, allez, on m'en peut croire. Je m'en suis
donné, pour ma part, au cœur joie.

M. GAUTIER.

Et vous croyez que je ferai toujours d'humeur,...

Mad. GAUTIER.

Si vous saviez combien je l'ai vantée, votre
humeur ; car je me fais une gloire de publier que
vous l'avez très-belle. Je suis sûre, au bien que je
dis de vous, que, sans vous en douter, vous
êtes adoré des femmes.

Air : *Lampons, lampons.*

Je dis que mon cher époux

A bien l'esprit le plus doux . . .

Qui soit de Paris à Rome ;

Et que vous êtes un homme

[*Lui passant la main sous le menton.*]

Tant bon, tant bon,

Qu'on ne voit rien de si bon.

M. G A U T I E R , *en colere.*

Tant bon, tant bon ! Je le fais bien : je ne l'ai que trop été ; mais je me lasse de l'être, entendez-vous ? Et je prétends bien , désormais veiller sur votre conduite.

Mad. G A U T I E R .

Air : Dormez , Roulette.

Dormez tranquille.

Vous ne ferez par vos soins ,

Que vous échauffer la bile ,

Sans qu'il en soit plus ni moins.

Mais non , à propos ; vous ne dormirez pas si tranquille qu'on diroit bien. Voilà M. le magistrat qui peut vous apprendre la création d'un Claperman , dont la fonction sera d'éveiller messieurs les hommes endormis.

M. G A R G U I L L E .

Êtes-vous donc à le savoir ?

Air : La bonne aventure , ô gué.

Ici tout nouvellement

La magistrature ,

Pour nous éveiller gaiement ;

M i v

Etablit un Claperman.

Mad. GAUTIER.

La bonne aventure , ô gué !

La bonne aventure !

Air : *Allons gai , toujours gai , &c.*

Je ne fais point la fotte.

Dès que je l'entendrai ,

Près de vous , côte-à-côte ,

Tout bas je chanterai :

M. GARGUILLE & Mad. GAUTIER *ensemble.*

Allons gai , toujours gai , d'un air gai , talalaleri , &c.

Mad. GAUTIER.

Air : *Elle se prit à dire.*

Et vous aurez beau dire :

Non , non , je ne veux pas rire !

Point de quartier.

Air : *Talaleri , Talaleri.*

Vous me trouverez si plaisante ,

Qu'eussiez-vous l'âme , en pareil cas ,

Mille fois plus récalcitrante

A l'ordre de nos magistrats ,

Je vous forcerai bien à rire.

[*Elle prend Gautier & Garguille par les mains ,
& danse avec eux.*]

Talaleri , talaleri , talalerire.

M. GAUTIER *ne pouvant se tenir de rire.*

Eh bien , ne vous le disois-je pas ? Y a-t-il

moyen de se fâcher contre cela ? Je ris , & pourtant j'enrage. [*Il sort.*]

Mad. GAUTIER *courant après, toujours dansant.*

Air : Ne levez pas tant votre cotillon.

Mon ami , mon petit mari. . .

S C E N E V I I I.

Mad. GAUTIER , M. GARGUILLE.

Mad. GAUTIER , *continuant l'air.*

DIVERTISSONS-NOUS , le voilà parti,

Qu'en pensez-vous, notre cher voisin ? Suis-je fur le bon ton ? Il faudra bien que cette nuit encore il avale une petite pillule ; car j'aimerois mieux je ne fais quoi faire , que de n'être pas du bal que donne madame Chapron.

M. G A R G U I L L E.

Un bal , cette nuit , chez la bonne Chapron ? Oh , parbleu, vous m'y verrez ! Je m'habillerai en femme.

Mad. G A U T I E R.

Et moi , en joli cavalier.

M. G A R G U I L L E.

Et de ce pas je vais m'y préparer.

Mad. G A U T I E R.

J'y serai avant vous.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN *avec son tambour*, TROUPE DE FEMMES *qui lui donnent de l'argent*; madame GAUTIER.

ARLEQUIN, *à sa droite.*

EH oui, madame! [*à sa gauche.*] Oui, madame [*à droite & à gauche & aux environs.*] Oui, vous dis-je, mes dames, ne vous inquiétez pas : vous ferez tambourinées, que rien n'y manquera, ou il n'y aura pas de ma faute.

TROUPE DE FEMMES, *se mettant en cercle autour de lui, chantent en dansant.*

Air : Toque mon tambourin toque.

De ta chanfonnette
Ressouviens-toi bien;
Et que ta baguette,
Sans ménager rien,

Chorus.

Toque ton tambourin toque, toque ton tambourinet,

UNE VOIX.

Rends-nous bon service,
Gentil Claperman;
Fais bien ton office,
Patapatapan.

Chorus.

Toque ton tambourin toque, toque ton tambourinet

UNE VOIX.

Point de préférence ;
Sois juste entre-nous :
Point de complaisance
Pour les vieux époux.

Chorus.

Toque ton tambourin toque , toque ton tambourinet.

UNE VOIX.

Sois infatigable ;
Fais bien du fracas.
Tambourine en diable :
Frappe à tour de bras.

Chorus.

Creve ton tambourin , creve , creve ton tambourinet.

SCENE X.

ARLEQUIN, madame GAUTIER.

ARLEQUIN.

PAR la ventre-bille , voilà des femmes qui ont bien soin de leurs cheminées !

Mad. GAUTIER.

Ecoute , mon ami....

ARLEQUIN.

Encore ! Eh , mon dieu , madame Gautier , ne

vous embarrassez pas ; je vois d'ici votre porte. J'y ferai plus de bruit qu'à toute autre : vous verrez.

Mad G A U T I E R.

Eh , tout au contraire ! Garde-t-en bien , malheureux. Je veux m'échapper cette nuit , dès que mon mari sera endormi. Ne viens pas l'éveiller. Tiens ; les autres t'ont donné pour faire bien du bruit : voilà le double pour n'en point faire.

A R L E Q U I N.

Que cela soit dit. Tenez-vous en repos ; je m'y tiendrai. [*seul.*] Voici un bon métier. On me paie pour agir , on me donne le double pour ne rien faire : il n'y a qu'à gagner. [*Il sort en chantant sa chanson d'ordonnance.*





A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

SCARAMOUCHE , à la porte de M. Garguille.

Air : Comment faire.

O N dit qu'Olivette aujourd'hui
Se marie à je ne fais qui ;
Je n'ai donc plus rien à prétendre !
Tous mes soins seroient superflus :
C'est chose faite ; & je n'ai plus
Qu'à me pendre.

Air : Mordienne de vous.

Eh bien , pendons-nous !
Qu'à cela ne tienne !
Ça , je m'y résous.
Mais pourtant , mordienne ,
Mordienne de vous ,
Double & triple chienne !
Mordienne de vous
Ça , ça , vengeons-nous.

Air : Belle brune , belle brune.

Qu'elle enrage !
Qu'elle enrage !
Voyant un si beau pendu ,
Qu'elle dise : c'est dommage.

Qu'elle enrage !

Qu'elle enrage !

Air : Les foires de Champagne.

Là - haut , au grand clou que voilà ,

Moyennant une chaise ,

Attachons cette corde là ;

Et puis , tout à son aise ,

De là-haut , mon dessus saura

Ce que mon dessous pèse.

[*Il va prendre un banc & monte dessus.*]

Air : Jean , faut-il tout vous dire ?

Mais quoi , perdre le goût du pain ,

Ne plus jamais boire de vin ,

Plier si-tôt bagage !

Allons un peu plus bride en main ;

Ne pourrions-nous , jusqu'à demain ,

Remettre le voyage ?

[*Il descend & rêve.*]

Air : Non , non , il n'est point de si joli nom.

Non , non ,

Point de quartier ! point de pardon !

Vengeons-nous de la volage !

Non , non ,

Point de quartier ! point de pardon !

C'est faire aussi trop de façon.

[*En fureur.*]Air de *Lanturelu*.

Le courroux m'embrase ;
 J'y suis résolu !
 Abrégeons la phrase ;
 J'aurois déjà dû ,
 Depuis que je jase ,
 Quatre fois m'être pendu.

[*Il se rapproche de la porte , auprès de laquelle trouvant une bouteille , il chante d'un ton modéré :*]

Lanturelu ! lanturelu ! lanturelu !

[*Il y goûte.*]

Oh , voici qui change bien la these ! Qui
 diable a mis là cette bouteille ?

Air : *Quand le péril est agréable.*

Entre le vin & la potence ,
 Le ciel ici m'offre le choix.
 Encore au vin , pour cette fois ,
 Donnons la préférence.

J'entends du bruit. C'est peut-être celui à qui
 appartient la bouteille , qui vient la prendre.

[*Il chante en fuyant.*]

Les oiseaux sont dénichés.

Talari , talari , talari la la. Talari , talari la la.



S C E N E I I.

PERRETTE , COLETTE , TROUPE DE
VILLAGEOIS ET DE VILLAGEOISES ,
venant de grand matin au marché.

P R E M I E R V I L L A G E O I S .

MA foi , j'avons en nous levant pris la lune pour le soleil. Je crois , au noir qu'il fait , qu'il n'est qu'à peine minuit , & que ce n'est pas encore aujourd'hui demain.

S E C O N D V I L L A G E O I S .

Si-fait ; car j'entends sonner trois heures. Mais il faut dire vrai ; je nous sons trop pressés : car ce n'est pas de trois heures d'ici qu'on défarmera les boutiques.

P R E M I E R V I L L A G E O I S .

Dites donc , compere ; devant que je fussions mariés , je n'étais pas si matineux que ça.

T R O I S I E M E V I L L A G E O I S .

Oh , dame ! c'est que , voyez-vous , devant que je fussions embâtés de nos femmes , j'étais de jeunes éveillés que rian n'empêchoit de dormir que des filles , qui dormaient aussi bien loin de leur côté.

P R E M I E R

PREMIER VILLAGEOIS.

Morgué , que t'as bien raison ! & que tu parles bien ! Jarniguoï , le bon tems que c'étoit ! Je n'en sommes pas si loin encore , qui ne nous en ressouvienne , & que je n'y voudrissions bien r'être.

P E R R E T T E.

Comme ces vilains hommes habillent leurs femmes ! & pis je les écoutons , quand ils nous en content ! Semble-t-il pas que je les embarrassions bien , & qu'ils nous font bien endêver , quand ils font les indifférens ? Ne vlà-t-i pas un rare oïseau qu'un homme ! Comme si , dans tous les tems , je n'en avions pas à choisir plus que nous ne voulons. Il n'y a que quinze jours que j'en ai un ; je n'en dis rian : mais , foi d'honnête femme , il n'est pas couché que je voudrois qu'il fût levé.

PREMIER VILLAGEOIS.

Taisez - vous donc , madame Perrette , vous pensez mieux que vous ne dites. Vous n'êtes pas de si matin avec nous pour des prunes. Ne voyons-je pas que vous ne venez que pour à cause de votre biau colifichet d'Arlequin , qui s'en allit hier , & qui fait déjà l'école buissonniere ?

SECOND VILLAGEOIS.

Çà , ça , courons les rues , toujours chantant , attendant que le jour vienne.

T R O I S I E M E V I L L A G E O I S.

C'est bian dit : & pour égayer madame Perrette , quemançons par danſer ici un petit branle.

[*Ils ſe prennent tous par les mains , & ſe mettent en rond.*]

U N H O M M E.

Air : *Vivons pour ces fillettes , vivons.*

Près de nos femmes je dormons.

[*Les hommes font chorus.*]

Près de nos femmes je dormons.

[*Voix ſeule.*]

Pis , du grand matin je ſautons

A bas de nos couchettes.

Vivons pour ces fillettes ,

Vivons ,

Vivons pour les fillettes.

[*Chorus.*]

Vivons , &c.

[*Excepté que les femmes diſent :*]

Vivez pour les fillettes ,

Vivez ,

Vivez pour les fillettes.

U N E F E M M E.

Par ma fi , je nous en gauffons ; *bis.*

Gnia-t-il pas tant de bons garçons

Qui nous content fleurettes ?

[*Chorus des femmes.*]

Je fons comme vous faites ,

Je fons ,

Je fons comme vous faites.

U N H O M M E.

Tant mieux , morgué ; pensez-vous donc *bis* .

Que ça nous lanterne ? Oh , que non !

Je ne sommes si bêtes.

[*Chorus des hommes.*]

J'aimons besogne faite ,

J'aimons ,

J'aimons besogne faite.

[*Chorus des femmes.*]

Nous , j'aimons à la faire ,

J'aimons ,

Nous j'aimons à la faire,

U N E F E M M E.

Lé monsieux vous font la leçon , *bis*

Leux femme'ont biau faire , ils n'avont

Jamais martel en tête.

[*Chorus.*]

Vivons à la franquette ,

Vivons ,

Vivons à la franquette.

U N H O M M E.

Thomas fait l'amour chez Lucas ;

Lucas fait l'amour chez Thomas ;

N ij

Blaise aime la femme à Colas ;

Colas , la femme à Blaise.

[*Chorus , en s'en allant.*]

Vivons tout à notre aise ,

Vivons ,

Vivons tout à notre aise.

[*Tous s'en vont , excepté Perrette & Colette.*]

SCENE IIL

PERRETTE , COLETTE.

C O L E T T E.

ALLONS donc, Perrette; remets ton clayon sur ta tête, & marche avec les autres.

P E R R E T T E.

Laisse-moi de repos, Colette; je n'ai pas envie de rire comme eux; j'en fais les frimes: mais, tiens, j'ai des foleurs de queueque startagème. Ar'equin vint hier à la ville; il n'eût tenu qu'à lui de se retrouver à la maison. Il pourroit y avoir là queueque andouille sous roche.

C O L E T T E.

Quoi, pour une nuit sur la quinzaine, te voilà en l'air? Mais tu me dégôûterois du mariage; si l'on y prenoit tant de goût, le plaisir y seroit une galere.

P E R R E T T E.

Ce n'est pas tant le plaisir que tu t'imagines, qui me chiffonne, que la peur qu'il n'aille en imaginer ailleurs ; car, entre nous, il est si bête qu'il n'y a sottise qu'il ne s'imagine : & cette nuit j'ai fait un rêve qui me tarabuste, & qu'il faut que je te conte. Tu me diras ce que tu en penses.

C O L E T T E.

Vas te promener avec tes rêves, & ceux qui en pensent quelque chose ; ma pensée là-dessus, c'est que de part & d'autre ce ne sont que des rêves.

P E R R E T T E.

Oh, il y a rêve & rêve. Ecoute le mien, & te mets à ma place ; tu verras si ça ne te tracasseroit pas comme moi.

C O L E T T E.

Ecoutons donc ce rêve, & voyons.

P E R R E T T E.

Tu verras de la façon que sont faits les hommes du jour d'aujourd'hui, que je pourrois bien tout en rêvant, avoir rêvé vrai. Il me sembloit donc comme ça, que je tenois un oiseau, genti comme tout. Son plumage étoit de toutes les couleurs ; des pattes blanches, une aile cramoisie, l'autre bleue ; la queue varte, le corps rouge, le bec jaune : le perroquet de madame, au prix, n'étoit

rien. Et moi de le baïser, de le caresser : lui de me becqueter mignonement. Tout ça , un tems, pour mon compte alloit comme il faut ; quand ne vla-ti pas que je ne fais comment, l'oïseau s'en va tout en loques ; pattes blanches, aile bleue, queue varte, corps rouge, rien ne m'est resté que le bec jaune. Acoute donc : vlà un rêve qui n'est pas sans queuque signifiante. Cet oïseau là m'a bian de l'air d'Arlequin. Et le bec jaune qui m'est demeuré, qu'en penfes-tu ? Que ça veut-il dire ?

C O L E T T E.

Mais ça ne veux rien dire ; sinon que tu dormois , & que tu rêvois.

P E R R E T T E.

Il a été du tems domestique dans le châtaïu. Les valets , vois-tu , fréquentont leux maîtres ; ça les gâte bien.

C O L E T T E.

Eh bien, s'il fait comme lé messieux, te voilà bien embarrassée ; fais comme les madames : à bon chat bon rat.

P E R R E T T E.

Diantre ! les hommes ne veulent pas que ce soit de même. Et . . . mais j'entends du bruit ; sauvons-nous, & regagnons notre compagnie.



SCENE IV.

ARLEQUIN, TROIS BOURGEOIS
en robe de chambre.

ARLEQUIN, *après avoir battu du tambour derrière le théâtre, entre en chantant sa chanson.*

VOICI l'aurore vermeille ,
Maris , que l'on se réveille ,
De la part des magistrats ;
Ramenez ci , ramenez là ,
la la la ,
Les cheminées du haut en bas.

LES BOURGEOIS *lui donnent des coups de bâton.*

ARLEQUIN.

Air : *Yavance , yavance , avec ton chapeau
d'ordonnance.*

Là , là , là ! tout doucement ,
Je suis un pauvre Claperman ;
Que fais-je donc qui vous offense ?

PREMIER BOURGEOIS.

Yavance , yavance , yavance ,
Avec ta chanson d'ordonnance.

Remarque bien cette rue où tu viens de passer :
si tu t'avises jamais d'y revenir , nous doublerons
la dose.

ARLEQUIN.

Air : *Tu croyois , en aimant Colette.*

Messieurs , ma charge est innocente ;

Les magistrats sont les pécheurs :

Quand une pièce est déplaisante ,

Doit-on s'en prendre aux afficheurs ?

SECOND BOURGEOIS.

Suffit ; nous n'avons que faire d'avis pour ramoner nos cheminées. Nous savons bien ce que nous avons à faire ; & que , pour notre repos , nous avons besoin du sommeil de nos femmes.

ARLEQUIN.

Eh mais , messieurs , comment voulez-vous que je fasse ? Je suis payé pour cela.

TROISIEME BOURGEOIS.

Eh bien , fais comme tu voudras : continue à ton aise ; tu tireras d'un sac deux moûtures.

Air : *La faridondaine , la faridondon.*

De nos magistrats le paient

N'est qu'une bagatelle ,

Et que le moindre émolument

De ta charge nouvelle.

Ceci , c'est le tour du bâton ,

La faridondaine , la faridondon ,

Que te paiera chaque mari ,

Biribi ,

A la façon de barbari , mon ami :

Bondi signor.

S C E N E V.

A R L E Q U I N.

S O N T - C E là les tours de bâton de mon emploi ?
Tous les employés aux fermes puissent-ils n'en
avoir jamais d'autres !

S C E N E V I.

A R L E Q U I N , S C A R A M O U C H E , M E Z Z E T I N .

A R L E Q U I N *à part* , *Et tapi dans un coin à la
faveur des ténèbres.*

N E feroit-ce pas encore ici quelque tour de
bâton ?

S C A R A M O U C H E .

Air : Des trembleurs.

Dis-moi donc ce qui t'irrite ;

Quelle rage ainsi t'agite ?

Qui diable te fait si vite

Courir la rue à tâton ?

M E Z Z E T I N .

Maugrebleu , je cherche un homme ,

Que le Claperman l'on nomme ,

Qu'il faut que de coups j'affomme.

A R L E Q U I N , *bas.*

Encore un tour de bâton,

S C A R A M O U C H E .

Et quel mal t'a-t-il fait ce pauvre diable de Claperman ?

M E Z Z E T I N .

Ne vois-tu pas que je boîte tout bas , & que je ne faurois me soutenir ? C'est lui qui en est cause.

S C A R A M O U C H E .

Lui ! Et comment cela ?

M E Z Z E T I N , *se plaignant.*

Tu le vas savoir. Ce notaire , chez qui j'étois clerc , il y a quelques jours Ouf !

S C A R A M O U C H E .

Eh bien , est-ce que tu n'es plus chez lui ?

M E Z Z E T I N , *criant.*

Non. Il me chassa hier. Ahi !

S C A R A M O U C H E .

Après. Viens au Claperman. Que tout cela y fait-il ?

M E Z Z E T I N , *jetant encore un plus grand cri.*

Patience : tu y vas bien à ton aise ! Si tu souffrois autant que moi Maudit Claperman ! ... Si je te tenois

S C A R A M O U C H E .

Tu ne le tiens pas. Finis , si tu veux.

M E Z Z E T I N , *grimaçant.*

La femme du notaire m'avoit donné rendez-vous à minuit , dans la chambre de son mari ,

pour m'apprendre, dès qu'il dormiroit, la cause de mon congé. Il ronfloît. Elle s'étoit glissée hors du lit. Nous jâsions sur un canapé : elle m'apprenoit :

Air : *Bouchez , naïades , vos fontaines.*

Qu'il craignoit , comme elle est jolie ,
Que dans la grande confrérie
Je ne lui donnasse un brevet ;
Pour ne pas tromper son attente ,
Nous allions d'un double cachet ,
Elle & moi sceller sa patente.

S C A R A M O U C H E.

Oui , oui , quand le Claperman. . . .

M E Z Z E T I N.

Pan , pan , pan , avec son maudit tambour ,
suivi de sa sottre chanson , est venu faire à la porte
un bruit du diable.

S C A R A M O U C H E.

Et le mari s'est éveillé ?

M E Z Z E T I N.

Quoi donc ? Et se trouvant seul , il saute à bas du lit , & courant de-çà , de-là , comme un forcené , pendant que sa femme y rentroit , m'a mis en tel trouble & tel embarras , qu'ayant pris la fenêtre pour la porte , je n'ai fait qu'un pas d'un second étage dans la rue ; & non pas si fort , de plain-pied , que la cheville n'en ait furieusement

souffert. [*Là il jette un cri perçant , & s'appuie sur l'épaule de Scaramouche.*]

S C A R A M O U C H E.

Il y a là vraiment de quoi gagner une entorse.

M E Z Z E T I N.

Après être resté quelque tems sur le pavé sans remuer , la fureur m'a remis , tant bien que mal , sur pied ; & l'envie d'affommer le chien de Claperman , m'a prêté la force de courir les rues , comme un enragé ; m'en prenant à tous les passans. Je venois déjà de couper deux ou trois visages ; & j'en allois faire autant au tien , si tu ne t'eusses fait connoître. Ah , le cœur & les jambes me manquent ! Retraîne-moi à la maison.

S C E N E V I I.

A R L E Q U I N.

AHI, ouf ! A la fin je respire : je ne crains plus rien. J'ai de meilleures jambes que lui. Qu'il revienne ! Et demain au plus tard , je prétends bien aller demander de quoi boire à M. le notaire , pour l'obligation qu'il m'a. Ça , ça , songeons à notre devoir. [*Il bat du tambour & chante :*]

Maris , que l'on se réveille , &c.

Allons dans cette rue. . . [*Il donne , dans l'obscurité , contre le clayon de fromage à la crème*

*qu'avoit laissé Perrette, & tombe le nez dedans ;
il se relève tout barbouillé.]*

Air : Et frou , frou , frou , & gué , gué , gué.

Mon nez a fait un grand trou

Dans quelque chose de mou ;

J'ai quelque peur. . . .

Mais à l'odeur ,

Je prends courage.

[Il se leche légèrement les levres.]

La peste ! j'ai du bonheur ,

C'est d'excellent fromage.

Air : Gnia pas d'mal à ça.

Et quand je débute ,

Si par-ci par-là ,

Je fais quelque chute

Comme celle-là ,

Gnia pas d'mal à ça !

Gnia pas d'mal à ça !

Cela vaut mieux que le tour du bâton. Mais ce n'est pas tout que du fromage, il faut du vin ; madame Garguille m'a promis que j'en trouverois une bouteille à sa porte ; & m'y voici , je pense : commençons par tambouriner.

[Il prend la porte de madame Gautier pour celle de madame Garguille ; & après une chamade , il chante :]

Voici l'aurore vermeille ,

Maris , que l'on se réveille ,

De la part des magistrats ;
 Ramenez ci , ramenez là ,
 La , la , la ,
 La cheminée du haut en bas.



S C E N E V I I I .

Mad. GAUTIER, *revenant du bal en cavalier* ;
 ARLEQUIN.

Mad. GAUTIER *en fureur*.

Air : Mordienne de vous.

TAIS-TOI , malheureux !

Vas à l'autre porte ,

Faire , si tu veux ,

Un bruit de la forte.

Mordienne de toi !

Le diable t'emporte !

Mordienne de toi ,

Et de ton emploi !

A R L E Q U I N .

Je suis un homme public. J'appellerai le
 guet. . . Prenez garde à qui vous parlez , mon-
 sieur.

Mad. G A U T I E R .

Eh , maraud , je ne suis pas monsieur , je suis
 madame , & celle qui t'ai donné tantôt le double

des autres , pour ne point faire de bruit à cette porte !

A R L E Q U I N.

Ah , ah , monsieur , vous êtes madame Gautier ? Eh oui ! En effet , ce n'est point ici la porte de madame Garguille ; car je ne vois point de bouteille.

Mad. G A U T I E R.

Je suis au désespoir ! Sa maudite aubade aura réveillé mon gros dormeur. Le joli qui-pro-quo que tu as fait là !

A R L E Q U I N.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

J'ai d'épais un pouce ou deux ,

De fromage sur les yeux :

Vous voyez comment ,

Dans le firmament ,

Nulle étoile ne brille ;

Ainsi j'ai donc aveuglément

Pris Gautier pour Garguille ,

Lon la

Pris Gautier pour Garguille.

Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Patience , madame Gautier ; je vais bien faire un autre bruit à la porte de madame Garguille , qui m'a donné pour cela de l'argent , & promis bouteille. [*Il va à la porte de madame Garguille.*]

Ah , m'y voilà , m'y voilà , pour le coup ! [*Il cherche & ne trouve point la bouteille , qu'a emportée Scaramouche.*] N'importe : gagnons notre argent.
[*Il bat du tambour & chante.*]

Maris , que l'on se réveille !
Je ne vois point de bouteille ;
De la part des magistrats ,
Ramenez çï , d onnez-moi-la ,
La la la ,
La cheminée du haut en bas.

S C E N E I X.

M. GARGUILLE , *habillé en femme* , madame
GAUTIER , ARLEQUIN.

M. GARGUILLE , *lui donnant un grand coup
de pied dans le cul.*

Air : Après la bataille.

ANIMAL infame ,
A quoi penfes-tu ?
Tu réveilles ma femme ,
Me voilà perdu. . . .

Mad. G A U T I E R.

Le mal-adroit ne vient-il pas d'en faire autant
devant chez moi !

ARLEQUIN

A R L E Q U I N.

Oh, pour le coup, M. Garguille, ce n'est plus ma faute. Madame Garguille m'a payé pour y venir. Que ne m'avez-vous, ainsi que madame Gautier, donné le double, pour n'en rien faire?

M. G A R G U I L L E.

Ah, madame Gautier, quel contre-tems!

Mad. G A U T I E R.

Ah, M. Garguille, je suis une femme perdue!

M. G A R G U I L L E.

Air : Pierre Bagnolet.

Que ferai-je ? quel parti prendre ?

Nous allons voir un beau fracas.

Pour le coup, je dois bien m'attendre...

Mad. G A U T I E R.

Bien plus que vous ne suis-je pas

Dans l'embarras,

Dans l'embarras ?

Mais nous n'avons qu'à nous entendre,

Nous nous tirerons de ce pas.

Paix ! Voici mon mari qui sort. Ecartons-nous un peu, à la faveur de l'obscurité, pour nous concerter, & l'écoutons. Tout ceci finira en riant.



S C E N E X.

M. & Mad. GAUTIER, M. GARGUILLE,
ARLEQUIN.

M. GAUTIER.

CLAPERMAN, es-tu là ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, me voici. Je battois à la porte de M. Garguille, où je croyois trouver une bouteille de vin que devoit y avoir mise madame Garguille, & que je n'y trouve point. Ne me l'auriez-vous pas soufflée ?

M. GAUTIER.

Parlons bas. Ecoute : n'as-tu pas trouvé quelqu'un en ton chemin dans cette rue ?

ARLEQUIN.

Oh, oui, monsieur ; je n'en ai que trop rencontré en mon chemin, dont les uns m'ont étrillé, & les autres m'ont bien fait peur !

M. GAUTIER, *appercevant M. Garguille habillé en femme, & le prenant pour la sienne.*

Ne bouge, & ne dis mot. Je crois tenir ce que je cherche. N'apperçois-tu pas, à quelques pas

d'ici , une dame avec un cavalier ? Approchons ,
& tâchons d'entendre ce qu'ils se disent.

Mad. G A U T I E R.

Adieu , mon chere marquis ! Je crains bien que
le Claperman n'ait réveillé le bon homme.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.*

J'attends l'instant de vous revoir

Avec impatience.

M. G A U T I E R.

C'est elle , c'est sa voix : le délit est flagrant !
bon !

M. G A R G U I L L E.

Ce moment fait tout mon espoir,

Ah , quelle difference

Je trouve de ma femme à vous !

Mad. G A U T I E R.

Et moi , de vous à mon époux.

M. G A U T I E R *en fureur , empoignant , dans
l'obscurité , M. Garguille habillé en femme.*

Ha ! ha ! Je vous y attrape donc une bonne
fois ! Eh , oui , oui ! il y a bien de la différence
entre M. le marquis & moi. Il te cajole ; & moi ,
je ne vais morbleu pas te cajoler , je t'en réponds.
Allons , allons ; marche , avance ! [*Il pousse chez
lui M. Garguille , qui pleure & jette les hauts
cris ; & il verrouille à grand bruit la porte ,
après l'avoir fermée de même.*]



SCENE XI.

Mad. GAUTIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN , étouffant de rire.

DITES donc, madame Gautier ; la bonne scène qui va se passer là , entre le mari de madame Garguille & le vôtre !

Air du Gourdin.

Le vôtre , osant lever la main ,
Voudra jouer du gourdin :
L'autre saura se défendre ,
Quel tapage ! Quel esclandre !
Cependant , il fera beau m'entendre
Faire office de Claperman.
Et patapatapan ,
Tirrelan tan plan.

Air : Des forgerons de Cithere.

Puis , sur un autre ton ,
Et me faisant de fête ,
Au lieu de ma chanson ,
Je crirai à tue-tête :
Frappez , frappez , frappez fort
Sur la male-bête ,
Frappez , frappez , frappez fort ,
Et frappez d'accord.

Mad. GAUTIER.

Vas, vas, cela n'ira pas comme tu crois. Il n'y aura guere de coups de donnés. Le pauvre M. Gautier ne fera pas le plus fort.

Air : *Talaleri, talalerire.*

Je m'en fie à monfieur Garguille,
A qui j'ai bien fait la leçon ;
Un mot finira la bisbille,
Et le tout ira de façon
Que chacun finira par rire.
Talaleri, talaleri, talalerire.

SCENE XII.

M. GAUTIER à fa fenêtre, madame GAUTIER,
ARLEQUIN.

M. GAUTIER.

Air : *Laff, laffon, la fombre dondaine.*

MON galant capitaine !
Si vous avez la tête un peu saine,
Ne prenez plus la peine
De rôder près de nous.
J'ai, pour vous, tiré tous les verroux.
Vous aimez à chasser,
A passer, repasser ;

O iij

Courez la pretontaine :
 Chassez plutôt sur votre domaine ,
 Peur qu'un autre n'engraine.
 Un adroit braconnier
 Le premier
 Peut tirer
 Le gibier.

[*Il ferme sa fenêtre.*]

Mad. GAUTIER,

Le conseil est bon , mais mal adressé. Paix.
 Voici madame Garguille. Je me retire un peu
 pour l'écouter ; & tu verras le reste.



SCENE XIII.

Madame GARGUILLE, OLIVETTE,

Mad. GAUTIER *en homme*, ARLEQUIN,

Mad. GARGUILLE,

IL faut que je sache où il est.

OLIVETTE.

Où voulez - vous qu'il soit ? Avez-vous peur
 qu'il ne s'égare ? Il se trouvera bien tout seul.
 Rentrons,

M. G A R G U I L L E.

Air de l'Attaignant : Il s'y prenoit si joliment , &c.

Le méchant veille , & quand je dors

Coule à bas du lit & se leve ;

Et cela justement alors

Que je me délecte en mon rêve !

Je m'imaginois aujourd'hui

Danser à la noce avec lui.

Il m'embrassoit ,

Careffoit ,

Gambadoit ,

Sautilloit ,

Me fautoit ;

Tout alloit bien ;

Je m'éveille , & ne trouve rien.

Mets-toi à ma place , toi qui vas avoir un mari.

A R L E Q U I N.

Madame , je vous demande pardon pour mon tambour ; je lui veux mal de mort , de vous avoir éveillée si mal-à-propos. Si vous voulez , je le creverai.

Mad. G A R G U I L L E.

Ah , tu es là , mon ami ! N'aurois-tu pas vu mon mari , chemin faisant ?

A R L E Q U I N.

Non , madame ; pas plus que la bouteille que vous m'aviez promis que je trouverois à votre porte.

Mad. G A R G U I L L E .

Je l'y avois pourtant laissée.

O L I V E T T E .

Vous verrez que c'est ce drôle de Scaramouche qui vient y pincer sa guitare toutes les nuits, qui l'aura bue.

Mad. G A R G U I L L E .

Ma pauvre Olivette, si tu savois mon dépit !
Je m'en trouve mal. Soutiens-moi.

Air : De la ceinture.

Un époux de cette façon ,
Méritoit-il un cœur fidele ?

O L I V E T T E .

Pour moi, dès qu'il est papillon ,
Je ne ferois pas tourterelle.

Mais, madame, est-ce tout de bon ? Vous pesez bien : à l'aide !

Mad. G A U T I E R , *en cavalier.*

Permettez, madame, qu'un cavalier qui peut vous être inconnu, mais à qui vous ne l'êtes pas, vous secoure en l'état où vous êtes ici, à l'heure qu'il est.

Mad. G A R G U I L L E .

Ah, monsieur ! plaignez une jeune femme, négligée déjà d'un époux qu'elle aime.

Mad. GAUTIER.

Ciel ! peut-on vous être cher , & ne pas vous adorer , quand ceux qui vous font indifférens vous idolâtrant ?

Mad. GARGUILLE.

Ah , monsieur ! les hommes font des monstres. Je ne fais qu'en dire : je ne meurs.

Mad. GAUTIER, à *Olivette*.

Demeure là , m'amie. Je me charge de remettre madame chez elle : tu l'y retrouveras tranquille.



SCENE XIV.

ARLEQUIN, OLIVETTE.

OLIVETTE.

Je m'en fie bien à lui ; elle est en bonne main.

ARLEQUIN, à *part*.

La drôlesse ! Je vois bien qu'elle en fait déjà aussi long que Perrette. Je n'aime pas cela. Je croyois tenir une innocente ; mais il n'y en a point. Et pour un pauvre innocent comme moi ,

ce n'est que trop déjà d'une pendarde. Tenons-nous-en à Perrette.

O L I V E T T E.

Que jargonnes-tu là tout seul ? Et de quoi ris-tu ?

A R L E Q U I N.

Tu en vas bien rire aussi. Ce joli cavalier là, c'est madame Gautier.

O L I V E T T E.

C'est madame Gautier ? Tout de bon ?

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas autre chose que madame Gautier elle-même, habillée en homme ; & M. Garguille, habillé en femme, est actuellement enrhumé chez M. Gautier, qui l'a pris pour la sienne, & l'a fait entrer de force dans la maison.

O L I V E T T E.

Il y a vraiment de quoi rire ; & tu me contes là des merveilles.



S C E N E X V.

P E R R E T T E , O L I V E T T E , A R L E Q U I N . 1

P E R R E T T E , *à part.*

C'EST ici , je crois , que de frayeur j'ai tantôt
laissé mes fromages.

A R L E Q U I N , *sans voir Perrette.*

Oh ça , ma chere Olivette , nous nous marions
dès qu'il fera jour. Un petit baiser , en avance-
ment d'hoirie.

P E R R E T T E .

Tout doux , mon petit mari ! Vous vous mariez
dès qu'il fera jour ? Ah , je ne m'étonne plus !...

O L I V E T T E , *à Arlequin.*

Quelle est cette femme là ?

A R L E Q U I N .

Vous ne le croiriez pas : c'est la mienne.

O L I V E T T E .

La tienne ? Comment , scélérat ! tu en voulois
avoir deux ?

A R L E Q U I N .

Deux ! Parbleu , trente , s'il ne tenoit qu'à moi !

PERRETTE & OLIVETTE.

Ah, voilà les chiens d'hommes ! [*Elles se jettent toutes deux sur lui & le houspillent.*]

ARLEQUIN.

Holà donc ! holà , holà , femmes ! Au diable soient Gautier , Garguille , mon tambour , [*Il le creve.*] & l'une de vous deux ! Viens , Perrette ; retournons à notre village. Choux pour choux , je m'en tiens encore à toi ; & je te jure de ne me pas remarier tant que tu vivras. [*Ils sortent.*]

OLIVETTE seule.

Madame Garguille , ma bonne maraine , m'a-voit procuré là un joli parti ! Comme s'il y avoit déjà trop d'un homme tout entier , pour une femme.



SCENE XVI.

M. GARGUILLE, Mad. GAUTIER,
OLIVETTE.

Mad. GAUTIER.

EH bien , voisin , comment cela s'est-il passé ?
Tout va-t-il bien ? Puis-je entrer ?

M. GARGUILLE.

Oh , en toute sûreté ! J'ai laissé le bon homme

de la meilleure humeur du monde. J'ai d'abord effuyé, sur votre compte, bien des jolis noms, que je ne faurois avoir l'honneur de mériter. Après les injures, les menaces : après les menaces, outré de m'entendre rire, il en a voulu venir aux effets. Je lui ai fauté au cou, comme pour l'embrasser ; il m'a colleté rudement. J'ai parlé, il m'a reconnu à la voix. Je lui ai dit notre complot, & comme actuellement vous étiez peut-être dans les bras de ma femme. [*Il rit à gorge déployée.*]

Mad. G A U T I E R.

Ma foi, écoutez donc, monsieur Garguille, ne riez pas si fort, & ne vous moquez pas tant de mon pauvre mari ; à le bien prendre, il en est quitte, je pense, à meilleur marché que vous.

M. G A R G U I L L E.

Comment cela ? Que voulez-vous dire ?

Mad. G A U T I E R.

A peine mon mari avoit-il achevé sa belle chanson à sa fenêtre, que votre femme, à son tour, est sortie de chez vous comme une furie. Demandez à Olivette le beau train qu'elle faisoit.

O L I V E T T E.

Elle pleuroit, elle pestoit, elle alloit s'évanouir de rage, quand madame, en cavalier, lui a offert

son assistance ; & lui donnant le bras , l'a fait rentrer chez elle. Je ne fais pas le reste.

Mad. G A U T I E R.

Un peu apaisée par mes beaux discours , elle a passé de la plainte au dépit ; & du dépit , à de petits desirs de vengeance , assez intelligibles. J'ai cru alors , pour l'honneur de l'habit que je porte , lui devoir avouer qui j'étois , & lui dire le rôle qu'en même tems vous jouiez auprès de mon mari. Cela l'a fait sourire. Mais je suis la plus trompée du monde , si mon démasquement ne l'a pas un peu plus fâchée qu'étonnée. Qu'est-ce ? Vous ne trouvez plus cela si plaisant ?

M. G A R G U I L L E.

Ah oui , parbleu ! c'est bien là me connoître. Arrive qui plante , pourvu que j'aie la paix. Allons la faire tous deux dans nos ménages , & que cela finisse la comédie.

O L I V E T T E.

Mais toute comédie doit finir par un mariage , & je n'en vois point ici.

M. G A R G U I L L E.

Ne vas-tu pas te marier tout à l'heure avec le Claperman ?

O L I V E T T E.

Non ; ce ne fera pas si-tôt , car il faut attendre qu'il soit veuf.

M. GARGUILLE.

Comment ! le fripon est marié , & vouloit ...

OLIVETTE.

Sa femme vient de le surprendre ici , & de le ramener à son devoir.

M. GARGUILLE.

Eh bien , j'en suis ravi. Tu aimois mieux ton Scaramouche ; je te le donne , avec l'office de Claperman.

OLIVETTE.

Il faudroit qu'il fût ici pour ce dénouement (a) , & malheureusement il n'y a que faire.

Air : *Belle brune , belle brune.*

Sur la scène ,

Sur la scène ,

Rien ne l'amène

SCÈNE XVII.

Les ACTEURS précédens , SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE , *descendant du ceintre
par une machine.*

PATIENCE , me voilà a , a , a , a ! bis.

OLIVETTE.

Par où diantre viens-tu là ?

SCARAMOUCHE.

a , a , a , a !

(a) Ici la pièce retombe dans l'irrégularité permise à ce théâtre.

*O L I V E T T E .**Air : Quand le péril est agréable.*

Tu prends des routes incongrues.

S C A R A M O U C H E .

Route incongrue ou non , je prends

Celle de tous les dénouemens ,

Quand je tombe des nues.

L'ACTEUR qui a représenté M. Garguille.

Il ne manqueroit plus , pour faire rire ces messieurs , qu'à faire venir le divertissement par nos trappes.

O L I V E T T E .

Bon, bon, il y faut bien tant de façons ! qu'il entre , tout à son aise , par les coulisses. Ces messieurs sont accoutumés d'en voir d'aussi mal amenés sur tous les théâtres. [*Il y avoit quatre ou cinq personnes apostées & répandues dans l'auditoire, qui crièrent : QU'IL ENTRE ; & l'auditoire fit chorus, en battant des mains.*]

*DIVÉR-*

D I V E R T I S S E M E N T.

V A U D E V I L L E.

U NE femme fait peste & rage ;
Un mari maudit son destin :
Pourquoi tout ce mauvais ménage ?
C'est faute d'un réveil-matin.

Des créanciers à notre porte
Nous font lever avec chagrin :
Mais de l'argent qu'on nous apporte ;
Oh ! c'est un bon réveil-matin.

Défiiez-vous de l'hyménée ;
L'époux débute en vrai lutin :
Mais dès la seconde journée ,
Il lui faut un réveil-matin.

Entre amans , c'est une autre affaire ;
Mais aussi l'Amour est bien fin :
A chaque horloge de Cithere ,
Il mit un bon réveil-matin.

Un amant discret & sincere ,
De Life comble le destin :
Et c'est à l'ombre du mystere
Qu'il lui sert de réveil-matin.

Tel ouvrage voit la lumiere ,
Et croit effacer le Lutrín ,
Qui serviroit de somnifere ,
Bien mieux que de réveil-matin.

Dès l'aube du jour je m'éveille ,
Au bruit d'un cabaret voisin.
On sonne un tocsin de bouteilles ;
L'agréable réveil-matin !



LE CAPRICE,

OPÉRA - COMIQUE EN UN ACTE ,

Mêlé de prose & de vaudevilles ;

*Représenté , pour la premiere fois , le 16 aout
1724 , sur le théâtre de l'opéra-comique.*



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A U X D A M E S.

BEAUX animaux tant aimés , tant maudits ;
 Anges parfois , parfois francs petits diables ,
 Qui , tour-à-tour revêches & traitables ,
 Nous promenez d'enfer en paradis ;
 De l'œuvre mien je viens vous faire hommage.
 A qui l'eussé-je offert plus justement ?
 D'une de vous le Caprice est l'ouvrage.
 Junon jadis a fait très-plaisamment
 De son cerveau sortir ce personnage.
 Point n'en doutez : j'en ai bon témoignage ;
 Puisque ma muse , en cet accouchement ,
 De sage-femme a fait le tripotage ,
 Et me l'a dit. Jamais muse ne ment.
 Ne la grondez d'être en ce peu discrète ,
 Et ne tenez ceci pour malin tour.
 Messer Caprice est-il si laide bête ?
 Et devez-vous rougir s'il voit le jour ,
 En qualité d'enfant de votre tête ?

P iiij

230 *ÉPÎTRE DÉDICATOIRE*

Nenni-dà , non ! loin d'être un trouble-fête ,
 Je lui maintiens un suppôt de l'amour.
 Fi d'une belle égale & sans caprice ,
 Qui d'aucun soin ne fait troubler un cœur !
 Eh , comment donc , toujours la même humeur !
 Pas un travers ! Quoi , pas le moindre vice !
 Rien qui m'éveille ! Oh , ma foi , serviteur !
 Adieu la belle. Il me faut un bonheur
 Plus mêlé. Nous aimons l'exercice.
 A toi la pomme , adorable Follette ,
 Légère autant & plus qu'un papillon.
 Chez toi l'Amour de tout tems fit emplette
 De son plus vif & plus bel aiguillon.
 Viens m'affervir ; tu fuyois , je t'attrape :
 Tu fuis encore ! Ah , que je suis heureux
 Qu'à tes filets mon cœur léger échappe !

.

Si toutefois quelque homme trop caustique ,
 Dans cet éloge un peu problématique ,
 Veut , malgré moi , trouver un sens moqueur ,
 Et soutenir , en sot commentateur ,
 Que de Junon la tête prolifique ,

En accouchant de ce dieu fantastique ,
A votre sexe a fait un déshonneur ;
Je prouverai que Jupiter au nôtre
En a plus fait que son épouse au vôtre.
Il a produit monstres de pire aloi.
Jadis son chef eut d'étranges faillies ;
Une Minerve en sortit , je le croi.
Mais une seule enfin ; & dites-moi ,
Combien a-t-elle enfanté de folies ?



P E R S O N N A G E S.

IRIS.

MERCURE.

LE CAPRICE.

LA FORTUNE.

LE MARQUIS DE LA BABIOLE.

UNE JEUNE FILLE.

UN POETE.

LE PERE DU POETE.

LA NATURE.

L'ART.

LA FOLIE.

Une troupe de CAPRICIEUX & de
CAPRICIEUSES.

La scene est par-tout.



LE CAPRICE.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente le parvis du temple du Caprice.

IRIS seule , à la porte du temple , où elle a frappé plusieurs fois.

JE FRAPPE, j'appelle : on répond : je me nomme. Je dis que c'est de la part de Junon : l'on me dit d'attendre , & l'on n'ouvre point : on voit bien que c'est ici la demeure du dieu du caprice. Mais que vois-je ? Mercure ! Qui l'amene ici ?

SCENE II.

MERCURE, IRIS.

MERCURE.

Air : Robin turelure.

BONJOUR , obligeante Iris.

I R I S.

Sans doute , monsieur Mercure ,
Pour Jupin , dans ce pays ,
Turelure ,
Dégroffit quelque aventure ?
Robin turelure lure.

M E R C U R E.

Air : Vous m'entendez bien.

Mais toi-même , dans ce canton ,
Ne viendrois-tu pas à Junon ,
Ménager en foubrette ,
Hé bien ?
Quelque vengeance honnête ?
Vous m'entendez bien.

Nous favons de ses nouvelles.

Air : Réveillez-vous , belle endormie.

Cette honesta malencontreuse ,
Qui voudroit nous intimider ,
Fait le plus souvent la grondeuse ,
De peur qu'on n'ose la gronder.

Avoue.

I R I S.

Même air.

Il est vrai , je la défennuie ,
En lui procurant des amans ;

Et souvent j'annonce la pluie ,
Quand je lui cherche du beau tems.

Et ne fais-je pas bien ? Vraiment , vraiment ,
si je ne la débauchois pas de mon côté , pendant
que du tien tu débauches Jupiter , ce seroit un
beau ménage , ma foi !

M E R C U R E .

Air : *Ah , Robin , tais-toi !*

Franchement , belle soubrette ,
Ce métier ne te sied pas.
Travaille pour ton compte.

I R I S .

Hélas !
Le tien n'est pas plus honnête.

Tous deux ensemble.

{ Belle Iris , }
{ Mercure , } tais-toi.

J'en connois , *bis.*
J'en connois bien d'autres
Qui font comme moi.

I R I S .

Cette fois - ci pourtant je ne suis point en
ambassade amoureuse.

Air : Quel plaisir de voir Claudine !

Je prête mon ministère
Pour un sujet plus décent ;
Et pour aujourd'hui sur terre
Mon voyage est innocent.

Je viens parler de mariage.

M E R C U R E .

A qui ?

I R I S .

A un fils de Junon.

[M E R C U R E .

Un fils de Junon !

I R I S .

Oui.

M E R C U R E .

Air : Lanturelu.

Tais-toi , Perronnelle ,
Tu voudrois ici
Nous la bailler belle ;
Jamais son mari
N'eut un enfant d'elle.

I R I S .

Donc elle n'en a point eu !

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

Bien conclu , ma foi ! bien conclu , dans un
tems où il n'y a presque plus que les maris qui
n'ont point d'enfans de leurs femmes.

M E R C U R E.

Air : *Lere la.*

Ah , tu le prends sur ce ton là !
 Je ne dis plus rien à cela :
 J'en ferai rapport à mon pere.

I R I S.

Lere la , lere , lanlere ; lere la , lere , lanla.

Même air.

Dis-lui tout ce que tu voudras ,
 Je ne m'en embarrasse pas ;
 Nous ne craignons pas sa colere.

M E R C U R E.

Lere la , lere , lanlere ; lere la , lere lanla.

I R I S.

Air : *Talaleri.*

Cet enfant est bien légitime ,
 Quoiqu'il ne soit pas né de lui.

M E R C U R E.

A cause du *constante matrimonio* , n'est-ce pas ?[*Continuant l'air d'un ton ironique.*]

Mon pere , en époux magnanime ,
 Apprenant la chose aujourd'hui ,
 Sera tout le premier à dire :
 Talaleri , talaleri , talalerire.

I R I S.

Air : Gnia pas d'mal à ça.

Sans doute , & j'assure
Que dès qu'il saura
Toute l'aventure ,
Lui - même il dira :
Gnia pas d'mal à ça ,
Gnia pas d'mal à ça.

M E R C U R E.

Il est vrai , après tout , qu'il y a bien de sa faute ,
& qu'un dieu doit être plus juste que bien des
hommes.

I R I S.

Air : Landerirette.

Tu m'entends mal assurément :
C'est que Junon fit cet enfant ,
Landerirette ,
Sans faire injure à son mari.

M E R C U R E.

Landeriri.

Oh , non ! bien au contraire : c'est faire
honneur à un mari que de lui donner gratis
le titre de pere , quand il n'a pas l'esprit de le
devenir.

I R I S.

Air : *Une perruquiere.*

Pour devenir mere ,

Par un cas nouveau ,

Junon n'eut affaire

Que de son tourelourirette ,

T O U S D E U X.

Que de son lonladerirette ,

I R I S *seule.*

Que de son cerveau.

M E R C U R E.

Ho ! ho ! je ne m'attendois point du tout à celui-là. Elle accoucha par le cerveau ?

I R I S.

Oui , comme autrefois Jupiter accoucha de Minerve.

M E R C U R E.

Fort bien : vivent les gens d'esprit ! Voilà une jolie planche , ma foi , que Junon fait là aux honnêtes femmes dont le pied voudra glisser.

I R I S.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Je te jure.....

M E R C U R E , *d'un ton ironique.*

Oh , je t'en croi !

Mon pere en'tient , par ma foi.

Quand sa femme aura

Mis sur ce pied là

La tête des femelles ;

La nôtre , en grand risque déjà ,
 En portera de belles ,
 Lon la ,
 En portera de belles.

I R I S.

Non , te dis-je , il n'y a point de tricherie à cet enfant là.

Air : *La ceinture.*

Il est tout entier de Junon ,
 Sans mélange , sans artifice :
 Pour n'en plus douter , lis son nom ;
 Le voilà sur ce frontispice.

M E R C U R E *lit.*

[*LE TEMPLE DU CAPRICE.*]

Ah ! c'est le Caprice : oh , je ne dis plus rien ,
 tu as raison.

Air : *Un capucin à barbe blonde.*

Sans doute , il prend son origine
 D'une caboche féminine ;
 On voit même cet animal
 Plus souvent que l'on ne desire ,
 Aller reprendre l'air natal.
 Bien des maris savent qu'en dire.

Et Junon , dis-tu ; veut le marier ? Et à qui ?

I R I S.

A qui il voudra. A la jeune Hébée , s'il veut.
 Ne feroit-ce pas dommage qu'elle fût à ce vieux
 vilain là ?

M E R C U R E.

M E R C U R E.

Affurément : il feroit bien mieux d'époufer la Folie , à qui Jupiter m'envoie faire le même compliment.

I R I S.

Air : Si l'on menoit à la guerre.

De fon côté , la Folie
Doit avoir un tel époux :
L'union feroit jolie ,
Et l'œuvre digne de nous.

D'accord ; mais nous n'en ferons pas les maîtres : le Caprice & la Folie ne prennent confeil de perfonne.

I R I S.

Ils le prendront , fans faute , l'un de l'autre. Ils fe plairont peut-être , & fe signaleront par une union fi digne d'eux.

M E R C U R E.

Adieu ; je n'épargnerai rien pour préparer les chofes à cela.

I R I S.

Mais où trouveras - tu la Folie ? Tu fais bien qu'elle va , qu'elle vient , qu'elle ne s'arrête nulle part.

Tome III.

Q

Air : *Pierre Bagnolet.*

La recherche est pénible à faire ,
Et je te plains bien , entre nous.

M E R C U R E.

Cela ne m'embarrasse guere :
Dès qu'on la trouve chez les fous ,
Elle est par-tout ,
Elle est par-tout ;
On ne la peut manquer sur terre ,
Elle est de l'un à l'autre bout.

S C E N E I I I.

I R I S *seule.*

IL ne fauroit même en être bien loin , puisque
voici le séjour du Caprice. La Folie & lui doivent
être voisins.

[*Elle frappe encore , & l'on n'ouvre pas.*]

Air : *Ami , sans regretter Paris.*

Est - ce donc avec moi qu'il faut
En agir de la forte ?

Croquerai-je encor le marmot

Long-tems à cette porte ?

[*L'on entend tout-à-coup un grand bruit d'instru-
mens de guerre , & le temple s'ouvre.*]

Quel bruit soudain ! L'on ouvre : le Caprice va
nous servir un plat de son métier.

S C E N E I V.

IRIS, une troupe de CAPRICIEUX & de
CAPRICIEUSES.

[*Le même bruit continue toujours ; & après une
entrée de ballet , un CAPRICE chante :*]

C E grand bruit , du Caprice annonce la présence :
Venez mortels , venez reconnoître ses loix.
La Raison dans ses mains a remis la puissance
Qu'elle avoit sur vous autrefois.

Le Caprice guide
Les enfans d'Apollon :
C'est lui qui préside
Aux jeux de ce canton ;
C'est lui qui décide
Du mauvais & du bon.
C'est le pere des modes ,
C'est à lui que nous vous devons ,
Coëffure en mirlitons ,
Bagnolettes , pagodes ,
Follettes , ponpons.

[*Les instrumens recommencent derriere le théâtre.*]

Ce grand bruit , du Caprice annonce la présence :
Venez , mortels , venez reconnoître ses loix.
La Raison dans ses mains a remis la puissance
Qu'elle avoit sur vous autrefois.

Q ij



SCENE V.

IRIS, LE CAPRICE, troupe de CAPRICIEUX
& de CAPRICIEUSES.

[*On veut danser , IRIS en empêche.*]

Air : *Tarare , ponpon.*

A QUOI bon cette danse & tout ce tintamare ?

LE CAPRICE.

C'est pour vous recevoir avec distinction.

IRIS.

Cet accueil est bizarre.

Faites finir , sinon

Je vais bâiller.

LE CAPRICE.

Tarare ,

Ponpon.

Bâillez tant que vous voudrez : c'est ici comme
à l'opéra ; les frais sont faits , il faut que la fête
aille.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Ça vite que l'on recommence.

IRIS.

Non , non , s'il vous plaît , arrêtez.

Tenez , c'est que je hais la danse.

LE CAPRICE.

Comment , morbleu , vous m'insultez ? Vous

haïſſez la danſe ! la danſe , mon chef - d'œuvre ,
mon paſſe-tems favori !

Air : Mordienne de vous.

Un pareil mépris
M'étonne & m'offenſe :
Quoi , madame Iris
N'aime pas la danſe ?
Mordienne de vous ,
Quell'femme , quell'femme !
Mordienne de vous ,
Quell'femme êtes-vous ?

Vous n'aimez pas la danſe ! Apprenez , morbleu ,
que la danſe eſt le piédeſtal du mérite d'une jolie
fille.

Air : Joconde.

La danſe a mille & mille appas
Qui relevent les vôtres ;
Le talent de bien faire un pas ,
Efface tous les autres :
Bien des gens d'un goût délicat
(Tous gens que je conſeille)
Donneroient , pour un entrechat ,
Tous les vers de Corneille.

Air : Quand le péril eſt agréable.

J'en fais un de ma connoiſſance ,
Qui , tant il aime cet art là ,
Lit ſeulement des opéra
Les endroits où l'on danſe.

L E C A P R I C E.

I R I S.

Air : *Ma mere, mariez-moi.*

Eh bien , si vous dansez donc ,
Que cela ne soit pas long.

L E C A P R I C E.

Si le tems vous dure tant ,
Retournez-vous en.
Ici , pour vivre content ,
Chacun fait comme il l'entend.

Allons , enfans , allons.

[*On danse ; & la danse étant finie :*]

I R I S.

Est - ce fait ?

L E C A P R I C E.

Oui : faites votre commission maintenant. Que
me voulez-vous dire ?

I R I S.

Air : *Je n'faurois.*

De la part de votre mere ,
Je venois pour vous prier
De vouloir bien lui complaire.

L E C A P R I C E.

En quoi ? Que veut-elle ?

I R I S , *continuant l'air.*

Elle veut vous marier.

L E C A P R I C E.

Je n'faurois ;
Ma liberté m'est trop chere :
J'en mourrois.

I R I S , à part.

Cela ne durera point. Le Caprice débute toujours par la négative.

Même air.

C'est que le vieux masque ignore
 Quel est son heureux destin. [*haut.*]
 D'Hébé que l'Olympe adore ,
 Junon vous offre la main.

L E C A P R I C E.

Je n'faurois ;
 Elle est trop jeunette encore :
 J'en mourrois.

I R I S.

Même air.

Cette peur sied à votre âge :
 Mais ne vous rebutez pas.
 Votre noble parentage
 Peut vous obtenir Pallas.

L E C A P R I C E.

Je n'faurois ;
 Ma femme seroit trop sage :
 J'en mourrois.

Voyez-vous , en cas que je voulusse me marier,
 je ne voudrois rien qui m'alarmât , ni qui m'af-
 sommât : il ne faut à mon feu , du bois ni trop
 verd ni trop sec.

Q u i v

Même air.

De prude ni de coquette
 Je ne puis être l'époux ;
 Mais , par exemple , poulette,
 Je voudrois bien être à vous.

I R I S.

Je n'faurois ;
 Aux vapeurs je suis sujette :
 J'en mourrois.

Vous êtes trop vieux ; vous n'êtes pas mon
 affaire : je ne veux point de vous.

LE CAPRICE.

Je vous remercie. J'avois déjà peur d'être pris
 au mot. [*Déclamant.*]

Après ce bel aveu , je ne vous retiens plus ;
 Et vous pouvez aller annoncer mes refus.

I R I S.

Mais Junon prétend que vous vous détermi-
 nerez , & que vous

LE CAPRICE.

Oh ! j'ai à faire. Adieu. Les hommes ne me
 laissent pas un moment en repos.

Air : M. le prévôt des marchands.

Je me vois , grace à leurs travers ,
 Un *factotum* dans l'univers ;
 On vient sur des faits d'importance
 Me consulter de toutes parts ;
 Aujourd'hui je donne audience ,
 Et quelqu'un s'offre à mes regards.

C'est ma fille ; c'est la Fortune. Adieu. Nous avons elle & moi des secrets à nous communiquer. Laissez-nous.

I R I S.

Mais encore , que dirai-je ?

L E C A P R I C E , *en colere.*

Si vous ne sortez , je vais faire danser.

I R I S.

Je m'enfuis. [*à part.*] Si Mercure n'a pas mieux réussi dans sa commission , nos gens m'ont bien la mine de mourir dans le célibat.

S C E N E V I.

LE CAPRICE, LA FORTUNE.

L E C A P R I C E.

EH bien , ma fille , mes ordres font-ils exécutés ?

L A F O R T U N E.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Oui , je les ai suivis , mon pere ,

Sans y manquer un iota ;

Et je viens , à mon ordinaire ,

Prendre de vous mon agenda.

L E C A P R I C E.

Air : *Sens dessus dessous , sens devant derriere.*

Ainsi que je vous avois dit ,

Mettez-vous le vice en crédit ?

Mes coups ont mis la terre entiere
 Sens dessus dessous , sens devant derriere ;
 Toutes choses sont , grace à nous ,
 Sens devant derriere , sens dessus dessous.

Fort bien.

Air : *Ami , sans regretter Paris.*
 Je vole au-devant d'un vaurien ,
 Pour lui rendre service :
 Mais quand c'est un homme de bien ,
 J'avance en écrevisse.

A merveille !

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*
 Qu'avez-vous fait pour ce Gascon ,
 A qui la nature a fait don
 D'une impudence à toute épreuve ?

Le drôle a trouvé le secret
 D'épouser une riche veuve ,
 Qui mourra bientôt de regret.

Optimè !

Air : *Dans notre village.*
 Ces gens de village ,
 Simples estafiers

Chez des sous-fermiers ;
Leur avez-vous fait bon visage ?
Ces messieurs vont-ils
A pied dans Paris ?

L A F O R T U N E.

A pied ? Ils n'y ont jamais été. Je les ai traités
comme leurs maîtres ; & je les ai fait sauter en
carrosse , immédiatement de l'endroit où je les
avois trouvés : cela n'a pas touché terre.

L E C A P R I C E.

Air : Des fraîses.

Au peintre , au chantre , à l'auteur ,
J'ordonne l'indigence.

L A F O R T U N E.

Je les mene à la rigueur.

L E C A P R I C E.

Mais traitez avec douceur
La danse , la danse , la danse.

L A F O R T U N E.

Que fais-je donc ?

Air : Chantez , petit Colin.

A messieurs Trotinet
Et de la Cabriole ,
J'enseigne le secret
D'avoir équipage & valet :
Pour gagner la pistole ,
Ils savent plus d'un rôle.

Souvent leurs bons tours
Sont d'un grand secours
Aux pœuvres amours.

L E C A P R I C E.

Enfin, je ne vous recommande qu'une chose;
c'est de contrecarrer, en tout & par-tout, la
justice & la raison, mes ennemies jurées; en-
tendez-vous?

L A F O R T U N E.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Je ferai, sans y manquer,
Tout ce qui peut les choquer.
De mes heureuses visites
J'honorerai les flatteurs,
Les rustres, les hypocrites,
Les lâches, les imposteurs.

L E C A P R I C E.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Je m'intéresse à leurs succès,
Careissez-les avec excès.
Point de quartier pour le mérite;
Laissez-le gémir en secret:
En un mot, faites dans la suite,
Comme vous avez toujours fait.



SCENE VII.

LE CAPRICE , le Marquis DE LA BABIOLE.

LE MARQUIS.

Air : *L'amour me fait , lon lan la.*

A MOI , dieu du Caprice !

Je ne vois ici bas ,

Rien qui me divertisse :

De vivre je suis las.

L'ennui m'é fait , lon lan la ,

L'ennui me fait mourir.

LE CAPRICE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.*

Ma foi , je n'y saurois que faire !

Vous êtes pauvre apparemment ?

LE MARQUIS.

Non , je suis très-riche , au contraire ,

Et riche tout nouvellement.

Vous ne connoissez plus mons Colifichet ,
marquis de la Babirole , votre inséparable ?

LE CAPRICE.

Ah , parbleu , oui , mon inséparable ! Eh , tout
le genre humain & moi , ne le sommes-nous
point ? Voyons.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous plaignez-vous ?

Vous êtes dans l'abondance,

De quoi vous plaignez-vous ?

Votre sort est si doux !

L E M A R Q U I S.

Il n'est pas si doux qu'on pense.

Je voudrois dissiper tout ;

Et toute ma dépense

N'en peut venir à bout.

Je voudrois avoir de vous quelque joli secret
pour m'abymmer , sans y prendre garde ; là , de ces
secrets qui font mettre bas des équipages tout
neufs.

L E C A P R I C E.

Voici qui est nouveau ! Vous voudriez vous
ruiner ?

L E M A R Q U I S.

Agréablement , là , agréablement.

L E C A P R I C E.

Et vous ne pouvez ?

L E M A R Q U I S.

Non ; & si j'y fais de mon mieux.

L E C A P R I C E.

Air : *Jean Gile.*

Vous n'êtes donc gueres habile ,

Jean Gile , Gile joli Jean :

Eh , donnez-moi dans l'inutile . . .

L E M A R Q U I S.

J'y donne à toute outrance.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

J'emplis de livres ma maison :

J'ai des vieux tableaux à foison ,

Oiseaux , sapajoux ,

Diamans , bijoux ;

J'en ai de toute espee.

J'achete cent petits joujoux ,

Jusqu'à de la noblesse ,

Lon la ,

Jusqu'à de la noblesse.

L E C A P R I C E.

Cela n'est pas mal. Et que faites-vous encore ?

L E M A R Q U I S.

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

J'ai troqué mille louis

Contre deux médailles ;

J'ai pris des foins inouis

Pour des antiquailles :

Mais las de bronze & d'airain ,

Aujourd'hui je donne enfin

Dans le co co co ,

Dans le qui qui qui ,

Dans le co ,

Dans le qui ,

Dans le coquillage.

L E C A P R I C E.

C'est être fort sage.

L E M A R Q U I S .

Et j'ai encore du bien à regorger, dont je ne fais que faire.

L E C A P R I C E .

Ecoutez - moi.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Du Pinde à votre table

Ayez les nourrissons ;

Ouvrez, d'un air affable ,

Votre bourse aux Gascons ;

Pour dernier émétique ,

Prenez un intendant ,

Et tout un domestique

Provençal ou Normand.

L E M A R Q U I S .

J'ai bien plus fait, vraiment ; tous mes gens sont Manseaux ou bas-Bretons : & pour un intendant, j'en ai deux.

L E C A P R I C E .

Et vous n'êtes pas ruiné ?

L E M A R Q U I S .

Non.

L E C A P R I C E .

Il n'y a donc pas long-tems que vous avez fait ces jolies provisions là ?

L E M A R Q U I S .

Deux ou trois mois.

L E

L E C A P R I C E.

Patience aussi. Qué diable ! on ne sauroit faire qu'en faisant.

Air : *Tout le long de la riviere.*

Mon avis encore ;
 Pour vous mettre en frais ,
 C'est de faire éclore
 Un vaste palais ,
 Tout le long de la riviere ,
 Lere , lon lan la ,
 Tout le long de la riviere.

L E M A R Q U I S.

J'ai fait tout cela.

L E C A P R I C E.

Air : *La faridondaine , la faridondon.*

J'imagine un autre moyen ,
 Qui bientôt sans ressource ,
 Du reste de tout votre bien
 Saura tarir la source ;
 Amourachez-vous d'un tendron ,
 La faridondaine , la faridondon ,
 Qui sache aimer comme à Paris (a) ,
 Biribi .
 A la façon de Barbari ,
 Mon ami.

(a) Faisant l'action de compter de l'argent.

Bon , n'avois-je pas fait une maîtresse exprès !
Mais je suis malheureusement tombé dans les
mains d'une sottise qui s'est avisée de m'aimer ,
& qui a la rage de me parler économie.

L E C A P R I C E.

Fi donc ! Envoyez - moi cela au diable. Ne
souffrez pas qu'on vous raisonne ; & faites une
chose :

Air : Ramenez ci.

Cherchez entre des coulisses
Quelques beautés moins novices ,
Qui ne vous ménagent pas ;
Ramenez ci ,
Ramenez la ,
La la la ,
Le coffre-fort du haut en bas.

L E M A R Q U I S.

Vous avez raison ; je ne m'étois pas encore
avisé de ceci. Aussi-bien suis-je las de beautés
qui n'ont que des graces , de l'esprit & de la ten-
dresse plus que les autres.

L E C A P R I C E.

Allez , je vous réponds que celles-là ne s'avi-
seront pas de vous aimer , ni de vous parler
économie.

L E M A R Q U I S.

C'est bien dit : des actrices , morbleu ! des actrices ! Il faut de ces drôleffes là sur le compte d'un joli homme : dès demain je cours tous les foyers.

L E C A P R I C E.

Celles qui font les premiers rôles au moins ; je vous les recommande.

L E M A R Q U I S.

Cela va fans dire.

Air : Dedans mon petit réduit

J'aime cet éclat pompeux

Qui les environne ;

Je sens qu'à de si beaux feux

Mon cœur s'abandonne.

Quelle gloire , dans Paris ,

D'être amant d'une Thétis (a) ,

Ou d'une Hermione (b) ,

O gué !

Ou d'une Hermione !

(a) Mademoiselle Antier , à l'opéra.

(b) Mademoiselle Le Couvreur , à la comédie.

S C E N E V I I I.

LE CAPRICE *seul.*

Air : La troupe Italienne:

DANS ce chemin sans peine ,
Il trouvera le bout de tout le bien qu'il a ;
Bientôt quelque douzaine ,
Faridondaine ,
O lon lan la ,
De vêtemens de reine ,
Faridondaine ,
Y pourvoira.

Air : Un prêcheur insigne.

L'aimable fillette ,
Encore autre sujette !
L'aimable fillette ,
Qui vient de mon côté !
Une femelle ,
Quand elle est belle ,
J'ai droit sur elle.
Qui dit beauté ,
Dit caprice & légèreté.



S C E N E I X.

LE CAPRICE, UNE JEUNE FILLE.

LE CAPRICE.

Air : *Les feuillantines.*

BELLE, quel est le sujet
Qui vous fait

Ici venir en secret ?

Vous paroissez toute honteuse.

LA JEUNE FILLE.

Je voudrois , (*bis*) être amoureuse.

LE CAPRICE.

Air : *Boire, à son tirelire.*

Parbleu , devenez - la ;

Je n'y mets point d'obstacle :

Ce que vous avez là

Doit être votre oracle.

Suis-je feigneur ,

Maître ou tuteur

De votre tirelire lire ,

De votre toureloure lour ,

De votre cœur ?

LA JEUNE FILLE.

Sans doute , vous l'êtes : & qui donc ?

R. iiij

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Tandis que je vis par douzaine ,
 Les amans venir à ma chaîne ,
 Des rigueurs & des cruautés
 Vous m'inspirâtes la manie.
 Maintenant qu'ils sont rebutés ,
 C'est vous qui m'en donnez l'envie.

L E C A P R I C E .

Non , non , la belle enfant , ne vous en prenez
 pas à moi de cette envie là.

Air : *Flon , flon.*

Dites plutôt , ma belle ,
 Dans votre cœur fripon ,
 Qu'une voix naturelle
 Chante cette chanson :
 Flon , flon , larira dondaine ,
 Flon , flon , larira dondon.

L A J E U N E F I L L E .

Tenez , je vous dirai franchement la chose
 comme elle est.

Air : *L'autre jour ma Cloris.*

[*Tendrement.*]

J'avoue avec plaisir ,
 Dussé-je être indiscrette ,
 Que ce tendre desir
 Vient d'une chansonnette.

Elle change d'air : Et zon , zon , zon.

[*Vivement.*]

Qu'avec grace Arlequin
Souvent chante à la foire :
En voici le refrain ,
Si j'ai bonne mémoire :
Et zon , zon , zon ,
Lifette , ma Lifette ,
Et zon , zon , zon ,
Lifette , ma Lifon.

Il vous dit cela avec un geste si joli !

L E C A P R I C E.

S'attendrir à l'harmonie d'un zon , zon , zon !

Air : Menuet de M. Granval.

Sans doute , j'ai part à l'affaire ,
On ne peut vous le disputer.

L A J E U N E F I L L E.

Sur le choix que j'ai donc à faire
Je venois pour vous consulter.

Air : Dondaine , dondaine , ou M. la Palisse est mort.

Tout ne s'est pas dérobé
De mes chaînes trop cruelles ;
Un cavalier , un abbé
Me sont demeuré fideles.

L E C A P R I C E.

Il faut choisir : voyons , qu'est-ce que ce cavalier ?

R iv.

L A J E U N E F I L L E.

Air : Sois complaisant.

Il est bien fait , riche , aimant à répandre ,
De noble sang , jeune , sincere & tendre ;

Mais

Mon pere le veut pour gendre :

Je ne l'aimerai jamais.

L E C A P R I C E.

Votre pere le veut pour gendre ? Oui, voilà
un vilain trait de visage. Et l'abbé ? Qu'est-ce que
c'est ? Il n'a pas ce défaut là , je gage.

L A J E U N E F I L L E.

Air : Ah , qu'il est beau , l'oiseau qu'amour m'amene !

On ne peut rien de plus galant , *bis.*

Il est toujours mis proprement.

L E C A P R I C E.

Dondaine , dondaine ,

Cela sent bien l'onguent

Miton , mitaine.

Air : Frere Andouillard.

Aussi peut-être a-t-il en récompense ,

Mince corpulence ,

L'esprit hérissé ,

Et l'air un peu pincé.

Pour tout maintien , la main sur la calotte ,

Et de là , sans faute ,

Pendue à l'ourlet

De son petit collet.

LA JEUNE FILLE.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Vous êtes un peintre fidele ;
C'est lui trait pour trait.

LE CAPRICE.

Dites nous

Lequel de ces messieurs , la belle ,
Est le plus amoureux de vous ?

LA JEUNE FILLE.

Air : *Dondaine , dondaine.*

Le premier , sans difficulté , *bis.*
Est de moi le plus enchanté ;

Il m'aime ,

Il m'aime ,

Presqu'autant que l'abbé

S'aime lui-même.

LE CAPRICE.

Air : *Ah , que Colin l'autre jour me fit rire !*

Aimez l'abbé , cela s'en va sans dire.

LA JEUNE FILLE.

Ah ! je n'ai garde de vous en dédire.

Il est dans ma chambre , & j'y vas.

A , a , a , a , a , a , a , a , a , a ,



SCENE X.

LE CAPRICE *seul.**Air : Belle brune.***L**E Caprice

Fait tous les jours de ces choix :

Que tout le monde applaudisse

Au Caprice ,

Au Caprice.

SCENE XI.

LE CAPRICE, un POËTE & son PERE.

LE PERE, *entrant tout en colere contre son fils.***L**E malheureux ! l'extravagant ! Vouloir consulter le Caprice , un aveugle , un fou , plutôt qu'un pere sensé , sur le choix de sa profession !**L E C A P R I C E .***Air : Lanturelu.*

Qui pouvez-vous être ,

Pour oser ici ,

Sur un ton de maître ,

M'insulter ainsi ?

Parlez donc , vieux reître ,
Vous sentez le vieux battu.

L E P E R E.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

Je suis le pere de ce coquin là , que je devrois
faire enfermer à S. Lazare , pour lui apprendre à
ne vouloir écouter que vous.

L E C A P R I C E.

Que moi !

L E P E R E.

Que vous qui n'êtes qu'un gâteur de jeunesse.

L E C A P R I C E.

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Voici bien une autre espece !

Parlez donc vieux fou ;

Si je gâte la jeunesse ,

Je gâte aussi la vieillesse ,

Et vous itou ,

Et vous itou.

Air : *Hélas ! c'est bien sa faute.*

Puis-je mais de votre chagrin ?

Si votre fils prend mauvais train ,

Hélas ! est-ce ma faute ?

J'ai mis dans sa tête un dessein ;

Que la raison l'en ôte ,

Lon la ,

Que la raison l'en ôte.

Mais quel est-il encore ce dessein que je lui ai mis dans la tête ? voyons

L E P E R E .

Beau dessein , ma foi , le dessein d'être poète :
le dessein d'aller à l'hôpital.

L E P O E T E , *avec enthousiasme.*

Dites , dites plutôt de monter à la gloire ,
Et d'aller prendre place au temple de mémoire !

L E C A P R I C E .

Air : Des trembleurs.

Oui , morbleu , vive la rime ,
Vive ce métier sublime ,
Qui vous attire l'estime
De tous les honnêtes gens !

L E P O E T E .

Le beau dessein qui m'anime ,
Est un dessein magnanime ,
D'aller sur la double cime ,
Pour vivre au-delà des tems !

L E P E R E .

Quelles chiennes de visions ! Eh , maroufle ,
Songe à gagner ta vie , avant l'immortalité !

L E P O E T E .

Air : Vivent les gueux.

Ah ! mon ame peu commune ,
Songe au renom ,
Plus qu'aux biens de la fortune ;

Et mon démon

Porte à la gloire tous mes vœux !

L E P E R E.

Vivent les gueux !

Misérable ! est-ce là le fruit de la bonne éducation que je t'ai donnée ? Au lieu de te tendre utile au public par . . .

L E P O E T E.

Air : *Il faut que je file file.*

Est-il rien de plus utile .

Qu'un bon rimeur , à l'état ?

Il répand sa docte bile

Sur le vice avec éclat ;

Et pour les mœurs d'une ville ,

Sert plus qu'un bon magistrat.

Est-il rien de plus utile

Qu'un bon rimeur , à l'état ?

L E P E R E.

Tu ne t'ôteras pas ces maudites visions là de la tête ! Regarde , malheureux , regarde ton frere le médecin , & ton cousin l'avocat. Voilà des gens utiles à la république , cela !

L E P O E T E.

Air : *Du branle de Metz.*

Vous aurez bientôt des preuves

Qu'ils ne lui servent à rien.

Hélas , déjà je plains bien

Les orphelins & les veuves !

Le médecin les fera ;

L'avocat les pille... pille...

Le médecin les fera ;

L'avocat les pillera.

Air : L'autre jour dans un bocage.

Et moi , mon pere , au contraire ,
Remplissant bientôt l'univers ,

De mes vers ;

Loin de nuire , je vais faire
Le bien de cent peuples divers ;
Je vais employer les machinistes ,
Faire subsister les symphonistes ;

Les musiciens ,

Comédiens ,

François , forains , Italiens ;

Les écrivains obligeans ,

Faiseurs de Mercures galans ,

La gazette & les journalistes ;

Tous les colporteurs ,

Les afficheurs ,

Bons & mauvais.

L E P E R E .

Les vendeurs de sifflets.

C'est un enfant de perdu. Hélas ! je l'avois mis
chez un financier de mes amis , qui m'avoit
promis de l'avancer. J'espérois mourir le dernier
roturier de ma race.

L E P O E T E.

Oh ! j'aime mieux être honnête homme , que de m'anoblir.

L E P E R E.

Vas ! je te renonce , je te déshérite , je te maudis , & je t'abandonne à ton caprice ! Cours , vole aux petites-maisons , & ne mets jamais le pied dans la mienne !



S C E N E XII.

L E C A P R I C E , L E P O E T E.

L E C A P R I C E.

Air : Gardez vos moutons.

PA R T E Z , volez sur l'Hélicon ;

Votre couronne est prête :

Laissez dire le vieux barbon ,

Faites à votre tête.

Toutes ses raisons

Ne sont que chansons.

Qu'il jure , qu'il tempête.

L E P O E T E.

Air : Amis , sans regretter Paris.

Reste à savoir par quel chemin

Ma gloire est la plus sûre ?

Du cothurne ou du brodequin ,

Lequel est ma chaussure ?

LE CAPRICE.

Chauffez, chauffez toujours : tout cela vous ira comme un bas de soie. Un bel esprit doit donner à travers les neuf muses, comme une boule à travers un jeu de quilles.

LE POÈTE.

Vous avez raison.

Air : *Tique , tique , taque , & lon lan la.*
J'écrirai de tous les goûts. *bis.*

LE CAPRICE.

Tous les styles font à vous : *bis.*

L'épique & le dramatique ,

Tique , tique , taque , lon lan la ,

Le lyrique , le comique ,

Le tragique , & cætera.

Air : *Le seigneur Turc a raison.*

Que votre esprit conquérant

Vole à tire d'aile ,

De la bagatelle au grand ,

Du grand à la bagatelle.

Que votre talent bannal

Éclate au palais-royal ,

Et chez Polichinelle.

LE POÈTE.

C'est bien dit ! *Aut Cesar , aut nihil* ; tout ou rien : soyons universel. Je vais commencer par des opéra ; & que j'y réussisse ou non,

Air :

Air : *Marotte fait bien la fiere.*

Ma muse

N'est pas si buse ,
De s'en tenir à cela.
Tantôt la trompette ,
Tantôt la musette ,
Tantôt par-ci ,
Tantôt par-là.

Ma muse

N'est pas si buse ,
De s'en tenir à cela.

(*Il s'en va en sautant , & en finissant l'air ;
le Caprice le rappelle.*)

L E C A P R I C E.

Ecoutez, écoutez. Il est bon de vous prévenir
un peu sur quelque petit inconvénient du métier.

Air : *Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

Vous trouverez des gens fâcheux ,
Qui , lorsque vous mordrez sur eux ,
Pourront prendre mal vos bons mots ;
Mon ami , prenez bien garde alors à votre dos.

L E P O E T E.

Fin de l'air : *Quand on obtient ce qu'on aime.*

Bon , bon ! pourvu que je rime ,
Qu'importe , qu'importe à quel prix !
Bon , bon ! pourvu que je rime ,
Qu'importe , qu'importé à quel prix !



S C E N E X I I I.

L E C A P R I C E , L' A R T & la N A T U R E.

L E C A P R I C E.

VO I L A ce qui s'appelle un héroïsme poétique.L' A R T , *adressant la parole à la Nature.**Air : Que faites-vous , Marguerite ?*

De grace , arrêtez , barbare ,

Ne fuyez point votre époux !

L A N A T U R E.

Je veux que l'on nous sépare ;

Je ne puis vivre avec vous.

Air : Le fameux Diogene.

D'un époux méprisable

Je me sens incapable

De recevoir la loi.

C'est toi , maudit Caprice ,

Qui causas mon supplice ,

En l'unissant à moi.

L E C A P R I C E.

Eh ! qui êtes-vous ? Car j'ai tant fait de mariages , moi , que je ne vous reconnois pas à cela.

L' A R T.

Air : Joconde.

Je suis fils de l'esprit humain ,

Né dans les derniers âges :
 J'imité le pouvoir divin ,
 Dans mes doctes ouvrages.
 Je l'ai rendu souvent jaloux
 De ma noble imposture ;
 En un mot , je suis l'Art.

LE CAPRICE.

Et vous ?

LA NATURE.

Moi , je suis la Nature.

LE CAPRICE :

Votre désunion m'étonne : vous faisiez d'abord
 si bon ménage !

LA NATURE.

Tout alloit à merveille, tant qu'il se conduisoit
 sur mes leçons ; mais

L'ART.

Voyons quels sont vos griefs. Parlez.

LA NATURE, *au Caprice.*

Je l'avouerai tout simplement. Il fait des enfans
 sans moi ; & voyez-vous , cela n'accommode pas
 une femme.

LE CAPRICE.

Non certes ; & rien n'est plus injuste : c'est
 une besogne qui doit être solidaire.

LA NATURE.

Non content de cela , il défigure tous ceux
 que j'ai faits.

Si

Air : L'autre nuit j'appercus en songe.
 L'homme étoit mon plus bel ouvrage ,
 Le traître me l'a tout gâté :
 Il en a si bien frélatté
 L'esprit , le cœur , & le visage ,
 Que l'ouvrage n'est plus le mien ,
 Et que je n'y connois plus rien.

L' A R T.

Je ne gâte rien pour cela : au contraire, je prétends bien raccommoder ce que vous gâtez vous-même.

L A N A T U R E.

Qu'ai-je gâté ? Que raccommodez-vous ?

L' A R T.

Air : Le démon malicieux & fin.
 Tel reçut de vous un mauvais cœur ,
 Qui de moi tient un air de candeur ;
 Tel , au fond , n'est qu'un esprit stupide ,
 Qui , grace à moi , passe pour un docteur.
 Je donne une morgue d'intrépide ,
 A tel , souvent , qui de son ombre a peur.

L A N A T U R E.

Tant pis , c'est justement là de quoi je me plains : je veux , moi , que les choses paroissent ce qu'elles sont. De quoi vous mêlez-vous ? J'ai mes raisons pour qu'elles soient comme cela ; & supposé qu'elles soient mal , il ne vous appartient pas d'y toucher , pour y remédier.

L' A R T.

Quoi, je verrai de pauvres femmes que le
tems aura dévisagées, fans qu'il me foit permis....

L A N A T U R E.

Non.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Laissez-moi ruiner en paix
De fond en comble leurs attraits ;
Sans que votre sot artifice ,
Malgré moi , comme il fait souvent ,
Tâche à rétablir l'édifice ,
Du faite jusqu'au fondement.

Je suis sage , une fois ; & je fais ce que je fais.

L' A R T.

Vous , sage ? Pas toujours , pas toujours !

Air : *Adieu paniers , vendanges sont faites.*

Vous instruiriez mieux les coquettes ,
Dont l'âge a flétri les appas ;
Et vous leur chanteriez tout bas :
Adieu paniers , vendanges sont faites.

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Mais non , vous les privez
De l'heureux don de plaire :
Et vous leur conservez
La rage encor de faire
L'amour ,
La nuit & le jour.

Cela fait que , par pitié , je leur prête la main ,
à votre défaut.

Air : *Ma commere , quand je danse.*

Je cache la moindre tare ;

J'endurcis , je rétrécis ;

Je rajuste , je répare ,

Le tout du mieux que je puis,

Je rafraîchis

Le coloris ;

Je recrépis ,

Je blanchis ,

Je rougis ,

Je rajuste , je répare ,

Le tout du mieux que je puis.

L E C A P R I C E .

Je suis de son sentiment. Il n'y a rien de si
juste que de vouloir être aimé , quand on aime ;
& rien n'est si ordinaire que l'envie de plaire à
soixante ans , comme à quinze. Je ne vois pas ,
pour moi , de quoi vous vous plaignez ; & moins
encore , en quoi je trempe dans tout cela.

L A N A T U R E .

Oh ! je vais vous le dire , en quoi je me plains
de vous. J'entrai , par hasard , l'autre jour dans
un spectacle tout entier de sa façon , où je n'a-
vois nulle part , & auquel je vous vis donner
pourtant des applaudissemens qui m'indignerent.

L E C A P R I C E .

Où cela ? expliquez-vous.

L A N A T U R E.

Air : De l'insulaire.

C'est un endroit que l'on nomme opéra.

Rien n'est naturel en ce pays-là.

Ce qui se dit là de grave & de tendre ,

Ne se dit qu'en ut , re , mi , fa , sol , la :

Le plus pesant

Marche en dansant :

Le moins content

Ne parle qu'en chantant.

Un malheureux , tout prêt à s'aller pendre ,

Souvent cadence & fredonne en pleurant.

Et vous avez le front de trouver cela beau.

L E C A P R I C E.

Bon ! ce que je fais , c'est pour avoir le plaisir
de rompre en visière au sens-commun.

L A N A T U R E.

Cette méthode de parler en chantant , n'est
tout au plus supportable qu'à la foire , où il est
défendu de faire autrement ; encore y dit-on les
choses sur des airs plus convenables , & sur un ton
plus naturel. Par exemple , un amant n'y déclarera
pas sa passion , en chantant comme un nigaud :

J'ai senti pour vous seule une flamme parfaite ;

Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour. (a)

(a) Parodie de l'opéra de l'Europe galante.

Eh fi ! Il y a là de quoi faire bâiller trois ou quatre fois à chaque mot.

Air : *Ah , Philis , je vous vois , je vous aime !*

À la foire on diroit gaiment :

Ah , Philis je vous aime tant !

La belle , en un mot comme en cent ,

Je vous vois , je vous veux ; je vous aimerais tant !

Cela porte au cœur , cela ! [*à l'Art.*] Voyons un peu comment vous feriez parler , dans votre opéra , une femme qui verroit mourir son mari.

L' A R T.

Voici à peu près de quel style je me servirois.

Air : *De l'opéra de Tancrede.*

Diffère d'un moment , chere ombre que j'adore !

Attends , ne descends point encore

Sur les rivages ténébreux.

Et dans votre bel opéra-comique , voyons comment elle s'exprimerait.

L A N A T U R E.

Comme ceci :

Y-avance ! y-avance ! y-avance !

Délivre-moi de ta présence !

C'est cela qui est naturel. Voyons enfin votre façon de faire plaindre un amant maltraité.

L' A R T.

Ecoutez cette tendresse.

Fut-il jamais amant plus fidele & plus tendre ! (a)

Fut-il jamais amant plus malheureux que moi !

(a) De l'opéra d'Amadis.

LA NATURE.

Oh , qu'à la foire on feroit bien mieux !

Air : *Vivons pour ces fillettes , vivons.*

L'on s'expliqueroit nettement ; *bis.*

Et l'on diroit ingénument :

Tu n'es pas mon affaire.

Et vas te faire faire

Un amant ,

Qui fache mieux te plaire.

Et vas te faire , &c.

L' A R 'T.

Même air.

Puisqu'un style noble & fleuri *bis.*

Te plait moins qu'un landeriri ,

Tu n'es pas mon affaire.

Et vas te faire faire

Un mari ,

Qui fache mieux te plaire.

[*Il s'en va.*]

SCENE XIV.

LE CAPRICE , LA NATURE.

LE CAPRICE.

Ce n'est pas mal rétorqué ; qu'en dites-vous ?

LA NATURE.

Ce que j'en dis ? Que je suis charmée d'en être débarrassée.

L E C A P R I C E .

A ce que je vois , l'hymen est donc un état bien fâcheux ?

L A N A T U R E .

Plus qu'on ne peut penser. Sans le secours du divorce , ou l'espoir du veuvage , il feroit tourner la tête à bien des gens.

L E C A P R I C E , *à part.*

Allons , ma mere , je vous obéirai.

L A N A T U R E .

A quoi rêvez-vous ?

L E C A P R I C E .

A me marier.

L A N A T U R E .

Le plus tard que vous pourrez , n'est-ce pas ?

L E C A P R I C E .

Aujourd'hui.

L A N A T U R E .

Quoi , au moment même qu'on vous dit que c'est un état si fâcheux ?

L E C A P R I C E .

Oui : j'aime un état violent , & veux favoir qu'en dire.

L A N A T U R E .

Et avec qui vous marier ?

L E C A P R I C E .

Qu'en fais-je ! avec la premiere venue.

S C E N E X V.

LE CAPRICE, LA NATURE, LA FOLIE.

LA FOLIE, *entrant en dansant.*

Air : Menuet de la chasse.

HABITANS d'ici bas ,
Suivez tous mes pas.
La Raïson n'a pas
Tant que moi d'appas.
Ne faites de cas
Que de mes ébats.
Moquez-vous des rats.

LE CAPRICE.

Quelle beauté !
Quelle vive légèreté !
Qui n'en feroit pas enchanté ?
Quelle est donc cette divinité ?

LA FOLIE.

Même air.

Des vieillards amoureux
J'allume les feux.
Je remplis de vœux
Tous les cerveaux creux.
Je fais , quand je veux ,
Tantôt l'homme heureux ,
Tantôt malheureux.

L E C A P R I C E .

Parbleu , je croi
Que c'est la Folie ! Oui , ma foi !
C'est elle-même , je le voi.
Madame , que voulez-vous de moi ?

L A F O L I E .

Même air.

L'Hymen est un bourru ,
Qui n'a jamais pu
Me prendre à sa glu :
Mais l'ordre absolu
D'un dieu résolu ,
Veut qu'hurlu brelu ,
Je fasse un cocu.

Veux-tu l'être , vieux fou ? Tu n'as qu'à m'é-
poufer , c'est une affaire faite.

L E C A P R I C E .

Air : Des fraises.

La belle humeur vous sied bien ;
Mais il y faut des bornes :
L'excès en tout ne vaut rien :
De quel front elle offre au mien
Des cornes ! des cornes ! des cornes !

L A F O L I E .

Allez , allez , mon ami , si ce n'est moi qui
vous en donne , c'en fera un autre ; mais pour
les échapper , je vous en défie.

Air : *Vous en tenez.*

Vous êtes vieux , sans doute avare ,

Sermoneur , ombrageux , bizarre ;

Si-tôt que vous vous mariez ,

Vous en aurez !

Vous en aurez !

Ah , je vois bien que vous en aurez !

Oui , vous en aurez !

LE CAPRICE.

Je me marierai , & je n'en aurai point ; non ,
morbleu , & j'y mettrai bon ordre.

LA FOLIE.

Air : *Le cul dans une hotte.*

Voilà de nos gens résolus !

J'en avons tant vus ,

Sûrs de n'être jamais cocus ,

Et que l'on incorpore !

J'en avons tant vus ,

J'en verrons bien encore.

LE CAPRICE , à la Nature.

Croiriez-vous que cette humeur franche me
plaît ?

LA FOLIE.

Air : *Du cotillon de Surenne.*

Je ne vends point chat en poche :

Me voulez-vous ? me voilà.

Si ma vertu cloche ,

Je l'ai dit déjà :

Vienne qui voudra ,

L'on ne m'aura

Qu'à ce prix là.

Je ne vends point chat en poche ;

Me voulez - vous ? me voilà.

L E C A P R I C E .

Très-volontiers ; je vous accepte.

L A F O L I E .

Touchez là.

L A N A T U R E .

Voilà qui sent bien sa folie & son caprice.

[*A la Folie.*]

Air : *Menuet d'Hésione.*

Quoi , sur un fait de cette espèce ,

Prévenir un futur époux !

C'est n'y guere entendre finesse ,

Cela n'est naturel qu'à vous.

L A F O L I E .

Air : *Du Mirliton.*

Oh , ma foi , qu'on s'accommode !

Que cela se fasse ou non.

Chacun raisonne à sa mode ;

Pour moi voilà ma raison :

J'ai du mirliton , mirliton , &c.

L A N A T U R E , *au Caprice.*

Fort bien : & cela ne vous fait pas peur ?

L E C A P R I C E.

Point du tout ; au contraire , je tire un très-bon augure de tout ceci. Eh , que fait-on !

Air : Je ne suis né ni roi ni prince.

Peut-être l'austere promesse
De vivre toujours en Lucrece ,
Provoque à l'infidélité ;
Et que celle-ci va se faire
Un plaisir de la chasteté ,
Pour avoir promis le contraire.

L A N A T U R E.

Air : Pour faire honneur à la noce.

Vous étiez faits l'un pour l'autre ,
Vous cherchiez ailleurs en vain ;
Vous serez unis de ma main :
Çà , donnez-moi chacun la vôtre :
Vous étiez faits l'un pour l'autre ;
Vous cherchiez ailleurs en vain.

Il y avoit long-tems que je n'avois fait un mariage. Adieu.

L E C A P R I C E , *d'un air inquiet.*

Nous voilà donc mariés !

L A N A T U R E.

Oui.

L A F O L I E , *du même ton.*

Bien mariés ?

L A N A T U R E.

Bien mariés ; mariés des mains de la Nature :
je vaux bien un notaire peut-être ?

Air : Ce sont les amours qui font les beaux jours.

Soyez hors de peine ;
 Et dès cette nuit ,
 Cueillez le doux fruit
 D'une si belle chaîne ;
 Et de vos amours
 Commencez le cours.

L E C A P R I C E & L A F O L I E ensemble.

Parodie d'un air d'opéra.

Hélas ! une chaîne si belle
 Sera donc éternelle ?
 Hélas ! de si chastes amours
 Dureront donc toujours ?

L A N A T U R E.

Air : Je suis Madelon Friquet.

Non , non , non , ne craignez rien ,
 Ces nœuds sont aisés à défaire ;
 Non , non , non , ne craignez rien ;
 Quand vous voudrez , vous romprez bien.
 Quand c'est moi qui forme un lien ,
 Des deux côtés on se doit plaire ;
 Sinon chacun va du sien.
 Non , non , non , ne craignez rien ,
 Ces nœuds sont aisés à défaire ;
 Quand vous voudrez , vous romprez bien.



L A N E

L'ÂNE D'OR

D'APULÉE,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES ;

Mêlé de prose & de vaudevilles ;

Représenté sur le théâtre du fauxbourg Saint-Laurent , en 1725.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

OCTAVE.

ISABELLE.

COLOMBINE.

ARLEQUIN, âne, amant de Colombine.

MEZZETIN, maître-d'hôtel d'Octave.

SCARAMOUCHE, poète, sous le nom de
M. GLORIOLET, amoureux de Colombine.

PIERROT, cuisinier, aussi amoureux de
Colombine.

FRIPPE-SAUCE, marmiton.

*PERSONNAGES du divertissement, composé
en forme d'épithalame, par M. GLORIOLET.*

L'HYMEN.

L'AMOUR.

LE COCUAGE.

LE DÉCORATEUR.

La scène est dans une ville de Thessalie.



L'ÂNE D'OR. (a)



A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

I S A B E L L E , C O L O M B I N E.

I S A B E L L E.

Air : Ton humeur est , Catherine.

D'où vient cette rêverie ,
Cette douleur dans tes yeux ,
Aujourd'hui qu'on me marie ,
Et que tout rit dans ces lieux ?

[*Colombine soupire.*]

Oh , je n'y puis rien comprendre !
Je m'impatiente enfin.
Je veux tout-à-l'heure apprendre
Ce qui cause ton chagrin.

(a) Cette pièce eut quarante représentations consécutives pendant quarante jours ; mais je n'en fus ni plus vain , ni plus modeste pour cela.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

Votre bonheur , plus grand qu'on ne peut croire ,
 Et qui vous est bien dû ,
 Trop vivement rappelle à ma mémoire
 Celui que j'ai perdu :
 Quand tout vous rit , tout contre moi conspire ;
 Je ne saurois rire ,
 Moi ,
 Je ne saurois rire.

I S A B E L L E.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Explique-toi plus clairement :
 Je veux savoir absolument
 Quelle peut être ta disgrâce.

C O L O M B I N E.

L'aveu n'est pas en mon pouvoir.

I S A B E L L E.

Oh , c'est aussi trop de grimace !
 Adieu : je ne veux rien savoir.

C O L O M B I N E.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Un peu moins de pétulance :
 Madame , point de courroux.
 Je veux bien rompre un silence
 Qui me pèse plus qu'à vous.

Air : *Je n'faurois.*

Il faut que je me surmonte ,
Et qu'en la vie une fois
Je déclare & je raconte
Mais je perds déjà la voix.
Je n'faurois ;
Je rougirois trop de honte ;
J'en mourrois.

I S A B E L L E.

Prends courage : tu n'as pas à faire à un dragon d'honneur ; jet'entends : il y a ici de la galanterie.

C O L O M B I N E.

Doucement, madame ; il n'y a encore que de l'amour.

I S A B E L L E.

Et pour qui ?

C O L O M B I N E.

Voilà ce que je n'oferois vous dire.

I S A B E L L E.

Dis toujours ; & pourquoi ?

C O L O M B I N E.

C'est que ce n'est que pour une bête , & une très-vilaine bête.

I S A B E L L E.

J'y suis. Pour ce niais de Pierrot , que je vois bien qui t'aime aussi.

Le cuisinier?

Air : De Léandre.

Fi donc ! un gile , un innocent ,
Un bas polisson qui s'admire ,
Qui pour un mot vous en dit cent ,
Sans qu'on fache ce qu'il veut dire ;
Et qui me tient des propos doux ,
Plus dégoûtans que ses ragoûts.

I S A B E L L E.

Seroit-ce pour Gloriolet , cette bête de bel-
esprit , l'auteur du divertissement qui doit me
servir aujourd'hui d'épithalame ?

C O L O M B I N E.

Fin d'un air connu.

Ah , si donc ! taisez-vous , madame.

En vérité ,

C'est me croire le cerveau démonté !

Oh , bête pour bête , j'aimerois cent fois mieux
le benêt de cuisinier , que votre petit monsieur
Gloriolet : il m'en conte , il est vrai ; mais je ne
balancerois pas plus entre lui & Pierrot , en cas
de besoin , que je ne ferois entre un madrigal &
une fricassée de poulets.

I S A B E L L E.

Air connu.

Oh , ne me laisse pas donc
Plus long-tems l'ame incertaine !

C O L O M B I N E.

Le récit est un peu long ,
Laissez-moi reprendre haleine.

Je vous ai souvent parlé d'une vieille forciere
que j'ai servie

I S A B E L L E.

Et de chez qui même tu m'as dit avoir emporté
des secrets que tu ne veux révéler encore à per-
sonne.

C O L O M B I N E.

C'est que je ne veux les publier qu'après un
essai que j'en dois faire ; & l'occasion ne s'en est
pas encore offerte : or , entr'autres secrets , cette
femme avoit des huiles dont on n'avoit qu'à se
frotter , pour se transformer en toutes les sortes
d'animaux qu'on vouloit. Maudite soit cent fois
la forciere !

Air : Où êtes-vous , Birène , mon ami ?

Un jour , hélas ! Arlequin mon amant ,
Comme nous étions l'un & l'autre en gogues ,
N'alla-t-il pas s'aviser follement

De vouloir faire épreuve de ses drogues ?

Et moi , aussi folle que lui , au lieu de l'en empê-
cher , j'eus , au contraire , la sottise de vouloir
être de moitié dans les expériences , & prendre
ma part du passe-tems.

Air : *Ah , mon Dieu , que de belles dames l'on voit ici !*

Tour - à - tour nous nous vîmes ,

Coq , poule & moineau :

Ensuite nous nous fîmes

Génisse & taureau :

Ah , mon Dieu , que tous deux nous rîmes

Deffous cette peau !

I S A B E L L E.

Eh , où est le mal jusques là ?

C O L O M B I N E.

Un moment , madame , le voici.

Air : *Des pendus.*

Voulant , pour le plaisir complet ,

De mon galant faire un baudet ;

Tout alla d'abord à merveilles :

Forté échine , longues oreilles ,

Et queue , & croupe de mulet ;

Il devint un âne parfait.

Vous ne voyez peut-être pas encore grand mal jusques là. Eh , non ; mais voici le diable : je me frotois , ou plutôt j'allois me frotter de la même drogue , pour lui donner le plaisir de me voir changée en bourrique , & dans le cas de pouvoir chanter ensemble un fort joli duo , quand tout-à-coup :

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Des voleurs enfonçant la porte ,

Entrerent chez nous brusquement :

Je laisse là tout , demi-morte ,
 Et je m'enfuis imprudemment ;
 Tandis qu'on pille , & qu'on emporte
 Tout sur le dos de mon amant.

I S A B E L L E.

Ah , le malheureux garçon !

C O L O M B I N E.

Jugez de ma consternation , quand revenue de
 ma frayeur , & le péril passé , je ne retrouvai plus
 mon pauvre âne.

Air : *Tes beaux yeux , ma Nicole.*

J'ai couru l'Arcadie ,
 Et les pays lointains :
 J'ai d'Europe & d'Asie
 Visité les moulins :
 En parcourant les Gaules ,
 J'ai même fureté
 Dans toutes les écoles
 De l'université.

Pas perdus ! je n'en ai eu de nouvelles nulle
 part. Il est peut-être mort ou mangé des loups ,
 & cela faute d'avoir pu lui dire qu'il ne falloit ,
 pour reprendre sa première figure , que mâcher
 les premières roses qu'il trouveroit : d'autant
 plus qu'alors nous étions au mois de mai , la plus
 belle saison du monde pour lui.

I S A B E L L E.

Air : *Les foires de Champagne* :

Je ne saurois te le nier ,

Je plains le pauvre haire :

Mais , crois-moi , cherche à l'oublier ;

Et si tu veux bien faire ,

Prends pour mari le cuisinier ,

C'est toute ton affaire.

[*Elle sort.*]C O L O M B I N E , *seule.*Air : *Non , non , il n'est point de si joli nom....*

Non , non ,

Mon cœur n'entend point de raison ,

Il est tout à mon cher âne !

Non , non ,

Jamais garçon ne fut si bon

Que l'étoit mon cher ânon !

Air : *Réveillez-vous , belle endormie.*

On vient ; c'est Pierrot qui s'avance :

Fuyons ce sot original :

Tâchons d'éviter sa présence ,

Pour aller pleurer son rival.



S C E N E II.

PIERROT, ARLEQUIN *son âne,*
chargé de provisions.

P I E R R O T *le frappant.*

Air : De Grimaudin.

VAS donc ! On diroit qu'il me brave
Par sa lenteur ;
Il a l'air , avec son pas grave ,
D'un sénateur.

Vous marcherez , maître Martin ,
Où vous mourrez sous le gourdin.

A l'écurie ! [*Il le chasse.*] J'ai bien peur d'avoir
fait tout-à-l'heure un mauvais marché , en ache-
tant cette diable de bête là : mais il ne me coûte
qu'une piece d'or , & le bon marché fait tout
prendre. Il a bon pied & bon œil du moins. Il
évite les mauvais pas , les passans & les voitures ,
mieux que ne font bien des personnes. J'en ai été
comme en extase.

Air : Pierrot se plaint que sa femme,

Il a de l'intelligence ,
A tel point qu'il me ravit ;
D'âne il n'a que l'apparence ;

Des bêtes , sans contredit ,
 Il est la crème ;
 Il a presque autant d'esprit
 Que Pierrot même.

Mais je vois bien ce que c'est : il y a bon remède. Ce sont des prêtres d'Isis qui me l'ont vendu. Le mauvais exemple l'aura rendu paresseux. Le bâton y mettra ordre.... Ça, ça, songeons au dîné. Où sont nos marmitons ? [*Il les appelle.*]

Air : Carillon de Nantes.

Fouille-au-pot !

Croq-lardon !

Pile-verjus , allons donc !

Frippe-sauce !

Frippe-sauce !

Ils sont sourds : personne ne vient. Tant mieux.

Air : Si le roi m'avoit donné Paris sa grand'ville.

Après tout , qu'ai-je besoin

De leur compagnie ,

Pour déjeuner sans témoin ,

Et suivre l'envie

Qui me prend en ce moment ,

De boire gaillardement

Pinte avec m'amie , ô gué !

Pinte avec m'amie ?

Air : *Un petit moment plus tard.*

Nous nous régalerons tantôt

En roi de Cocagne :

Voilà d'abord un petit pot

De vin de Champagne :

Mettons encore à l'écart

Cette tourte friande ,

Et ce beau saucisson : car

Elle est , elle est... gourmande.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles , ô gué lon la.*

Pour attendre les cruelles ,

Les sentimens délicats

Sont de pures bagatelles ;

Parlez-moi d'un bon repas :

[*Montrant le saucisson.*]

C'est ainsi qu'on prend les belles ,

O gué lon la , ô gué lon la !

C'est assez dit. Courons la chercher.

S C E N E I I I.

L' A N E *seul.*

Il entre , flaire par-tout , découvre l'endroit où le cuisinier a détourné ses provisions ; mange à l'aise , boit à même ; Et entendant du monde d'un côté , il s'enfuit de l'autre.



S C E N E I V.

PIERROT, MEZZETIN, COLOMBINE.

MEZZETIN, *maître-d'hôtel, entre le premier ;*
Et ne trouvant personne, appelle plusieurs fois
Pierrot : Pierrot vient.

AH, vous voilà ! Tenez, c'est l'ordre du repas
que je vous apporte. [*Il lui donne un papier, Et*
lui chante à l'oreille :]

Air : Je reviendrai demain au soir.

Ami, j'ai mis à rémotis

Quelque chose d'exquis, *bis.*

Dans un moment je suis à vous,

Et nous boirons deux coups. *bis.*

P I E R R O T *embarrassé.*

Oh ! monsieur le maître, donnez-vous tout
le tems que vous voudrez ; car, comme vous
voyez, j'ai ainsi que vous plus d'une affaire ici



SCENE V.

PIERROT, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Air : Voici les dragons qui viennent.

CA, voyons, parlez donc vite !
Que me voulez-vous ?

PIERROT.

Patience, ma petite !

COLOMBINE.

Oh, dépêche, ou je te quitte !

PIERROT.

La, la, tout doux ! la, la, tout doux !

COLOMBINE.

Voyons enfin à quoi aboutira cet air empressé & mystérieux, avec lequel tu me fais trotter de si loin.

PIERROT.

Eh quoi, belle rôtiieuse des cœurs, ne aurai-je jamais à quelle sauce vous mettre les sentimens du mien, pendu à votre crochet ? Hélas !

Air : Des folies d'Espagne.

De vos beautés l'allumette gentille,
De mon amour embrase le tison.

Je bous , je fris , je rôtis , & je grille

Au feu d'un œil si vif & si fripon.

COLOMBINE, *d'un ton railleur.*

Refrain de l'air suivant.

Et ton , relon tonton , tontaine , la tontaine ;

Et ton , relon tonton , tontaine , la tonton.

PIERROT.

Air : Et ton , relon tonton , tontaine.

Mettez la main un moment à la broche ,

Et lui donnez un favorable tour. . . .

COLOMBINE.

Et ton , relon tonton , tontaine , la tontaine.

PIERROT, *d'un ton tendre & comique.*

Air : Le beau berger Tyrcis.

Quoi , toujours sur ce ton !

Toujours cruelle & fiere !

Prends pitié de ton mouton ,

Mon adorable bergere. . . .

COLOMBINE.

J'ai bien bon appétit , Pierrot !

PIERROT.

Air : Quand la bergere vient des champs.

Si l'on me souffre , je le voi ,

Je ne le doi

Qu'à mon emploi :

Hélas ! n'ai-je donc , comme un fot ,

D'autre mérite

Que ma marmite ?

COLOMBINE

COLOMBINE , *faisant une humble révérence ; &c*
s'en allant.

Adieu , Pierrot.

P I E R R O T.

Air : *Les amours triomphans :*

Belle , attendez ; je vas

Vous satisfaire.

Vous ne manquerez pas

De bonne chère.

[*Il va au coffre où il avoit serré le déjeuner.*]

Voici de quoi la faire.

J'ai là du nanan caché ;

Et nous allons , ma chère . . .

[*Il ne trouve rien.*]

Les oiseaux l'ont déniché :

COLOMBINE , *se moquant de lui , sort , toujours
 dansant , en chantant le refrain :*

Tarela , tarela , tarela lala , tarela , tarela !

P I E R R O T , *tâchant de la retenir.*

Air : *Des fraises.*

Ah ! croyez , mon doux fouci . . .

COLOMBINE , *se débarrassant :*

Le plaissant personnage ,

Pour m'oser jouer ainsi !

Une autre fois reviens-y :



S C E N E V I.

P I E R R O T *seul.*

J'ENRAGE, j'enrage, j'enrage!

Même air.

Par la morbleu, je saurai
 D'où vient la manigance.
 C'est lui, j'en suis assuré.
 Paix ! bientôt j'en tirerai

Vengeance, vengeance, vengeance.

C'est Mezzetin : oui. Qui donc ! Je l'ai trouvé
 seul ici, en y entrant. Nous verrons, nous ver-
 rons ! Le voici.

S C E N E V I I.

P I E R R O T, M E Z Z E T I N, *maître-d'hôtel.*M E Z Z E T I N, *sautant de joie.**Air : Lampons ! lampons ! &c.*

EN attendant le diné,
 Voici, pour le déjeûné,
 Un saucisson de Boulogne,
 Et du bon vin de Bourgogne.

Lampons, lampons, camarade, lampons !

[*Montrant une grande bouteille.*]

Air : Allons gai.

Elle est de belle taille ,
Le bourgogne excellent :
Ami , faisons ripaille ;
Mangeons , buvons d'autant.

Allons gai , toujours gai , d'un air gai , &c.

P I E R R O T.

Air : Ami , sans regretter Paris :

Vous faites le mauvais plaisant :
Cela ne vous sied gueres.
Cherchez quelqu'autre complaisant ,
Qui souffre vos manieres.

M E Z Z E T I N.

Air : Lanturelu.

Que voulez-vous dire ?

P I E R R O T.

Que tous ces tours-là
Ne me font point rire.

M E Z Z E T I N.

Qu'est-ce donc qu'il a ?
Est-il en délire ?

P I E R R O T.

Faites-bien le résolu !

M E Z Z E T I N.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

P I E R R O T.

Monsieur Grippe-cire , ne m'échauffez pas les
oreilles.

Monsieur Grippe-suif, ne m'échauffez pas les miennes !

P I E R R O T.

Air : Voulez-vous savoir qui des deux.

Vous savez que les cuisiniers
Se fâchent assez volontiers ;
Et que les drôles de ma forte
Ont la tête chaude. . . .

M E Z Z E T I N.

Oui, vraiment !

Mais chaude , ou froide , que m'importe ?
Tout cela m'est indifférent.

P I E R R O T *en fureur.*

Air : Des trembleurs.

J'ai trop été pacifique.
Crains qu'enfin je ne me pique.
Pille maître & domestique ;
Mais ne viens pas jusqu'à moi.

M E Z Z E T I N.

Je ne fais d'où vient ta rage ;
Mais , parbleu , tu n'es pas sage ,
De m'accuser de pillage ,
Toi qui pilles plus que moi.

- P I E R R O T.

Air : Le fameux Diogene.

Je saurai, double traître ,
Te nuire auprès du maître ,

En tout tems , en tous lieux :
 Et pour premiers déboires ,
 Je vais sur tes mémoires
 Lui faire ouvrir les yeux.

M E Z Z E T I N.

Sur mes mémoires ! Songes-tu que les tiens en
 font toujours le premier article ?

P I E R R O T.

Même air.

Il est tems qu'on traverse
 Certain petit commerce
 Avec le boulanger.

M E Z Z E T I N.

Crois-tu que je te passe
 Les tours de passe-passe ,
 Que je fais du boucher ?

P I E R R O T.

Air : Vous en venez , ah ! je vois bien que vous en venez.

Et cette épouse clandestine ,
 Qui fait mal aller la cuisine ,
 Et chez qui tout le meilleur va :
 On le saura , on le saura !
 Ta vieille femme le saura ;

Elle le saura !

M E Z Z E T I N.

Même air.

Et la marmite de cette autre ,
 Qui bout aux dépens de la nôtre ;

V iij

L'ÂNE D'OR,

Penses-tu que je m'en tairai ?

Je le dirai , je le dirai.

A Colombine j'en parlerai.

Je le lui dirai.

P I E R R O T.

Air : *Mordienne de vous.*

Tu le lui diras ?

M E Z Z E T I N.

Seulement commence :

Fais le premier pas.

P I E R R O T.

Je perds patience.

[*Il lui saute à la gorge.*]

Tu le lui diras !

[*Ils se battent en disant le reste : Mezzetin s'échappe , & Pierrot court après.*]

Gibier de potence !

Tu le lui diras !

[*L'âne vient.*]

M E Z Z E T I N.

Viens , viens ; tu verras !



S C E N E , V I I I.

L' A N E *seul.*

Il trouve ce que venoit d'apporter le maître-d'hôtel, mange tout, & trouve moyen, avec ses pieds de devant, de boire à même.

S C E N E I X.

L'ANE, PIERROT *revenant tout bouspillé, & sans voir l'âne qui continue de boire.*

P I E R R O T.

Tu le lui diras, chien que tu es!

Air : Attendez-moi sous l'orme.

J'ai payé ta malice!...

[*Voyant boire l'âne.*]

Mais, dieux! veillé-je, ou non?

Mon âne, comme un Suisse,

Le nez dans un flacon!

L'aventure est nouvelle!

Voilà donc le fripon

Qui fait notre querelle!

Parbleu, le tour est bon.

V iv

Air : *Tu croyois , en aimant Colette,*

Je veux régaler ma cruelle ,
D'un spectacle si surprenant :
Il fera ma paix avec elle ;
Mais ne perdons pas un instant.



SCENE X.

COLOMBINE & GLORIOLET *entrent par un côté du théâtre , en même-tems que Pierrot sort de l'autre , & sans voir l'âne , qui regarde attentivement Colombine.*

C O L O M B I N E.

Air : *Bouchez , naïades , vos fontaines.*

DE grace , laissez-moi tranquille !
Contre vous n'est-il point d'asyle ?
Adieu , monsieur Gloriolet.
Où faut-il qu'on se refugie ?
La peste soit du jodelet !

G L O R I O L E T.

Lisez du moins cette élégie.

C O L O M B I N E.

Non , non , je ne veux rien lire , non !
Non , non , je ne veux rien lire !

GLORIOLET.

Air : Pierre Bagnolet.

Pourquoi cette rigueur extrême ?
Eh , lisez-la ! vous y verrez
Avec quelle ardeur je vous aime.

COLOMBINE.

Vainement vous persévérez.

GLORIOLET.

Vous la lirez , vous la lirez !
Ou , je vous la lirai moi-même.
Ecoutez bien , & m'admirez.

[*Il lit avec emphase , en la tenant par la main.*]

Effroyables rochers , précipices affreux ,
Déserts où j'ai poussé tant de cris douloureux !
O vous. . .

COLOMBINE , *lui donnant un soufflet.*

Air : Quand je bois de ce jus d'octobre.

Ton élégie est importune :
Sur ce soufflet que tu reçois ,
Vas en composer encore une :
Tu liras le tout à la fois.

GLORIOLET , *d'un air content & respectueux ,
faisant la révérence.*

Je vais obéir à vos loix.





SCENE XI.

COLOMBINE, L'ÂNE.

COLOMBINE, *n'ayant point encore vu l'âne qui s'approche d'elle par-derrière.*

Air : O reguingué , ô lonlanla.

MON cher Arlequin, c'est pour toi
Que je me suis fait une loi
De haïr tout ce que je voi.

Qu'on m'approuve, ou qu'on me condamne,
Je veux mourir veuve d'un âne.

Air de M. l'abbé le Violoncelle.

Mais peut-être qu'aujourd'hui
Le drôle est tout plein de vie :
Quand je ne songe qu'à lui ,
Peut-être , hélas , il m'oublie !

ARLEQUIN (a).

Hin ! ha ! hon ! hin ! ha ! hon ! hin ! ha !

(a) Cet Arlequin avoit éminemment l'heureux talent de braire avec une force & une vérité singulieres. La confiance qu'il m'en avoit faite , ne contribua pas peu à me faire imaginer cette farce.

COLOMBINE, *surprise autant qu'effrayée,*
se retourne, & l'examinant.

Air : *Des pèlerins.*

Que vois-je ! Je suis éperdue !

Hélas ! mon Dieu ,

Quel animal s'offre à ma vue !

Et dans quel lieu !

Ah ! toucherions-nous à la fin

De l'aventure ?

Seroit-ce mon pauvre Arlequin ?

Je vais en être sûre.

A R L E Q U I N.

Hin , ha , hon , hin , ha , hon !

C O L O M B I N E.

Voici l'occasion de me servir de cet anneau
constellé , qui a la vertu de faire parler les bêtes
comme autrefois.

[*Après le lui avoir mis dans l'oreille.*]

Air : *Vraiment , ma commere , oui.*

Est - ce bien toi , mon ami ?

L' A N E.

Vraiment , ma commere , oui.

COLOMBINE , *sautant de joie & l'embrassant.*

Ai-je été dans ta mémoire ?

L' A N E.

Vraiment , double chienne , voire ;

Vraiment , ma douce amie , oui.

Air : *Quand le péril est agréable.*

J'ai maudit cent fois la carogne,
 Qui m'a fait un vilain baudet :
 Moi qui fus si beau , si bien fait !
 Regarde la besogne.

Air : *Pour passer doucement la vie :*

De moi que pouvois-tu pis faire ?
 Conçois ma honte & mon dépit.
 Depuis un an l'on m'entend braire :
 Quelle voix pour un bel-esprit !

Me voilà pour jamais exclus de l'académie !

C O L O M B I N E.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Pardonne-moi , cher amant ,
 Ma bêtise d'un moment !

Quand on te sangla ,

La peur me troubla :

Le cœur de Colombine

A bien souffert dès ce tems là.

L' A N E.

Pas tant que mon échine , lon la ,

Pas tant que mon échine.

Air : *Du poulailler de Pontoise.*

Et jour & nuit je travaille ,

Moi qui suis né paresseux.

Le jour , une fois ou deux ,

Je mange , & quoi ? rien qui vaille :

Le joli ragoût , ma foi !

Des chardons & de la paille !

Le joli ragoût , ma foi ,
 Pour un gourmand tel que moi !

Air : *Tout le long de la riviere.*

La grande misere ,
 Mon plus grand chagrin ,
 Quand le chaud m'altere ,
 C'est qu'au lieu de vin
 Je bois de l'eau de riviere ,
 Lere , lon lanla ,
 Je bois de l'eau de riviere :
 Le beau ratafia !

Air : *Dupont , mon ami.*

Moi , qu'au cabaret
 L'on nommoit Grégoire !

C O L O M B I N E.

Laisse , mon poulet ,
 Laisse ton histoire !

L' A N E.

Non , morbleu , je dirai tout ;
 Ecoute-moi jusqu'au bout.

Air : *L'amour me fait , lon lanla , l'amour me
 fait mourir.*

Sous cette peau nouvelle ,
 Plus que sous l'autre encor ,
 A l'aspect d'une belle
 Mes feux prennent l'effor.

L'amour me fait , lonlanla , l'amour me fait mourir.

Air : *Que je veux de mal à ma mère.*

Pour le beau sexe je suis tendre ,
 Autant & plus qu'auparavant.
 Mais en vain , pour me faire entendre ,
 Je me suis essayé souvent.

Tel que je suis , comment ,
 Poliment ,
 Galamment ,

Comment m'y prendre ?
 Tel que je suis , comment
 Trousser un compliment ?

Air : *Le grand dieu Neptune est en colère.*

J'exprime alors ainsi mon martyre :
 Ho , ho , tourelouribo ! [*Il brait.*]
 Mais , j'ai beau dire & redire ,
 Ho , ho , tourelouribo ! [*Il brait*]
 Qui diable pourroit traduire ,
 Ho , ho , ho , tourelouribo !

C O L O M B I N E rit à se tenir les côtés.

L' A N E , tristement.

Air : *La ceinture.*

Vous riez , quelle cruauté !

C O L O M B I N E.
 A ton chant puis-je ne pas rire ?
 Je lui dois ta fidélité.

L' A N E.

J'ai bien autre chose à te dire.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Près d'une ânesse , débridé ,
 Dans un beau pré je fus guidé ,
 Et laissé par mon maître

COLOMBINE , *d'un air inquiet.*

Eh bien ?

L'ÂNE.

Ce n'étoit pas pour paître ,
 Vous m'entendez bien.

COLOMBINE , *du ton de l'opéra de Phaëton qu'on jouoit alors.*

Air : *Ah , Phaëton , est-il possible !*

Ah , l'animal , est-il possible

Qu'il ait été sensible

Pour une autre que moi ! [*à l'âne.*]

Petit volage , est-il possible

Que vous m'eussiez manqué de foi ?

L'ÂNE.

Air : *Non , non , il n'est point de si joli nom que celui de ma Nannette !*

Non , non ,

Je fus sage comme un Caton ;

J'eus du respect pour ma race.

Non , non , l'on ne verra jamais ânon

Porter mes armes & mon nom.

Deux ânes dans la branche aînée des Arlequins !
 Hélas ! ce n'est déjà que trop d'un comme moi
 pour son déshonneur.

Prends-y garde : aujourd'hui , ni jamais , je
n'entendrois raillerie là-dessus !

Air : Du Cap de Bonne-Espérance.

Je ferois inexorable
Pour cette infidélité ,
Si je t'en faisois coupable.

L'ÂNE.

Non , je ne l'ai pas été.

COLOMBINE.

Quand je voudrai , je suis fâché
De te rendre ta figure.
Mais tu subirois le sort
D'un âne jusqu'à la mort.

L'ÂNE.

Air : J'offre ici mon savoir faire.

J'ai toujours été fidele.

COLOMBINE.

Jure encor que tu le feras.

L'ÂNE.

Des bons maris , jusqu'au trépas ,
Je jure d'être le modele.

COLOMBINE.

Sois certain qu'au premier faux pas ,
Tout de nouveau je t'enforcele.

L'ÂNE.

L' Â N E.

Air : Des fraïses.

J'ai trop durement vécu ,
 Pour que je te chicane :
 Et je suis bien convaincu
 Qu'il vaut mieux être un cocu ,
 Qu'un âne , qu'un âne , qu'un âne.

C O L O M B I N E.

Retourne à l'écurie : je vais chercher ce qu'il
 faut pour te rendre ta première forme ; & je re-
 prends mon anneau , crainte que tu n'aïlles jafer
 mal-à-propos d'ici là.

Air de M. l'abbé.

Et bientôt tu changeras
 Si bien de corps & d'organe ,
 Qu'on ne s'apercevra pas
 Que jamais tu fus un âne :

[*L'âne , en s'en allant , se met à braire pour la
 dernière fois.]*

Je vais d'abord faire part de cette heureuse
 nouvelle à ma chère maîtresse , & cueillir ensuite
 une rose au jardin.

Air : Menuet d'Hésione.

J'ai bien fait de lui faire apprendre
 A porter de pesans fardeaux :
 Par-là du moins je puis m'attendre
 Que le bon homme aura bon dos.

SCENE XII.

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT.

Air : Vous partez , belle princesse.

J'E vous cherchois , ma princesse !

COLOMBINE.

Mon prince , il faut s'en aller :

Madame vient de m'appeller.

[*Elle s'en va.*]PIERROT *la poursuivant.*

Chere tigresse !

Je ne venois point vous parler

De ma tendresse.

SCENE XIII.

PIERROT.

L'ANE aussi bien n'y est plus , & cela ne se croit
pas qu'on ne le voie.

Air : Un sot qui veut faire l'habile.

On dit qu'un philosophe habile

Mourut de rire , en voyant un baudet

Manger d'un air humble & tranquile ,

Très-proprement des fruits sur un buffet.

Un âne ivrogne , & d'une adresse extrême ,

Ici buvant à même ,

Est bien plus bouffon :

En pouffer de rire , bon !

Mais en crever , non.

S C E N E X I V.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE.

FRIPPE-SAUCE *crie derriere le théâtre.*

Air : *A boire ! à boire ! à boire !*

ARRÊTE ! arrête ! arrête !

Double chienne de bête. [*En entrant.*]

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Mais c'est en vain que j'ai couru !

P I E R R O T.

A qui diable en as-tu ? *bis.*

Pourquoi te vois-je ainsi troublé ?

F R I P P E - S A U C E.

Ouf , je suis essouffé ! je suis tout essouffé !

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Aussi sur votre porte

Vous n'avez jamais l'œil.

Un gros chien nous emporte

Le cuison de chevreuil, . . .

P I E R R O T.

Dont on fit hier présent ! Que je dois servir à
dîner ! Que dira notre maître ?

Quand il faudra la chose ,

Je prévois sa fureur.

Le maudit âne est cause

De ce malheur.

Hélas ! c'est en courant avertir cette fille , que
j'ai malheureusement laissé tout ouvert. Je suis
perdu ! je suis enragé ! Je donnerois ma vie pour
un denier.

Air : Frere André disoit à Grégoire.

On va m'accabler de reproche !

Le désespoir vient me saisir.

Frippe-fauce , fais-moi plaisir :

Décroche la broche , & m'embroche.

Perce , perce , perce-moi tripe & boyau ,

Traite-moi comme un aloyau.

F R I P P E - S A U C E .

Oh ! mais , monsieur l'écuyer ; c'est aussi se
jeter au feu , & se donner au diable à trop bon
marché.

Air : Tu croyois en aimant Colette.

Votre faute est trop peu de chose ,

Pour ainsi vous désespérer.

L'âne , dites-vous en est cause ,

C'est à l'âne à la réparer.

SCENE XV.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE, L'ANE
*qui vient à pas de loup, & qui entendant parler
 de lui, les écoute sans en être vu.*

FRIPPE-SAUCE *continue, & change d'air.*

TURELUTUTU, dégainons nos couteaux.

PIERROT.

Ane que tu es toi-même, que veux-tu que l'âne
 fasse à cela ?

FRIPPE-SAUCE.

Air : Une jeune Nonnette.

Lui coupant une cuisse ,

Rien n'est gâté.

J'en ferai bien l'office ,

Sans vanité.

Puis vous en ferez un des plats

Des plus délicats :

O gué lon la lanlere , ô gué lon la !

PIERROT.

Air de Lonlanladerirette.

Servir une cuisse d'anon ,

Pour un morceau de venaison !

Lonlanladerirette !

Tu n'as pas l'ombre de raison.

L'ÂNE D'OR,

FRIPPESAUCE.

Eh, oui-dà ! pourquoi non ?

Air : *Ami, sans regretter Paris.*

Dans les guinguettes, bien ou mal,

Sans cesse on accommode

Et l'on fait manger du cheval,

Pour du bœuf à la mode.

Air : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Ces coquins dans l'art des ragoûts,

En sauraient-ils plus long que nous ?

PIERROT.

C'est parler comme un livre.

FRIPPESAUCE.

Eh quoi, faut-il qu'un marmiton

Vous fasse ainsi votre leçon,

Et vous apprenne à vivre ?

Çà, piquons-nous d'un noble orgueil !

Allons changer l'âne en chevreuil.

PIERROT.

Et bon, bon, bon !

Le conseil est bon !

Parbleu, je le veux suivre.

Air : *Tu as le pied dans le margouillis.*

Allons, sans perdre un moment,

Lui couper, lui couper, lui couper la cuisse,

Allons, sans perdre un moment,

Lui couper la cuisse proprement.

[*Appercevant l'âne qui fuit.*]

Tiens , ne voilà-t-il pas mon drôle qui venoit voir s'il n'y avoit rien à frire pour lui ? Vas , vas , tu vas avoir ton compte ! Prenons le tems que Gloriolet assemble tout le monde pour sa piece : personne ne nous verra.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un appartement.

PIERROT, FRIPPE-SAUCE.

P I E R R O T.

Air : M. le prévôt des marchands.

MAIS as-tu fareté par-tout ?

F R I P P E - S A U C E.

Cour & jardin.

P I E R R O T.

Je suis à bout !

F R I P P E - S A U C E.

Ma foi , j'en perds la tramontane !

P I E R R O T.

Quoi , bien par-tout ?

F R I P P E - S A U C E.

De tout côté.

X iv

P I E R R O T.

Qu'est devenu ce maudit âne ?

Le diable l'a-t-il emporté ?

F R I P P E - S A U C E.

Air : *Quand le péril est agréable.*

On vient !

P I E R R O T.

C'est le seigneur Octave.

Sauvons-nous ! Il aime le vin.

Suis-moi : peut-être le coquin

Sera-t-il dans la cave.

S C E N E II.

OCTAVE, ISABELLE, GLORIOLET.

G L O R I O L E T.

Air : *Adieu , voisine.***M**ON ballet célèbre ce jour ;

C'est une belle estampe.

Je l'ai fait cette nuit. L'amour

Mettoit l'huile à ma lampe.

O C T A V E.

Mais , ami , sur-tout qu'il soit court ,

Ou je décampe.

G L O R I O L E T.

Air : Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.

Il ne durera qu'un seul petit moment ;
 Et vous ferez tout je ne fais comment ,
 Je ne fais comment , je ne fais comment
 Je ne fais comment vous le dire.

[*à Isabelle.*]

Air de la ceinture.

L'hymen offre à l'esprit des fers ;
 Vous ne brûlez que d'un feu sage.

[*à tous.*]

Embrasés du feu de mes vers ,
 Vous allez aimer à la rage.

Air : Pour la baronne.

Et Colombine ?

O C T A V E.

Cueille une rose en mon jardin.

G L O R I O L E T.

Viendra-t-elle ?

I S A B E L L E.

Oui, je m'imagine.

[*à part.*]

Ris bien ! ris bien ! pour toi sa main

Cueille une épine.



SCENE III.

DIVERTISSEMENT.

Le fond du salon s'ouvre, & représente un second théâtre, dont le premier dès-lors n'est plus que l'orchestre, où les trois acteurs de la scene précédente s'asseyent comme spectateurs.

SCENE PREMIERE.

DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMEN, *après une grave symphonie, qui annonçoit sa venue, chante :*

Air majestueux, composé par M. Voisin.

VENEZ, plaisirs, venez former ici les nœuds
D'une éternelle & douce chaîne :
Je vais, sous votre auspice heureux,
Unir Lyfandre & Célimene.

GLORIOLET.

Vous remarquerez bien, monsieur, que Lyfandre c'est vous; & que Célimene, c'est madame.

O C T A V E.

Madame & moi , nous avons l'esprit de nous en douter : mais qui est cette femme-là qui chante ?

G L O R I O L E T.

Une femme ! vous n'y pensez pas ! C'est un dieu. Vous prenez son manteau de cérémonie pour une robe : c'est l'Hymen.

O C T A V E.

Il a la voix bien claire , les dehors bien mesquins , bien plats : voilà un vilain Hymen.

G L O R I O L E T.

Le voilà comme la mythologie , l'ichonologie & l'usage nous le représentent. Il a fallu m'y conformer. Pour suivez , Hymen : ferme :

L' H Y M E N.

Air composé par M. Voisin.

Tendres cœurs , soumis à ma loi ,
Chantez , célébrez tous ma gloire !
Le dieu de Cythere , sans moi ,
Souvent n'auroit pas la victoire.

CHOEUR DE JEUNES MARIÉS.

Du charmant Hymen aujourd'hui
Chantons , célébrons la victoire :
Le dieu de Cythere , sans lui ,
Souvent n'auroit pas la victoire.

L' H Y M E N.

Je vois à mon char attaché
Des dieux le monarque suprême ;
Et pour obtenir sa Pſyché ,
Cupidon m'implora lui-même.

L E C H O E U R.

On voit à son char attaché ,
Des dieux le monarque suprême ;
Et pour obtenir sa Pſyché ,
Cupidon l'implora lui-même.

L' H Y M E N.

Venez , plaisirs ; venez former ici les nœuds
D'une éternelle & douce chaîne :
Je vais , sous votre auspice heureux ,
Unir Lyfandre & Célimene.

G L O R I O L E T.

Eh bien , monsieur , est-ce là du grand ?

O C T A V E.

Du grand , tant que vous voudrez , monsieur
Gloriolet : mais , ne vous en déplaîse , qui com-
mence d'être aussi bien ennuyeux.

G L O R I O L E T.

Songez donc au caractère du personnage :
c'est l'Hymen. Patience ! ce qui suit sera moins
férieux.



S C E N E I I

D U D I V E R T I S S E M E N T.

L'HYMEN , SA SUITE ; UN SURVENANT.

L E S U R V E N A N T.

Air : Ce n'est point par effort qu'on aime.

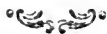
SEIGNEUR , un petit personnage
Veut , malgré tous , entrer céans.
A votre porte il fait tåpage ,
Il insulte & bat tous vos gens.

L' H Y M E N.

C'est l'Amour : donnez-lui passage.
Ouvrez vite les deux battans.

Air : Des fraîses.

Je l'oubliais , en effet ;
J'étois fou : comment diantre !
De ma classe il est préfet ;
Rien ici ne fera fait ,
S'il n'entre , s'il n'entre , s'il n'entre.





S C E N E I I I

D U D I V E R T I S S E M E N T .

L'AMOUR, L'HYMEN & SA SUITE.

L' A M O U R .

Air connu.

C A M A R A D E ,

Prends bien garde

De faire ici le seigneur !

Je veux bien , entr'autres choses ,

Que de la main tu disposes ;

Mais ne touche pas au cœur.

L' H Y M E N .

Air : Des rats.

Bientôt j'appréhende

Que , par ton moyen ,

On ne me défende

De toucher à rien !

L' A M O U R .

Eh bien , partageons en bons freres :

Touche la dot & les écus.

Mais pour le surplus ,

Crois que tu n'y toucheras gueres :

Mais pour le surplus

Tu n'y toucheras presque plus.

O C T A V E.

Mais , monsieur le poëte , vous m'annoncez là
de jolies choses par la bouche de l'Amour.

G L O R I O L E T.

Voilà les parterres ; interrompant toujours :
paix là ! paix ! On en est à la péripétie. Hymen,
à vous. Courage !

L' H Y M E N.

Air : On n'aime point dans nos forêts.

Pour un époux de la Raison (a) ,
C'est n'être guere raisonnable.

L' A M O U R.

Qui , moi , l'époux de ce dragon ?
Ce vaudeville est une fable.
Le vrai , c'est que dans mes états
Elle engendre bien des débats.

L' H Y M E N.

Air : Pour passer doucement la vie.

Ajustons-nous à l'avantage
Et de tes états , & des miens.
Des miens chasse le Cocuage ;
La Raison sortira des tiens.

(a) On jouoit dans ce tems là avec un succès éton-
nant , une comédie de l'abbé Pélegrin , aux François ,
intitulée : *Le nouveau monde , ou mariage de l'Amour
avec la Raison.*

Air : *Quand le péril est agréable.*

Je l'épouserai , camarade.

Elle est grave , & moi sérieux :

Ensemble nous irons des mieux.

L' A M O U R.

Ah , la belle accolade !

Air : *Ah , que la paresseuse automne !*

Ton offre me plaît & m'oblige ;

Faisons tous deux ce beau coup là :

Ce fera le plus grand prodige

Que jamais au monde on verra.

SCENE IV

DU DIVERTISSEMENT.

L'HYMÉN , L'AMOUR , LE COCUAGE
se présentant tout-à-coup , & sortant de dessous la trape , un bois de cerf à la main , qui lui sert de sceptre.

L' H Y M E N.

QUE vois-je ! ici le Cocuage !

Par où l'insolent jusqu'à nous

A-t-il pu se faire un passage ?

L E C O C U A G E.

Oh , j'ai tous les passe-par-tous !

OCTAVE.

O C T A V E.

Mais, monsieur, êtes-vous fou ; d'amener dès aujourd'hui ce personnage là sous mes yeux ?

G L O R I O L E T.

Oh, que les auteurs ont à souffrir ! Patience ! patience ! vous dis-je. [*à l'acteur.*] Marchez ; Cocuage.

L E C O C U A G E.

Air : *Prêtez-moi, jeunette bergère.*

Je suis un bon compere ;

Laquais & financier ,

Magistrat, militaire ,

Abbé, palefrenier ;

[*se tournant vers Isabelle.*]

Prête-moi, jeunette bergère ,

Prête-moi ton panier.

OCTAVE, *se levant en fureur, & pourtant à part.*

Il me prend envie de jeter les acteurs & l'acteur par les fenêtres.

G L O R I O L E T, *le faisant rasseoir.*

Vous auriez raison, si l'Hymen ne disoit pas ce qui suit. [*à l'acteur.*] Allons donc, Hymen ; vite ! sur l'air de flon, flon.

L' H Y M E N.

Ah, quelle injure atroce !

Que venez-vous, fripon ;

Un premier jour de noce

Faire en cette maison ?

J'en dis autant.

LE COCUAGE.

Flon, flon, lariradondaine; flon, flon, lariradondon;

OCTAVE.

Mais cela prend beau train : cela durera-t-il?

GLORIOLET.

Nenni, nenni ! l'Amour va bien le faire taire.

L'AMOUR.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Pour le lendemain , passe encore !

Mais le jour même !

LE COCUAGE.

Ah , la pécure !

L'Hymen & moi sommes connus.

Quelle ignorance est donc la vôtre ?

Tous deux , nous ne nous quittons plus ;

Et toujours qui voit l'un , voit l'autre.

L'AMOUR.

Air : *La jeune Isabelle.*

Oh bien , je vous prie

De fortir d'ici.

Déformais je lie

Avec ce dieu-ci.

Notre paix est faite.

LE COCUAGE.

L'accord est nouveau.

L' A M O U R.

Et votre retraite

En fera le fceau.

L E C O C U A G E.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?*

A qui crois-tu parler ,

Pour m'oser parler en maître ?

A qui crois-tu parler ,

Pour oser m'exiler ?

L' A M O U R.

Quoi ! peux-tu me méconnoître ?

Quoi ! n'es-tu pas mon vassal ?

Et ne dois-tu pas l'être ?

L E C O C U A G E.

Le plaifant animal !

L' A M O U R.

Air : *Lanturelu.*

Ah , quelle impudence !

L E C O C U A G E.

Je me ris de toi.

L' A M O U R.

Quoi ! fans ma puissance ,

Sans mes feux , fans moi ,

Sans mon affiftance ,

Tu pourrois faire un cocu ?

L E C O C U A G E.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu !

Y ij

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Oh , ce n'est plus comme autrefois !

Ami , dans mes exploits *bis.*

Tu n'es à présent , pour ta part ,

Que pour un demi-quart. *bis.*

Air : *Vous y perdez vos pas , Nicolas.*

Quand une femme quitte

Un mari sans froideur ,

Jeune , & plein de mérite ,

Pour un vieil agioteur ;

De grace , est-ce à toi , di ,

Mon ami ,

Que j'en dois le grand-merci ?

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.*

Plutus a dérobé tes charmes :

La fameuse rue Quincampoix

En un an m'a plus fourni d'armes ,

Qu'en mille n'eût fait ton carquois.

Air : *Dondaine , dondaine.*

On court au plus pécunieux , *bis.*

Et non pas au plus amoureux.

L' A M O U R.

Le traître ! le traître !

Voyons qui de nous deux

Sera le maître.

*Grand air , avec des accompagnemens ,
composé par M. Voisin.*

Volez , volez , Amours , à tire-d'aile !

Venez , accourez tous , pour venger votre roi !

Fondez sur un rebelle ,

Qui s'ose attaquer à moi !

Volez , volez , Amours , volez à tire-d'aile !

[*L'orchestre annonce la descente des Amours.*]

GLORIOLET, à Octave & à Isabelle.

Voici un joli coup de théâtre : cela fera gracieux & galant. Regardez bien.



S C E N E I V.

LES ACTEURS de la scène précédente ; & l'âne dans la machine , partie au coup de sifflet. Le petit garçon qui représentoit l'Amour , s'enfuit.

O C T A V E.

L'AMOUR qui s'enfuit , l'Hymen & le Cocuage qui restent en scène avec un âne ! Monsieur Gloriolet, vous me ferez passer cela pour du gracieux & du galant ?

GLORIOLET transporté de fureur , & s'arrachant les cheveux.

Ah , le chien ! Holà , décorateur !

Y iij

LE DÉCORATEUR, *arrivant tout éperdu.*

Arrachons-nous, vous les cheveux, & moi la barbe, tant que nous voudrons. Ma foi, messieurs, vous me voyez aussi stupéfait & plus fâché que vous.

G L O R I O L E T.

Plus fâché que moi ! Comment, malheureux, un âne, à la place d'une troupe d'Amours ?

LE DÉCORATEUR.

Que puis-je vous dire ? Je tenois trois ou quatre petits drôles, tout prêts à placer dans cette machine, quand ce maudit âne, au grand galop, poursuivi d'un cuisinier, le tranche-lard à la main, s'est venu jeter dans notre machine, qui a parti sur-le-champ ; & vous me voyez aussi surpris & aussi sot que vous.

G L O R I O L E T.

Ah, le joli denouement de perdu ! Le Cocuage étoit chassé par les amours, qui restoient avec l'Hymen ; & l'allégorie finissoit par le mariage de l'Hymen avec la Raison : présage heureux de vos amours & de votre union.

Air de M. l'abbé.

Si cet âne n'eût gâté

Ma petite comédie,

Elle vous eût enchanté,

Elle vous eût enchanté,

Vous l'eussiez applaudie.

L' A N E *se mettant à braire.*

Han, hin, hon ! hin, han, hon !

O C T A V E.

Même air.

A ce cri , je vous en crois :

Oui , monsieur , je vous l'avoue ,

N'a pas qui veut cette voix.

[*Flattant l'âne.*]

Reprends ton chant , je le loue.

L' A N E , *plus fort que jamais.*

Han, hin, hon ! hin, han, hon !

S C E N E V.

LES ACTEURS *de la scène précédente* ,
LE CUISINIER.

*Le cuisinier veut tuer l'âne , qui s'enfuit entre les
deux jambes de Gloriolet.*

O C T A V E.

Air : Passant par la cuisine.

Q U E t'a donc fait , Pierrot ,

Cette bête effrayée ,

Qu'on nous a de là-haut

Tout-à-l'heure envoyée ?

Y iv

L'ÂNE D'OR;

PIERROT.

Monfieur , j'avois raifon ;
 C'est un fripon , c'est un glouton ;
 Le drôle
 Boit , mange tout ,
 Fouille par-tout ;
 Je n'ai rien qu'il ne vole.

GLORIOLET.

Il parle d'un âne comme d'un chat.

OCTAVE.

Air : *Robin turelurelure.*
 Que me dis-tu là , Pierrot ?

PIERROT.

La vérité toute pure.
 Il boit le vin dans le pot.

GLORIOLET.

Turelure.

PIERROT.

Tout comme une créature.

GLORIOLET.

Robin turelurelure.

OCTAVE.

Air connu.

Qu'on apporte bouteille !
 Je veux faire l'essai
 D'une fi plaifante merveille.
 [*On va la chercher.*]

P I E R R O T.

Vous verrez que je vous dis vrai.

O C T A V E.

Je ferois bien fâché que tu l'eusses tué pour cela.

P I E R R O T.

Je n'aurois fait qu'en rire , fans la perte de
votre cuisson de chevreuil , qu'il m'a emporté.Air : *Ho , ho , tourelouribo !*

Ce coup là qu'il vient de faire . . .

L'âne , secouant très-fort les oreilles.

O C T A V E.

Ho , ho , tourelouribo !

P I E R R O T.

M'a mis en telle colere . . .

O C T A V E.

Ho , ho , tourelouribo !

P I E R R O T.

Que je voulois m'en défaire.

O C T A V E.

Ho , ho , ho , tourelouribo !

A ces cris , & au mouvement de ses oreilles ,
il me semble que le pauvre animal ne convient
pas du fait.P I E R R O T *prenant la bouteille qu'on apporte ,*
*& la présentant à l'âne.**Air de M. l'abbé.**[à Octave.]*

Connoissez la vérité.

[à l'âne.]

Prenez cela , je vous prie ;

Et buvez à la santé

De toute la compagnie.

L'ÂNE *prend la bouteille , & brait : Hin , han ,
hon , &c. Ensuite il boit à même.*

P I E R R O T , *pendant qu'il boit*Air : *Mirlababibobette*

A boire il n'est pas apprenti :

Mirlababibobette , ai-je menti ?

Mirlababibobi , ferrelababibobo , mirlababobinette ,

Serrelababobina ,

On me croira.

I S A B E L L E.

On va voir des gens bien autrement étonnés ,
quand Colombine viendra.

O C T A V E.

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Cet âne est d'une rareté

De plus grand prix que l'on ne pense.

Dis-moi : combien t'a-t-il coûté ?

P I E R R O T.

Vous le verrez sur ma dépense ;

Fort peu de chose.

O C T A V E.

Mais encor ?

P I E R R O T.

Plus qu'il ne vaut ; deux pieces d'or.

Deux pieces d'or.

O C T A V E.

Deux pieces d'or ?

P I E R R O T.

Oui , vous dis-je , deux pieces d'or.

*L'âne couche une oreille à plat , & dresse
extraordinairement l'autre.*

I S A B E L L E.

Air : Quel plaisir de voir Claudine !

Ah , je l'entends à merveille !

Pour le coup il dit que non ,

Et cette indiscrette oreille

Te dénonce un peu fripon.

Air : Hélas ! c'est bien sa faute.

L'âne pourroit un jour parler :

Crois-moi , songe à ne rien celer.

P I E R R O T.

Je confesse ma faute.

[*à part.*]

Maudit âne ! il t'en va coûter

Dès ce soir une côte , lonla ,

Dès ce soir une côte.

O C T A V E.

Vas , vas , je te pardonne , en faveur d'un si bon
achat.

Air : *Joconde.*

J'ordonne , pour ton châtiment ,
 Qu'à la cuisine il vive :
 Qu'au marché très-exactement ,
 Tous les jours il te suive :
 Qu'au retour , il ait à son gré ,
 De quoi manger & boire.
 Il y fera , quand je lirai
 Désormais ton mémoire.

G L O R I O L E T.

Air : *Ami , sans regretter Paris.*

Que de ces coquins gros & gras
 On mettroit à la porte ,
 Si l'on avoit mis sur leurs pas
 Un âne de la sorte !

S C E N E V I.

LES ACTEURS *de la scène précédente* ,
 C O L O M B I N E.

COLOMBINE , *tenant une belle rose à la main.*

Air : *Blaise revenant des champs , tout dandinant.*

MESSIEURS , d'où vient que voilà
 Cet âne là , cet âne là ?

Est-ce qu'à ma place il a

Voulu de madame

Voir l'épithalame ?

G L O R I O L E T.

La belle Colombine aime à badiner. Mon Dieu, non ! l'âne, & moi, n'avions pas envie de rire, quand il est venu ici.

Suite de l'air.

C'étoit pour se dégager

D'un grand danger, d'un grand danger.

Pierrot vouloit l'égorger.

C O L O M B I N E *en fureur, sautant à la gorge de Pierrot.*

Comment, traître, tu voulois l'égorger ?

G L O R I O L E T, *à Pierrot.*

Tu voulois, perfide,

Etre un fraticide.

I S A B E L L E.

Air : J'en ferai la folie.

Colombine, ce jour même

Où l'on me marie,

Prends celui que ton cœur aime ;

C'est moi qui t'en prie :

Choisis tout-à-l'heure un mari.

C O L O M B I N E, *gaiment.*

Landerirette ! landeriri !

J'en ferai la folie aussi, j'en ferai la folie.

Même air.

Celui dont mon cœur approuve
 L'amoureuse envie ,
 Justement ici se trouve ;
 Et quoiqu'on en rie ,
 Qu'on en dise ce qu'on voudra ,
 Je veux , j'aurai ce garçon-là.

PIERROT, *prenant cela pour lui.*
 C'est pas une folie , ma mie , c'est pas une folie.

Air : Nanon dormoit.

Vous me caufez
 Un transport de tendresse ;
 Vous m'arrosez
 D'un coulis d'allégresse ;
 Petit pot à cornichons ,
 Allons , allons , te donner un couvercle , allons !

C O L O M B I N E.

Air : Je reviendrai demain au soir.

Patience ! que savez-vous ?
 Monsieur Pierrot , tout doux. *bis.*
 Vous n'êtes pas mon seul galant ,
 J'ai plus d'un postulant. *bis.*

GLORIOLET, *prenant le change à son tour.**Air : M. le prévôt des marchands.*[*à part.*]

C'est à moi qu'elle en veut ! Parbleu ;
 Elle avoit bien caché son jeu.

Ma main n'étoit pas pour la sienne ;
 Mais n'importe , elle me chérit ;
 Elle est belle , & vaut une reine ,
 Dès qu'elle aime le bel-esprit.

COLOMBINE, *levant la rose entre deux.*

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Voici la pomme d'or qui va
 Terminer toute concurrence :
 Je suis à celui qui l'aura ;
 Et je veux que tous deux d'avance
 Vous consentiez à son bonheur.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

De tout mon cœur ! de tout mon cœur !

COLOMBINE.

Air de M. l'abbé.

Vous allez savoir enfin
 Le choix que je me propose.

[*Allant à l'âne , & lui mettant la rose dans la
 bouche.*]

Reçois , mon cher Arlequin ,
 Ma main , mon cœur , & la rose.

ARLEQUIN, *se levant en pied , & poursuivant ;
 Gloriolet à coups de batte.*

Han , hin , han , hon , hin , han hon , &c.

Air : *Flon , flon , lariradondainé.*

Et toi , dont la malice

Vouloit , maitre fripon ;

Servir ici ma cuisse

Pour de la venaison ;

Flon , flon , lariradondaine ;

Flon , flon , lariradondon.

O C T A V E.

Qui ne tomberoit des nues ? Comment , ma-
dame ! & vous ne paroissez pas seulement sur-
prise ! Que veut dire ceci ?

I S A B E L L E.

Colombine m'a mise au fait ; qu'elle vous y
mette.

C O L O M B I N E.

Air : *Talaleri , talaleri , &c.*

Dans une ville de l'Epire ,

En Thessalie , un beau matin . . .

Cela feroit trop long à dire :

Remettons l'histoire à demain :

Commençons par danser & rire :

Talaleri , talaleri , talalerire !



L A R O S E ,
OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,
AVEC UN PROLOGUE.

Tome III.

Z

A V E R T I S S E M E N T.

CETTE piece, quoique revêtue de l'approbation du censeur, essuya néanmoins beaucoup de difficultés, lorsqu'il fut question de la jouer. Les ennemis de l'opéra-comique firent tous leurs efforts pour en empêcher la représentation. Piron trouva le moyen de lever les obstacles, en adressant la requête suivante à M. le comte de Maurepas.

„ MONSEIGNEUR.

„ SANS autre appui qu'une parfaite confiance en votre pouvoir & en votre bonté, j'ose
 „ recommander à votre protection une Rose
 „ qu'on veut empêcher d'éclorre. Le désespoir
 „ des pauvres entrepreneurs de l'opéra-comi-
 „ que, me force à prendre cette liberté. On vient
 „ de leur défendre la représentation de cette
 „ piece, au moment que votre départ les empêche
 „ d'être à vos pieds, & que la longueur & les
 „ grands frais des préparatifs ont achevé de les
 „ conduire à l'extrémité. Ils avoient tout fait,

Z ij

„ dans l'espérance que votre indulgence & votre
„ autorité les mettroient à l'abri de la persé-
„ cution.

„ Votre nom , Monseigneur , les conduit à la
„ mort. Ainsi j'ose avancer que vous leur devez
„ compassion , d'autant plus qu'on ne s'avise
„ pas d'implorer ici votre appui , en faveur du
„ scandale & de la licence. Un abbé , commis à
„ l'examen des pieces , qui se conforme aux
„ scrupules & à la rigidité de la police , envoya
„ *la Rose* à M. Hérault , avec son approbation ,
„ & sans avoir fait aucune rature. Il y a plus ,
„ Monseigneur ; j'ai lu *la Rose* dans une compa-
„ gnie où il y avoit deux évêques sexagénaires ,
„ & quelques dames qui en sont déjà aux direc-
„ teurs. L'ouvrage trouva grace devant leurs
„ yeux. Ils n'y ont voulu voir que ce que j'y
„ montre. Les mots *rose* , *rosier* , *houlette* &
„ *jardin* , leur ont bien fait penser quelque petite
„ chose ; mais ils convinrent tous , comme a fait
„ l'examineur , que le voile de l'allégorie
„ étoit si heureusement tissé , qu'il n'y avoit pas
„ le plus petit trou par où l'on pût voir la nudité.
„ M. Hérault veut toujours être derrière le
„ rideau , sans vouloir imaginer que ce rideau
„ fera bien plus devant les yeux des spectateurs ,
„ qu'il ne peut être dans l'idée des lecteurs. Mon

„ théâtre représente un jardin , au milieu duquel
„ est un rosier. La rose éclate au-dessus de ce
„ rosier , & frappe les yeux des spectateurs. Tout
„ cela répand une innocence continuelle sur
„ tout ce qui se dit. Des bergers se disputent ,
„ comme une faveur innocente , un bouquet
„ offert par la plus jolie bergere du hameau ;
„ lieux communs des niaiseries pastorales. Je
„ vous supplie très-humblement , Monseigneur ,
„ de vouloir bien donner des ordres plus doux
„ que ceux de M. Hérault.

Sape , premente deo , fert deus alter opem.

„ Un grand roi , très-chrétien , ne dédaigna
„ pas de secourir Moliere dans un pareil cas , à
„ l'occasion du *Tartuffe* ; & cependant la même
„ différence , qui se trouve à mon désavantage
„ entre les deux auteurs , se trouve à mon avan-
„ tage entre les matieres & les conséquences des
„ deux pieces.

Cette lettre eut tout le succès qu'en espiroit
Piron , & la piece fut représentée le 5 mars 1744 ,
avec les plus grands applaudissemens.



P E R S O N N A G E S

D U P R O L O G U E.

L'AMOUR.

MERCURE.





PROLOGUE.

*Le théâtre représente un bosquet , où l'on voit , dans
l'éloignement , une partie d'un temple consacré à
l'Hymen.*

L'AMOUR, MERCURE *tenant l'Amour
par la main.*

L' A M O U R.

Air : Fanfare de Choisy.

CA , vite faisons fracas ;
Rien n'arrête ici mes pas.

M E R C U R E , *à demi-voix.*
Point de bruit ; parle plus bas :
A quoi servent ces éclats ?

L' A M O U R.

Qu'aux premiers sons de ma voix ,
Tout reconnoisse mes droits ;
Qu'Hymen réduit aux abois ,
Lui-même annonce mes loix.

M E R C U R E , *à demi-voix.*
Quoi ! ne pourras-tu jamais
Taïre aucun de tes projets ?

A peine sommes-nous entrés sur les terres de
l'Hymen ! Craignons d'être découverts.

Z iv

P R O L O G U E.

Air : Il sommeille.

L'Hymen s'alarme au moindre bruit.

L' A M O U R.

Bon, bon, pendant toute la nuit

Il sommeille.

Devant ses yeux, sous son rideau,

J'ai cent fois passé mon flambeau ;

Rien ne l'éveille.

M E R C U R E.

Ne nous y fions pas. Malgré ce calme apparent,
tout est ici dans la défiance ; & déjà nous aurions
été surpris, si je n'avois pas assoupi la Médifance
& la Jaloufie, à qui l'Hymen a confié cette isle.

L' A M O U R.

Ah, mon cher Mercure ! que je t'ai d'obliga-
tion ! Tes soins assurent ma vengeance.

Air : Des billets doux.

L'Hymen a méprisé mes loix ;

Je ne suis plus, comme autrefois,

Admis à ses mysteres.

Oui, pour m'en venger à mon tour,

Je m'amuserai tout le jour

A chasser sur ses terres.

M E R C U R E.

L'occasion est favorable. Nous entrons dans la
saison où, pour sortir de l'enfance, les bergeres
de ce hameau sont obligées d'offrir à l'Hymen les
premieres fleurs & les premiers fruits qui croîs-

font dans leurs jardins, pour qu'il en dispose à son gré.

L' A M O U R.

Je fais qu'il attend ce tribut, pour renouveler sa couronne, qui sans doute est bien fanée, depuis qu'il a négligé mes secours.

Air : Vénus nous traite en rivales.

Chez lui, le jour de sa fête,
Je faisois tous les honneurs,
Ma main couronnoit sa tête
Des plus agréables fleurs,
Nous vivions comme bons freres;
Même gîte pour tous deux;
Ses chaînes étoient légères,
J'en assortissois les nœuds.

MERCURE, *sur la reprise de l'air précédent.*

A faire mauvais ménage,
Vous avez perdu tous deux:
L'Amour en étoit plus sage,
Et l'Hymen bien plus heureux.

L' A M O U R.

Il a perdu plus que moi. Mais c'est trop nous amuser; l'aurore va paroître. Allons, Mercure, courons dérober les premières fleurs qu'elle fera éclore.

M E R C U R E.

Air : Laire la, laire lanlaire.

Qui veut trop faire ne fait rien.

L' A M O U R.

Tout dort ici ; par ton moyen
Sans crainte nous pouvons tout faire.

M E R C U R E.

Laire là , laire lanlaire ,

Laire la ,

Ah , nenni-dà !

Les bergeres qui cultivent ces fleurs , n'ont-elles pas leurs meres , dont il faut sur-tout tromper la vigilance ?

L' A M O U R.

Mais quel droit ont les meres sur ces fleurs ?

M E R C U R E.

Quel droit ? Une fille n'a rien ici , qui ne soit à sa mere.

L' A M O U R.

Quelle tyrannie !

Air : Des Triolets.

Cette loi là n'est nulle part
Dans mon digeste de Cythere :
Dans les préceptes de mon art ,
Cette loi là n'est nulle part.
Chacun est libre à tout égard.
Mari , femme , fillette & mere ,
Tous ont leur petit fait à part ,
Dans la coutume de Cythere.

M E R C U R E.

Oh , cette coutume n'a pas lieu dans un pays
où l'Hymen a ses droits à conserver.

L' A M O U R.

Il faudra l'y établir : & je prétends accoutumer les jeunes bergeres à en disposer à leur gré, sans consulter ni l'Hymen, ni leurs meres.

M E R C U R E.

Pour y réussir, il faut user d'artifice. De mon côté, je n'épargnerai rien ; éloquence, argent : j'emploierai tout. Toi, si tu veux m'en croire :

Air : Nous sommes précepteurs d'amour.

Quitte ton arc & ton carquois ;

D'un simple enfant prends l'apparence :

Pour faire triompher tes loix ,

Il faut déguiser ta puissance.

L' A M O U R.

C'est bien dit : nous réussirons, ou j'y perdrai mes traits.

M E R C U R E.

Et moi, ma rhétorique.



P E R S O N N A G E S.

S Y L V I E, *bergere de vingt ans.*

R O S E T T E, *jeune fille de douze ans.*

L A M E R E *de Rosette.*

C O L I N, *valet, paysan.*

L' A M O U R, *enfant de huit à neuf ans.*

L' H Y M E N, *homme fait.*

U N B E R G E R *bel-esprit, Arlequin.*

U N V I E I L L A R D, *très-richement habillé.*

U N J E U N E B E R G E R *aimable.*

Troupe de BERGERS & de BERGERES.

La scene est devant la porte du jardin de Rosette.



LA ROSE.



SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente , dans le fond , un jardin fermé d'une porte grillée ; on voit à travers les grilles un rosier , au-dessus duquel paroît une belle rose épanouie. Deux figures , représentant la Jalousie & la Médisance , sont peintes à chaque côté de la porte du jardin , comme deux gardiennes qui veillent à la conservation de la rose.

SYLVIE , seule.

Air composé par M. Rameau.

LE jour ne luit qu'à peine encore :
Qui me réveille , hélas ! dans ce charmant séjour ?
Sont-ce les rayons de l'aurore ,
Ou sont-ce les traits de l'Amour ?
Ah ! dans cette saison nouvelle ,
Que le cœur est peu fait pour un triste repos !
Et que , sur ces rians côteaux ,
Un berger souvent nous rappelle
Plus que le soin de nos troupeaux !

Le jour ne luit qu'à peine encore :
 Qui me réveille , hélas ! dans ce charmant séjour ?
 Sont-ce les rayons de l'aurore ,
 Ou sont-ce les traits de l'Amour ?
 [*Il s'élève un ramage d'oiseaux , & l'on entend
 entr'autres celui du rossignol.*]

S C E N E I I.

S Y L V I E , R O S E T T E.

R O S E T T E , *se croyant seule.*Air : *Une jeune nonnette en s'éveillant.*

QUE votre voix est tendre ,
 Petits oiseaux !

Que j'aime à vous entendre
 Sous ces ormeaux !

Je ne fais quoi de fretillant ,
 En vous écoutant ,
 Me palpite là.

[*Se mettant la main sur le cœur.*]

O gué , lonla , lanlere ,
 O gué lonla !

S Y L V I E , *d'un air dédaigneux.*Air : *Gnia pas de mal à ça.*

Comme cela cause !

A l'âge qu'elle a ,

Sentir quelque chose

Fretiller déjà !

[*aigrement.*]

Tenez.

R O S E T T E.

Gnia pas d'mal à ça ,

Gnia pas d'mal à ça.

Air : Menuet d'Hésione.

Quoi donc , levée avec l'aurore ,

Chere Sylvie , en bonne foi ,

Je n'ai cru d'éveillés encore

Que les petits oiseaux & moi ,

S Y L V I E.

Air : Quand le péril est agréable.

Rosette , si bien habillée ,

Pour un jeune cœur sans souci ,

Me paroît elle-même ici

De bonne heure éveillée.

Air : Gardez vos moutons , lurette , liron.

Cela me convient bien à moi.

R O S E T T E.

Pourquoi pas à Rosette ?

S Y L V I E.

C'est que ce n'est pas son emploi

De mener sur l'herbette ,

Paitre les moutons ,

Lurette , liron ,

Liron , liron , lurette.

ROSETTE, *d'un petit air fin, le doigt index
sur le nez.*

Hom !

Air : *Ramonz ci , ramonez là.*

Autre chose qui t'éveille ,

Te met la puce à l'oreille.

Ah , tu soupirez tout bas !

Contez-nous ci , contez-nous ça , la , la , la ,

Et nous ne le redirons pas !

S Y L V I E , *dédaigneusement.*

Air : *Belle brune.*

L'innocente ,

L'innocente !

A votre âge il vous sied peu

D'être ici ma confidente.

L'innocente ,

L'innocente !

R O S E T T E .

Patience ,

Patience !

Le monde n'aura plus lieu

De m'accuser d'innocence :

Patience ,

Patience !

Air : *Une perruquiere , derriere S. Merry.*

A treize ans , je pense

N'être plus enfant :

Déjà

Déjà je commence
 D'avoir du tourlourirette ,
 D'avoir du lonladerirette ,
 [*Se touchant le front.*]
 Du raisonnement.

S Y L V I E.

Air : *Hélas ! la pauvre fille , elle a le mal de tout.*

Hélas , ma pauvre fille !

Vas , tu n'as rien du tout.

Air : *Les filles de Nanterre.*

Prends , petite mazette ,

Prends soin de ce jardin.

Voilà ton amufette :

Tu jaseras demain.

R O S E T T E.

Air : *Gardez vos moutons.*

Oh , je suis lasse de garder

Toujours la maisonnette :

Il est tems de me hafarder.

J'irai bientôt feulette

Garder les moutons. . .

S Y L V I E.

Le bel avorton

Pour porter la houlette !

Air : *Menuet d'Hésione.*

Il faut être une fille faite.

R O S E T T E.

Suis-je donc moins faite que toi ?

L A R O S E ,

S Y L V I E .

Et plus d'une fois , ma poulette ,
Avoir vu le loup , comme moi.

ROSETTE, *d'un air gai & déterminé.*

Air : *Et frou , frou , frou , & glou , glou , glou.*

A toutes choses vraiment , *bis.*

Il est un commencement ; *bis.*

Et gué , gué , gué ; & frou , frou , frou :

J'ai bon courage !

Je n'aurai pas peur du loup ,

Je suis forte à mon âge.

S Y L V I E .

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Petite téméraire.

R O S E T T E .

Bon , le monde se plaît

Presque toujours à faire

Le loup plus gros qu'il n'est.

S Y L V I E .

C'est un monstre effroyable !

R O S E T T E .

Si ce n'est un loup gris ,

Ce loup n'est pas si diable

Que tu le dis.

Laisse le venir seulement , tu verras si je
appelle à mon secours.

S Y L V I E.

Et quand crois-tu entrer en ménage, & te faire
des nôtres?

R O S E T T E.

Aujourd'hui.

S Y L V I E.

Aujourd'hui?

R O S E T T E.

Pas plus tard qu'aujourd'hui.

Air : Je ne suis né ni roi ni prince.

Pour me donner, belle Sylvie,
Moutons, houlette, & bergerie,
L'on n'attendoit que le printems;
Et pas plus loin qu'hier encore,
L'on me promet la clef des champs
Dès qu'on verroit la rose éclose.

Air : Lanturelu.

Je suis matineuse :
Et j'ai ce matin
Été curieuse
De voir au jardin :
J'ai vu. . . .

S Y L V I E.

Quoi, morveuse,

Quoi?

R O S E T T E.

Que le terme est échu.

A z ij

L A R O S E ,

S Y L V I E .

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

R O S E T T E .

Air : *Dans le bel âge. Rondeau.*

J'ai vu la rose ,

Qui tout nouvellement

Etoit éclosé.

J'ai réveillé maman.

Venez ! voici le tems ,

Ma mere , que j'attends :

Levez-vous , & pour cause.

Vite la clef des champs ;

J'ai vu la rose.

Et comme on n'est encore qu'aux premiers jours du printems , & que cette rose est un peu prématurée , elle ne m'en croit pas ; mais elle va la voir.

S Y L V I E .

De l'humeur dont je te vois , Rosette , il faudra que ta mere se leve de bon matin , si elle ne veut pas trouver déjà la fleur moissonnée. Le desir d'être des nôtres , te la fera troquer contre la houlette du premier pasteur qui s'offrira.

R O S E T T E .

Oh , pour cela , oui.

Air : *Adieu , paniers.*

Contre les premieres fleurettes

Je suis prête d'en faire un troc.

Si ma mere tarde un peu trop ,
 Adieu paniers , vendanges font faites.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Vas prévenir , ma chere ,
 Les bergers d'alentour ,
 De la jeune bergere
 Qu'on installe en ce jour.
 Dis , pour sa bien-venue ,
 Qu'au plus joli pasteur
 Rosette est résolue
 De donner cette fleur.

S Y L V I E.

Air : *Du chaos.*

Eh , crois-moi , vas , laisse faire
 L'Amour , ce petit finet , et , et , et , et , et , et , et , et , et .
 Sur la rose printaniere
 Il n'a que trop l'œil au guet , et , et , et , et , et , et , et , et , et .
 Et dans un moment , je gage
 Qu'on va tout mettre au pillage ,
 Dans ton joli joliet ,
 Qu'on va tout mettre au pillage ,
 Dans ton joli jardinet.

Mais quand tu parles de choisir le plus joli
 berger , fais-tu ce que c'est qu'un joli homme ?
 As-tu des yeux pour en juger ?

Air : *Ah , vraiment ! je m'y connois bien.*

Tu devrois , pour un choix si rare ,
 T'en remettre à mon goût.

A a ii

Tarara.

Je ne m'en remettrai qu'au mien ;

Ah , vraiment ! je m'y connois bien.

Voici ma mere qui vient voir la rose. Adieu,
Laisse-nous.

S Y L V I E .

Adieu ; je vais dire à nos bergers les bonnes
dispositions où je te vois en leur faveur.

S C E N E I I I .

R O S E T T E , S A M E R E ,

L A M E R E .

Air : Vivons pour ces fillettes.

JE ne saurois croire cela.

Montrez-moi cette rose.

R O S E T T E .

Oui-dà.

Regardez , maman ; la voilà.

L A M E R E .

Si-tôt ! quelle merveille !

R O S E T T E .

Fraîche , belle & vermeille ,

Déjà.

Fraîche , belle & vermeille.

L A M E R E .

Air de l'impromptu de la folie : Alte-là.

On ne m'en faisoit point accroire.

Quoi , l'hiver à peine expiré !

Lorsque je le dirai ,

On ne m'en pourra croire.

R O S E T T E .

Oh bien , quand on la verra ,

L'on vous croira.

Voulez-vous qu'on la cueille ?

[*Elle appelle.*]

Colin !

L A M E R E .

Non , non.

R O S E T T E , *courant avertir Colin.*

Rien qu'une feuille !

[*Elle appelle encore.*]

Colin ! Colin !

L A M E R E , *la retenant.*

Alte-là !

Air : Joconde.

Colin ne doit pas toucher là ;

Non , ma fille : au contraire ,

De votre mieux conservez-la ;

Je fors pour cette affaire :

Qu'en mon absence , à double tour

Cette porte soit close ;

Aa iv

Que personne , avant mon retour ,
Ne touche à cette rose.

R O S E T T E .

Et allez-vous bien loin ?

L A M E R E .

Non : je vais chercher l'Hymen & l'amener ici ,
pour la lui présenter sur le rosier même , afin qu'il
en dispose en faveur du berger dont il aura fait
choix pour l'unir à toi.

R O S E T T E .

L'Hymen ? Et qui est ce personnage là ? L'Hymen !

L A M E R E .

Air : J'en ris comme elle.

Mon enfant , c'est le dieu qui fait
Le nœud du mariage :
Mais , pour peu qu'à la fleur on ait
Causé quelque dommage ;
S'il y voit le moindre déchet ,
Plus de ménage.

Air : Que faites-vous , Marguerite ?

Derrière une double grille
L'on vous enferme aussi-tôt.
Adieu. Songes-y , ma fille.

R O S E T T E .

Mais revenez donc bientôt.

Air : Ton himeur est , Catherine.

Et du jour , à cette quête ,

Ne passez pas la moitié ;
 Car cette fleur n'est pas faite
 Pour être long-tems sur pié.
 On n'en voit point de la veille ,
 C'est leur sort infortuné ,
 Le matin fraîche & vermeille.
 Le soir . . . (*elle souffle.*) autant de fané.

L A M E R E.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Allez. Seulement ce matin ,
 Gardez bien le jardin , *bis.*

Vous me verrez avant le soir.

R O S E T T E , *faisant une révérence.*

Je ferai mon devoir. *bis.*

L A M E R E.

Rentrez , & faites-moi venir Colin.

S C E N E I V.

L A M E R E , *seule.*

Air : *Adieu la jupe & la cornette.*

QUE d'inquiétudes secrettes !
 Gare certains petits voleurs ,
 Qui jour & nuit guettent ces fleurs.
 Qu'on doit craindre pour les fillettes
 Ces... ces... ces jolis petits landerirettes ,
 Ces jolis petits picoreurs.

Air : *Lere la , lere lanlere.*

Cette porte ne ferme pas ;
Et la folle jeunesse , hélas !
Est si mauvaise géolière . . .

(*Elle change.*)

Air : *La tamponne.*

Quitte , quitte ,
Pour aller vite
Chercher qui la gardera.



S C E N E V.

L'AMOUR , LA MERE.

L'AMOUR , *regardant la rose à travers la grille ,
& continuant l'air comme d'un air d'admiration.*

A H ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

La belle fleur que voilà ,

Ha ! ha ! ha ! ha !

L A M E R E , *l'appercevant.*

Ne voilà-t-il pas déjà de mes fripons ? Retirez-vous de là , petit drôle.

L' A M O U R .

Petit drôle ! Cette bonne femme ! Ne diriez-vous pas qu'elle croit parler à quelque marmot ?

L A M E R E .

Voyez-vous encore ce petit résolu : & qu'êtes-vous donc ?

L' A M O U R.

Allons, allons, ne badinez pas, madame : vous faites l'enfant ; & cela ne vous sied point. Elle ne reconnoit pas l'Amour !

Air : J'en ferai la folie , ma mie.

Voilà vos prudes farouches ,

Dont les charmes baissent ,

Qui font les petites bouches ,

Et me méconnoissent :

Parlons pourtant de bonne-foi ,

Nous avons jadis , vous & moi ,

Fait bien de jolies

Folies ,

Pait bien des folies.

Air : Ma mere étoit bien obligeante.

Ne faites pas tant la méchante.

L A M E R E.

Parlez tout bas ; j'ai près d'ici

Une jeune fille ignorante ,

Qui peut-être , écoutant ceci ,

Sachant que je fus obligeante ,

Pourroit le devenir aussi.

L' A M O U R.

Eh ! pourquoi non ? J'ai droit sur elle : dès que la poule est à moi , le pouffin m'appartient.

Air : Boire à son tirelire.

Ou le proverbe ment ,

Bons chiens chassent de race ;

Ou bien de sa maman

Elle suivra la trace.

En fait d'amour ,

Chacun son tour ;

Chacun son tirelirelire ,

Chacun son tourelourelour ,

Chacun son tour.

L A M E R E , *bas.*

Je suis sur les épines de le voir ici. [*baut.*]

Allons , allons, mon ami , c'est trop jaser : dénichiez. Je vous défends l'approche de ma maison & de sa banlieue ; partez.

L' A M O U R.

Oui-dà : mais auparavant, je veux cueillir cette jolie rose là, que je vois dans le jardin.

L A M E R E , *l'arrêtant.*

Ne vous pressez pas tant. Que voulez-vous faire ?

L' A M O U R.

J'en veux parer ma coëffure , & j'en prétends faire la plus belle rose de mon bonnet.

L A M E R E.

Tout doucement, tout doucement ; ce ne fera pas pour vous , ni pour votre bonnet.

L' A M O U R.

Et pour qui donc ?

LA MERE.

Pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Pour l'Hymen ?

LA MERE.

Oui, pour l'Hymen.

L'AMOUR.

Vous riez.

LA MERE.

Je ne ris point.

L'AMOUR.

Air : Tes beaux yeux , ma Nicole.

Fi donc , fi donc ! j'apprête

A ce mal-gracieux ,

Un ornement de tête ,

Qui lui conviendra mieux :

Ce n'est pas une rose

Qu'il faut à son bonnet ,

Mais bien une autre chose ;

Que votre époux connoît.

J'en fais mes affaires , allez.

LA MERE.

Mon époux ni moi ne connoissons rien à tout cela ; suffit que la rose est destinée à l'Hymen , & qu'il l'aura.

L'AMOUR.

Vous en parlez bien résolument. On diroit,

à vous entendre , que le jardin est à vous. Il est
à votre fille , ce me semble.

L A M E R E .

Air : *Lerela.*

Eh bien , en est-il moins à moi ?
Une fille , à ce que je croi ,
N'a rien qui ne soit à sa mere.

L' A M O U R .

Lerela , lerelanlere ,

Lèrela ,

Que nenni-dà.

Air : *Du Triolet.*

Cette loi là n'est nulle part
Dans le digeste de Cythere ;
Dans les préceptes de mon art ;
Cela ne se lit nulle part :
Chacun est libre à cet égard ;
Mari , femme , fillette & mere ,
Tous ont leur petit fait à part ,
Dans la coutume de Cythere.

L A M E R E .

Air : *Zon , zon , zon.*

Je conteste ce point ;
J'ai mes droits sur sa rose :
Sans moi , je ne crains point
Que Rosette en dispose.

L' A M O U R , *ironiquement.*

Et non , non , non ,

La pauvre fille n'ose ,
 Et zon , zon , zon ,
 Laissez faire au tendron.

L A M E R E .

En un mot, vous ne l'aurez pas ; c'est moi qui vous le dis.

L' A M O U R , *bas.*

Il ne s'en faudra donc guere. [*haut.*] Je ne Paurai pas ? Sûrement ?

L A M E R E .

Très-sûrement.

L' A M O U R .

En jureriez-vous bien votre foi ?

L A M E R E .

J'en jure sur ma foi.

L' A M O U R .

Bon , bon ! c'est peut-être sur votre foi conjugale ; cela ne m'épouvante pas.

L A M E R E .

Que ce soit sur ce qu'il vous plaira : sa mere lui a défendu d'y laisser toucher , c'est assez ; on n'y touchera pas.

L' A M O U R , *contrefaisant le honteux ,*

Et d'un air ironique.

Ah ! sa mere lui a défendu... Oh ! c'est une autre affaire : vous avez raison ; elle n'y laissera pas toucher : je me retire.

Quand l'Hymen y fera, à la bonne-heure ;
vous ferez le bien-venu.

L' A M O U R, *du même ton.*

J'aurai la bonté de l'attendre. Je suis si patient
de mon naturel !

L A M E R E.

Ne venez donc que demain, entendez-vous ?

L' A M O U R.

Je vous obéirai ; ne craignez rien,

Air : La jeune Isabelle.

Jadis votre mere,
Pleine de soupçon,
Pour vous me vint faire
La même leçon.
L'Amour imbécille,
Craignit la maman :
Je fus fort docile,
Souvenez-vous-en.

(*Il dit ces vers avec un ris malin , en la regardant sous le nez, & s'en va , en la menaçant de la tête.*)



SCENE

SCÈNE VI.

LA MÈRE; *seule.*

C E C I ne m'annonce rien de bon. Ah, la maudite peste dans un voisinage ! Resterai-je à la maison ? ou sortirai-je pour aller chercher l'Hymen ? Cela est bien embarrassant.

Air : Comment faire ?

Si je reste , tout dépérit ,
 La rose tombe & se flétrit :
 Si peu de tems en fait l'affaire !
 Et si je fors , autre malheur !
 Qu'un voleur entre , adieu la fleur.
 Comment faire ?

SCÈNE VII.

LA MÈRE; COLIN.

LA MÈRE.

Air : Grimaudin.

J E te laisse avec Rosette ;
 Mon pauvre Colin ;
 Avec la jeune fillette ,
 Garde ce matin ,

Son joli landeriette ,

Son joli jardin.

C O L I N .

Oh , par fangué , laissez faire.

Air : *Des fraises.*

De vouloir entrer dedans

Le premier qui s'expose ,

Aura bian trouvé ses gens.

L A M E R E .

Sur-tout conserve & défends

La rose , la rose , la rose.

C O L I N .

Tatigué , je sis trop bon ami d'un drôle qui
la lorgne de près , pour la laisser prendre à
d'autres.

L A M E R E .

Et qui est-il ce drôle là , s'il vous plaît ?

C O L I N .

C'est moi.

L A M E R E .

Comment , coquin ! c'est pour ton nez. Ah !
je suis bien aise de savoir cela. Je saurai du moins
à qui m'en prendre. Eh bien , c'est toi qui m'en
répondras.

Air : *Joconde.*

Veille , tourne , rode à l'entour !

Je la mets sur ton compte :

Songe , s'il faut qu'à mon retour

J'y trouve du mécompte,
 Que, sans autre formalité,
 Pour exemple authentique,
 Je te fais pendre en qualité
 De voleur domestique.

C O L I N.

Air :

Eh quoi, si tout bonnement,
 Et sans stratagème,
 J'allois...

L A M E R E.

Pendu sur-le-champ.

C O L I N.

Et si queucun l'aime,
 Et que ce queucun madré,
 Pendant que je m'en tiendrai,
 Venoit la la la la la,
 Venoit la la la la la la la....

L A M E R E.

Pendu tout de même.

Que je la retrouve, en un mot, telle qu'elle
 est ; sinon, que toi ou d'autres y aient touché,
 pendu, Colin, pendu. Adieu. Fais y bien ré-
 flexion.



S C E N E V I I I .

C O L I N , *seul.*

MA foi , je n'y savois pas de meilleur secret , pour en torcher le bec aux autres , que de la prendre moi-même . Comment diantre défendre l'entrée d'une clôture comme celle-là ? Je ne saurois être de tous les côtés .

Air : Ton himeur est , Catherine.

Je m'attends à queueque esclandre ,

Ces murs seront tôt fautés :

Je ne peux , pour les défendre ,

Être de tous les côtés .

Mille gens de toutes sortes ,

Viendront les escalader :

Une maison à deux portes

Est difficile à garder .

S C E N E I X .

C O L I N , R O S E T T E .

R O S E T T E *entre en dansant.*

Air : Plan , plan , plan , place au régiment.

CO L I N , campos ! courage , allons ,
Ma mere a tourné les talons ;

Les chats décampés , les rats dansent :
 D'aujourd'hui mes beaux jours commencent:
 Ah ! l'on compte que j'aurai donc
 Les deux pieds dedans un chaufson !

Je ne suis pas si fotte !

Et plan , plan , plan ,
 Place au régiment
 De la Calotte.

C O L I N , *se grattant l'oreille.*

Queu petite endêvée ! Pardi , pardi , je n'ai
 qu'à la laisser faire , je serai bientôt ... (*Il fait le*
geste d'un homme qu'on étrangle.)

R O S E T T E.

Oh ça , Colin ; tout-à-l'heure , quand ma mere
 t'a appelé , tu me demandois cette rose.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Au berger le plus mignon

Je voulois en faire un don :

Mais on en dira

Tout ce qu'on voudra ;

Je suis bonne personne ,

Puisque tu la veux , la voilà ;

Cueille , je te la donne ,

Prends-la :

Cueille , je te la donne.

C O L I N.

Tatigué , je m'en donnerai bien de garde ;
 votre mere vient de me dire comme ça que ...

B b ij

Quoi ?

C O L I N .

Qu'elle me feroit enfermer , si l'Hymen ne retrouvoit pas la rose telle qu'elle est.

R O S E T T E .

Va , va , je ne crains rien : je viens de consulter des bergeres plus fines que moi.

Air : *Voulez - vous savoir qui des deux.*

Elles m'ont dit qu'en pareil cas ,

Une fille ne manque pas

De roses artificielles ,

Où les plus fins feroient dupés.

Les yeux de l'Hymen , disent-elles ,

Tous les jours même y font trompés.

C O L I N .

Serviteur ; je ne m'y fie pas.

R O S E T T E .

Par ma fi , accommode-toi : je te donnois la préférence sur une troupe d'assiégeans qui nous environnent , & qui ne s'en feront pas tant prier.

C O L I N , *effrayé.*

Des assiégeans !

R O S E T T E .

Oui.

Air :

Et zing , zing , zing ,

On sonne à l'assaut ,

flon , flon , flon ,
 Liralironfa , gué , gué , gué ,
 Le joli rofier va danfer.

C O L I N.

Et quelles troupes font-ce ? comment font-elles faites ? comment font-elles mifes ?

R O S E T T E.

Le plus joliment du monde.

C O L I N.

Mais encore , l'habit d'ordonnance ?

R O S E T T E.

L'uniforme eft noir.

C O L I N.

Ahi , ahi , ahi ! Je me doute de ce que c'eft.

R O S E T T E.

Un habit court , un petit hauffe-col de linon bien transparent.

C O L I N.

Cela veut dire un petit collet ; juftement. Voilà les abbés : je fuis pendu.

R O S E T T E.

J'ai pris d'abord ces meffieurs là pour un détachement du régiment de la Calotte , parce qu'ils en avoient tous une fort jolie fur la tête. Mais quand j'ai crié , qui vive ? ils m'ont répondu , grenadiers de Cythere ! Je t'avoue , cela m'a fait peur.

B b iv

C O L I N .

Vraiment , vous avez raison , Rosette .

Air : C'est un moineau .

Sous un menton ,

Ce morceau mignon ,

Fait de toile de linon ,

De Cupidon

Est l'étendard & le guidon .

Lorsque le petit fripon

Veut vaincre du premier bond ,

Pour oriflamme il arbore , dit-on ,

Sous son menton ,

Le morceau mignon ,

Fait de toile de linon .

De Cupidon

C'est l'étendard & le guidon :

Je cours leur défendre l'entrée .

R O S E T T E .

Air : Comme un coucou que l'amour presse :

Arrête . . .

C O L I N .

Ah , tout seroit perdu !

R O S E T T E .

Si je veux bien être grondée !

C O L I N .

Je ne veux pas être pendu .

[*Il s'en va .*]

SCENE X.

ROSETTE, *seule.**Air : Il s'y passe un combat , titata,***V**OULEZ-VOUS faire ici ,

Mon ami ,

Le gardien sévère ?

Ah ! vous le prenez donc

Sur ce ton ?

Vous n'y gagnerez guere.

Air : La petite Maçon,

J'aurai bien le dessus :

Ma mere & son argus

N'y feront que de l'eau toute claire.

Je veux faire un don

De la rose & du bouton ;

Je me peux , je me veux satisfaire :

Et plus on me défend

De faire ce présent ,

Plus je me sens d'humeur à le faire.

Ma cousine Sylvie doit avoir averti les bergers du présent que je destine au plus joli d'entr'eux : qu'ils viennent... En voici un justement. Voyons d'abord si Colin est bien occupé de son côté ; & revenons vite ici lui tailler des croupieres.



S C E N E X I.

L'AMOUR , UN BERGER BEL-ESPRIT.

L' A M O U R.

COURAGE , mon ami , il y fait bon.*Air : Dondaine , dondaine.*Nous arrivons heureusement ; *bis.*

C'est moi qui vous en fais serment ,

La rose ,

La rose ,

Ne tient dans ce moment

Pas à grand' chose.

L E B E L - E S P R I T.

Que je fache à quoi vous voyez cela.

L' A M O U R.

Il y a deux raisons pour n'en pas douter.

Air : Le démon malicieux & fin.

Une mere défend d'y toucher :

Un argus prend soin d'en empêcher.

De tout tems un soin si ridicule ,

Dans mes projets loin de rien déranger ,

Fit plus vite avancer ma pendule ,

Et mit l'aiguille à l'heure du berger.

Profite bien du tems , tu as de l'esprit , tu en

fais profession : tu fais des vers ; c'est mon langage ; séduis , presse , persuade. Mais dépêche-toi , si tu veux ; car je t'enverrai des concurrens tout-à-l'heure. L'Hymen approche , & je n'en veux pas avoir le démenti. Adieu.

LE BEL-ESPRIT.

Laissez-moi faire ; la chose est en bonnes mains.



SCENE XII.

ROSETTE, LE BEL-ESPRIT.

ROSETTE, *à part.*

TOUT va le mieux du monde. Colin a de l'ouvrage pour du tems : j'aurai le loisir de faire un choix à mon aise. [*haut.*] Que souhaitez-vous, beau berger ?

LE BEL-ESPRIT, *d'un ton plein d'emphase.*

Tel qu'on vit autrefois de l'Argonaute avide

La nef ambitieuse aborder la Colchide ;

Tel , & plus empressé , je viens pour conquérir

L'ouvrage merveilleux de Flore & de Zéphyr.

R O S E T T E.

Je n'entends ni le grec ni le latin. Tenez, je suis de ces filles qui veulent qu'on leur parle françois. N'est-ce pas à ma rose que vous en voulez ?

Air : *Lonlanla derirette.*

C'est cela même que j'entends :
Je la demande & j'y prétends ,
Lonlanla derirette ,
En qualité de bel-esprit ,
Lonlanla deriri.

R O S E T T E .

Vous êtes un bel-esprit ! Et quelle bête est cela qu'un bel-esprit ?

L E B E L - E S P R I T .

Diable ! un bel-esprit n'est pas une bête. Ma-lepette ! c'est la plus rare espece d'homme qu'il y ait. J'ai lu même, dans les relations d'un voyage en occident, qu'il y a un royaume là, des plus peuplés, où l'on n'en comptoit que quarante.

R O S E T T E .

Que quarante beaux-esprits dans un royaume ?

L E B E L - E S P R I T .

Non ; & si encore il y avoit dans l'*errata* du livre : quarante , lisez quatre.

R O S E T T E .

Mais , dites-moi donc , qu'ont de si rare ces beaux-esprits ?

L E B E L - E S P R I T .

Eh mais , ce font des gens , si vous voulez , qui pensent comme tout le monde pense ; mais

qui parlent , en récompense , comme on ne parle point.

R O S E T T E.

Si bien donc , monsieur le bel-esprit , que vous voulez avoir la rose. Composons ; voyons , que me donnerez-vous pour cela ?

L E B E L - E S P R I T.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Mainte précieuse fleur ,
De bien plus grande valeur ,
Qu'on admirera ,
Qu'on vous envira.

R O S E T T E.

Cette offre est magnifique.
Et quelles sont donc ces fleurs là ?

L E B E L - E S P R I T.

Des fleurs de rhétorique ,
Lanla ,
Des fleurs de rhétorique.

R O S E T T E.

Je ne connois point ces fleurs là.

L E B E L - E S P R I T , *d'un air transporté.*

Ah , ma divine princesse ! elles forment le bouquet le plus galant qu'on puisse offrir à vos charmes. Bouquet éternel qui les éternisera , qui vous éternisera , qui m'éternisera , qui nous éternisera tous deux , en s'éternisant aussi.

Quoi , je ferai éternellement jeune & jolie
comme je le suis à cette heure ?

LE BEL-ESPRIT .

Oui , vous dis-je ; je prétends immortaliser vos
charmes avec ce bouquet-là. Je prétends que
votre figure telle qu'elle est fasse mourir de jalou-
sie les beautés qui naîtront dans mille ans d'ici.

R O S E T T E .

Ah ! donnez-le moi donc vite.

LE BEL-ESPRIT , *tirant un papier de sa poche.*

Le voilà.

R O S E T T E *lit.*

Chanson. . . . Ce n'est qu'une chanson !

LE BEL-ESPRIT .

Air : Robin turelurelure.

Cette immortelle chanson

Est la fatale voiture

Qui charîra votre nom ,

Turelure !

Jusqu'à la race future.

R O S E T T E .

Robin turelurelure !

Et si la voiture alloit s'embourber ?

LE BEL-ESPRIT .

Oh que non ! elle est attelée d'un Pégase trop
léger & trop vigoureux , pour ne pas rouler gai-

ment jusqu'à la postérité la plus reculée. Ecoutez ; voici ce qu'on chantera de vous d'ici à mille ans.

[*Il chante avec un air fade & minaudier.*]

Air : *Marotte n'est pas si sottte.*

Mufette ,

Chantez Rosette !

Chantez les graces qu'elle a !

Sa joue à fofsette ,

Sa gorge grassiette ,

Son beau ceci , son beau cela.

Mufette ,

Chantez Rosette ,

Chantez les graces qu'elle a.

R O S E T T E *répète.*

Sa joue à fofsette ,

Sa gorge grassiette ,

Son beau ceci , son beau cela. . .

Oui-dà ; je trouve cela bien joli.

LE B E L - E S P R I T.

C'est quand nous aurons cueilli la rose , qu'il fera beau nous entendre !

Air : *Du mirliton.*

Je veux que depuis la Seine ,

Jusques au Mississipi ,

L'on chante à perte d'haleine ,

Nos flous flous , nos biribis ,

Et nos mirlitons , mirlitons , mirlitaine ;

Et nos mirlitons dondon.

R O S E T T E.

Oui ; je fens que cela me fera plaisir qu'on parle de moi dans tout le monde , & dans tous les tems : mais , encore un coup , si malheureusement vos vers n'alloient pas durer plus longtemps que ma rose , adieu le nom de Rosette.

LE BEL-ÉSPRIT :

Ne craignez pas cela , vous dis-je : jamais un nom ne ratte avec moi l'immortalité. J'en abandonne un pour vous , mille fois moins beau que le vôtre , & qui pourtant s'immortalise tous les jours dans votre bouche , & dans celle de tout le monde.

R O S E T T E.

Quel est donc ce nom là ?

LE BEL-ÉSPRIT :

Marguerite , une petite fouillon que j'honorois de ma divine amitié.

R O S E T T E.

Ah , ah ! c'est sur elle que vous avez fait la chanson !

[*Elle chante.*]

D'une main je tiens mon pot ,

Et de l'autre Margot.

Et ce petit branle que nous dansions encore hier.

Air :

Air : *Olire , olire , ola.*

L'avez-vous vu passer *bis.*

Marguerite , m'amie ,

Olire , olire ,

Marguerite , m'amie ,

Olire , ola ?

LE BEL-ESPRIT :

Voilà Marguerite immortalisée , comme vous voyez.

R O S E T T E.

Et que vous avoit-elle donné pour cela , une rose ?

LE BEL-ESPRIT :

Non. Une botte de navets , si célébrée par ce fameux couplet :

Air :

Que faites-vous , Marguerite ?

Ratiffiez-vous des navets ?

J'achevai le couplet quand je les eus mangés. Tant d'autres noms fameux , dont ma noble muse a décoré le temple de mémoire. Par exemple , *monsieur de la Palisse , qui seroit encore en vie , s'il n'étoit pas mort. Mon ami Dupont , qui me venoit voir dans mon lit malade. Pierre Bagnolet , qui couchoit sur le cul du four , de peur d'avoir froid. Que fais-je ! jusqu'à la vache à Panier , dont on parlera à jamais , en disant qu'il n'en faut plus parler.*

L A R O S E ,

Air : Nanon dormoit.

Rosette enfin ,
Dans mes vers & ma prose ,
Vivra sans fin.

R O S E T T E .
Sur vous je m'en repose.

LE BEL-ESPRIT .
Ah , je vous en réponds !

R O S E T T E .
Allons , allons ,
Allons cueillir la rose , allons .

LE BEL-ESPRIT .

Air : Vous y perdez vos pas , Nicolas .

Le plaisir me transporte.
Que cet *allons* m'est doux !
Vite , ouvrez-moi la porte ,
La belle , dépêchons-nous.

SCENE XIII.

UN VIEILLARD, LE BEL-ESPRIT,
ROSETTE.

LE VIEILLARD , *sur le ton dit dernier vers.*

*L*A , la , mon ami , tout doux.
Vous y perdez vos pas ,
Nicolas ;

Sont tous pas perdus pour vous.

[à Rosette.]

Air : *Ton joli , belle meuniere.*

Laisseriez-vous cueillir la rose

Par ce magot ?

Souffrez qu'à ce choix je m'oppose.

LE BEL-ESPRIT.

Le plaisant sor ;

Pour m'oser barrer le chemin !

Retire-toi , vieux roquentin.

LE VIEILLARD.

Je te l'escamoterai.

LE BEL-ESPRIT.

Toi ?

LE VIEILLARD.

Moi-même.

LE BEL-ESPRIT.

Air : *D'une main je tiens mon pot.*

Il est vieux & radoteur :

Le bel escamoteur !

Je combats avec l'avantage

Du beau discours & du bel âge ;

Par-dessus toi , dans ce conflit ,

J'ai le corps & l'esprit.

LE VIEILLARD.

Air : *Vous en venez.*

La belle enfant , je le confesse ,

Je n'ai ni grace ni jeunesse ,

Mais aussi j'offre à tes beautés. . .

LE BEL-ESPRIT *le repoussant.*

Vous radotez , vous radotez.

Quand on vous dit que vous radotez ,

Que vous radotez.

LE VIEILLARD.

Oh ! patience.

[*Il continue où on l'avoit interrompu.*]

Mais aussi j'offre à tes beautés. . .

R O S E T T E .

Air : *Tarare , ponpon.*

Bon-homme , il a raison.

LE VIEILLARD.

Comme l'on me rembare !

R O S E T T E .

De quelle utilité pourroit m'être un barbon ?

LE VIEILLARD.

Tout défaut se répare.

R O S E T T E .

Oh , pour celui-là , non.

LE VIEILLARD.

Ecoute-moi.

R O S E T T E .

Tarare ,

Ponpon.

Je veux donner cette rose à quelqu'un qui
m'en fasse long-tems gré. . . à quelque berger

qui la paie par de longs services ; & vous mourrez demain. Fi donc ! vous êtes si vieux que vous n'en pouvez plus : les mains vous tremblent. Dites la vérité , auriez-vous seulement la force de la cueillir ?

LE VIEILLARD.

Net'embarrasse pas , mignonne , ce seront mes affaires.

LE BEL-ESPRIT.

Air : Du cahin , caha.

L'on vous tient quitte

De cette affaire-là :

Croyez-moi , vieux papa ,

Votre petit dada ,

Pour aller jusques-là ,

Ne court pas assez vite.

LE VIEILLARD.

Le vôtre court deçà , delà ,

Jamais ne repose ,

Ne fait point de pause ;

Il outre la dose :

Mais , en toute chose ,

Le sage va cahin , caha ,

Le sage va cahin , caha.

LE BEL-ESPRIT.

Fin du même air.

Le sage ira comme il voudra.

L'Amour veut des ailes :

Je connois les belles ,
De vives famelles ;
Et ma foi , près d'elles ,
Fi de qui va cahin , caha !
Fi de qui va cahin , caha !

R O S E T T E , *le repoussant.*

Fi , de qui va cahin , caha.

LE VIEILLARD , *feignant de s'en aller , &
montrant une pomme d'or.*

Eh bien , je m'en vais donc. J'aurois cru pourtant qu'un millier de pommes d'or comme celle-là , valoit bien la rose que je demande.

R O S E T T E , *courant après.*

Ah , la jolie pomme ! Montrez-moi , s'il vous plaît , que nous la voyions.

LE VIEILLARD.

Volontiers , ma fille ; tiens , regarde-la bien.

R O S E T T E .

Où trouve-t-on des pommiers qui portent des pommes comme cela ?

LE VIEILLARD.

Dans une grande forêt qui m'appartient , & qui est tout pleine d'arbres de la même espece ; le tronc , les rameaux , les feuilles & le fruit , tout est d'or.

R O S E T T E .

Tout est d'or ! Ah , la belle forêt !

LE VIEILLARD, *reprenant sa pomme.*

Adieu. J'y vais faire un tour de promenade , & m'y consoler du refus que je viens d'essuyer.

R O S E T T E , *pleurant.*

Hom ! vous êtes bien méchant t de m'ôter cette pomme là, puisque vous en avez tant d'autres.

LE B E L - E S P R I T , *à part.*

Ahi ! ahi ! ahi !

Le tems se barbouille , bouille , bouille ,

Le tems se barbouillera.

LE V I E I L L A R D .

Air : Prête-moi ton panier.

Il est une maniere

De te faire donner

La forêt toute entiere :

Tu n'as qu'à me mener

Auprès de ton , jeunette bergere ,

Auprès de ton rosier.

R O S E T T E .

Tenez , monsieur le bel-esprit , voilà votre chanson.

LE B E L - E S P R I T .

Air : Des fêtes grecques & romaines.

Comment donc , petite volage !

Est-ce ainsi , petit cœur de papillon ?

R O S E T T E .

Oh petite volage ! petite tant qu'il vous plaira.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Je fais la chose en conscience.
 Prenons une juste balance ,
 Et vous verrez , si nous pesons
 Ensemble son offre & la vôtre ,
 De son or ou de vos chansons ,
 Qui des deux emportera l'autre.

L E B E L - E S P R I T .

La petite masque ! Vas , tu n'as qu'à t'attendre
 à la gloire que ma muse te préparoit.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Crains-en mille sobriquets :
 N'en attends plus de bouquets.
 Tu m'ôtes le tien :
 N'espere plus rien
 De ma docte fabrique.

ROSETTE , *lui montrant la pomme d'or.*

De semblables fruits valent bien
 Des fleurs de rhétorique ,
 Lon la ,
 Des fleurs de rhétorique.

LE BEL-ESPRIT s'écrie , & dit d'un ton menaçant :
Auri sacra fames !

Et oui , oui , nous t'immortaliserons ; mais ce
 fera de la bonne maniere.

Air : *Marotte la femme à tretin tretous.*

Ma muse te promet , *bis.*
 De mettre côte-à-côte

Rosette , Madelon Friquet ,

Et l'illustre Marotte ;

Femelles à tretins ,

Femelles à tretous ,

A tretins , treti , tretous.

[*Il s'en va d'un air gai.*]

Air : *La tampone.*

La tampone

M'abandonne ,

Pour quelques pommes ;

Retournons à nos navets ,

Et , et , et , et , et , et ,

Retournons à nos navets ,

Et , et , et.

SCENE XIV.

LE VIEILLARD , ROSETTE.

R O S E T T E.

HÉLAS , je suis perdue ! Il va me chançonner ,
& je vais être vilipendée par-tout.

L E V I E I L L A R D.

Ne crains rien , la belle enfant , ne crains rien.
Pour un demi - quarteron de pommes je vais lui
faire faire des vers à ta louange , à la mienne
même ; à celle du diable , si je veux.

Air : *Le gourdin.*

Songe seulement au berger
 Qui de son riche verger
 Te donne l'investiture ;
 Allons , de cette clôture
 Faisons vite l'ouverture ,
 Lure , lure , lure , lure , lure.
 Entrons dans le petit jardin ,
 Guerelindindin , &c.

Allons donc, mon aimable Rosette, allons,
 que t'amuses-tu là à regarder?...

R O S E T T E.

Ah, je vois le plus joli berger du monde, qui
 accourt de ce côté-ci !

S C E N E X V.

ROSETTE, UN JEUNE BERGER,
 LE VIEILLARD.

LE JEUNE BERGER.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

LA belle fille , on publie
 Qu'une rose de primeur ,
 Chez vous est épanouie.
 J'aime cette belle fleur
 A la folie ;

Seroit-elle , par malheur ,
Déjà cueillie ?

R O S E T T E , *tendrement.*

Fin de l'air : *Non , non , il n'est point de si joli nom.*

Non , non ! mais je l'offrois à ce barbon ,
Par qui je suis enrichie.

L E J E U N E B E R G E R .

Non , non ! c'est à moi , non pas au barbon ,
Qu'en est réservé le don.

Air : *Le fameux Diogene.*

Je cueille ici les roses ,
Dès qu'elles sont écloses ;
C'est un emploi que j'ai.

L E V I E I L L A R D .

Passiez , passez , jeune homme ;
Regardez cette pomme :
Voilà votre congé.

Air : *Que devant lui tout s'abaisse & tout tremble.*
De l'opéra d'Atis.

Que devant l'or tout s'abaisse & tout tremble !
Tout est soumis , tout cede à ce métal :
Un homme eût-il tous les défauts ensemble ,
Fût-il tortu , vieux , difforme & brutal ,
Dès qu'il est riche ,
Il vous déniche ,
Et vous supprime aussi-tôt son rival.

LE JEUNE BERGER, *tendrement.*

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles ?*

O toi , qui de bagatelles
Contentes , & par-delà ,
Deux cœurs tendres & fideles ,
Amour , que me dit-on là ?
Est-ce ainsi qu'on prend les belles ,
O gué , lon-la ,
O gué , lon-la ?

LE VIEILLARD.

Oui , c'est ainsi qu'on prend les belles.

Air : *Voilà comme ça se fit.*

Voilà comme ça se fait , *bit.*

Mon beau petit muguet :

Auprès d'un bel objet ,

Aussi-tôt l'on met

La main dans le gouffet.

Ce geste lui plait ;

On s'explique net ;

Et voilà comme ça se fait.

Oui , beau mignon ; il n'y a rien de si méchant
ni de si laid qu'un singe ; rien de si doux ni de si
beau que l'Amour. Eh bien , il est tel singe d'or
plus adoré des belles , que l'Amour tout nu.

LE JEUNE BERGER.

Eh ! qu'est-ce qu'un homme d'un âge aussi
sérieux que le vôtre , voudroit faire de cette rose ?

ROSETTE *au berger.*

Et vous, qu'en feriez-vous donc plus que lui?

LE JEUNE BERGER.

Air : N'oubliez pas votre houlette.

Moi, j'en ornerois ma houlette,

Ou mon joli hautbois;

Mais pour un vieillard aux abois,

Ce n'est qu'une vaine amufette :

Moi, j'en ornerois ma houlette,

Rosette.

LE VIEILLARD.

C'est pour une autre fois.

ROSETTE *au jeune berger.*

Mais aussi, vous voyez les belles pommes d'or
qu'il me donne en échange : que pourriez-vous
donner de mieux, vous ?

LE JEUNE BERGER.

Air : . . .

Rien de cette espee,

Ni de leur valeur;

Pour toute richesse,

Hélas ! je n'ai qu'un talalateritatu,

Je n'ai qu'un tendre cœur.

[*Tendrement.*]

Air : Ce sont les amours qui font les beaux jours.

Mais de la tendresse

Vaut bien un trésor.

Qu'est-ce que de l'or ?
Est-ce la richesse ?
Ce sont les amours ,
Qui font les beaux jours.

R O S E T T E .

Air : *Vous m'entendez bien.*

Qu'il a de douceur dans le chant ,
Que tout ce qu'il dit est touchant !
J'en suis toute. . . Bon-homme ,

L E V I E I L L A R D .

Eh bien ?

R O S E T T E .

Reprenez votre pomme ;
Vous m'entendez bien.

L E V I E I L L A R D .

Quoi, pour une quarantaine d'années de moins !

R O S E T T E .

Air : *Chantez , petit Colin.*

J'aime mieux , franchement ,
Sous la verte feuillée
Folâtrer un moment
Avec un berger si charmant ,
Qu'avec vous égarée
Dans la forêt dorée ,
Auprès d'un hibou ,
D'un vieux marabou ,
Bâiller tout mon saou.

LE VIEILLARD.

Air : *Marotte fait bien la fiere.*

Rosette fait bien la fiere

Pour une rose qu'elle a :

On n'en manque guere,

Quand on fait litiere

D'un métal comme celui-là.

[*Montrant la pomme d'or , en s'en allant.*]

Rosette fait bien la fiere

Pour une rose qu'elle a.]

S C E N E X V I.

ROSETTE, LE BERGER.

R O S E T T E.

LA belle affaire que je faisois , si vous ne fussiez pas venu !

[*Tendrement.*]

Air : *Goûtons bien les plaisirs , bergere.*

Mais du moins êtes-vous sincere ?

Berger , m'aimerez-vous toujours ?

LE BERGER, *tendrement,*

Rien , ma belle bergere ,

De nos tendres amours ,

Si vous n'êtes légère ,

N'interrompra le cours.

Air : *Menuet de M. Grandval.*

Que monsieur le cueilleur de roses
Renonce donc à son métier ;
Et me jure , avant toutes choses ,
De n'en cueillir qu'à mon rosier.

LE BERGER , *même air.*

Très-volontiers ; mais que Rosette
Me jure aussi de bonne-foi ,
Et de son côté me promette ,
De n'en laisser cueillir qu'à moi.

R O S E T T E .

Air : *Crédit est mort.*

Je vous en donne ma parole.

LE BERGER .

Je vous donne la mienne aussi :

Elle ne fera point frivole.

S C E N E X V I I .

L'AMOUR , LE BERGER , ROSETTE.

L'AMOUR , *leur mettant les mains l'une dans l'autre.*

ZISTE & zeste , fiez-vous y ,
Landeriri ,

A ce que vous vous jurez ici.

Tous

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ziste & zeste , fions-nous y ,

Landeriri ,

A ce que nous nous jurons ici.

L' A M O U R.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Oh ça , finissez votre affaire.

Voici l'Hymen & votre mere.

ROSETTE , *ouvrant la porte du jardin.*

Venez , berger ; il a raison.

Terminons vite l'aventure.



SCENE XVIII.

L'HYMEN, L'AMOUR, SA MERE,
LE BERGER, ROSETTE.

L A M E R E , *à Rosette , en lui ôtant la clef
des mains , & continuant l'air.*

A H , ah , je vous y surprends donc ,
Avec la clef dans la serrure !

L' H Y M E N.

Air : *Un petit moment plus tard.*

Je reconnois à cet écart

Le dieu de Cythere.

Je suis un petit égrillard ;
 Eh bien , mon compere ,
 La rose , un moment plus tard ,
 Pour le dieu de l'Hyménée ,
 Un petit moment plus tard ,
 Étoit . . . étoit flambée.

[à la mere.]

Il faut faire une terrible diligence pour me prévenir , notre bonne maman ; qu'en dites-vous ?



S C E N E X I X.

L'HYMEN, L'AMOUR, LA MERE,
 LEBERGER, ROSETTE, COLIN.

COLIN, *accourant tout essoufflé, & s'adressant à la mere.*

Air : Voici les dragons qui viennent.

MAÎTRESSE , faites retraite ,
 Les voici tretous.
 Je suis las de faire tête ,
 Gare la rose , Rosette ,
 Et vous itou !
 Et vous itou !

L A M È R E ; à l'Hymen.

Air : *Dans notre village.*

Songez à la rose :
Et vite , de peur
De quelque malheur ,
Qu'à son gré l'Hymen en dispose.

L' H Y M E N.

Eh bien , à mon gré
J'en disposerai.

L' A M O U R.

Air : *Camarade , prends bien garde*

Camarade ,
Prends bien garde
De faire ici le seigneur.
En faveur de ce jeune homme ;
Qu'ici mon suffrage nomme ,
Dispose de cette fleur ;

Sinon je crie tout-à-l'heure : à moi , grenadiers ! Au lieu que si vous m'obéissez ; je les fais retirer.

L' H Y M E N , à l'Amour.

Air : *La mirtamplin lantirelarigot*

Je veux bien vous obliger ,

[à Rosette.]

Bergere charmante ,

D d ij

Permettez-moi d'adjuger
La rose à ce gentil joli berger.

R O S E T T E , *faisant une profonde révérence.*

J'en suis bien contente !

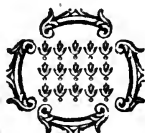
LE BERGER , *présentant sa houlette à Rosette.*

Air : J'entends déjà le bruit des armes.

Et vous , adorable Rosette ,
De ma main , pour un bien si doux ,
Daignez recevoir la houlette.

L' H Y M E N .

Bergers , bergeres , venez tous.
Au son de la tendre mufette ,
Venez l'installer parmi vous.



S C E N E X X.

LE théâtre change , & représente une grande allée d'arbres d'une extrême hauteur , lesquels mêlant leurs branches les unes avec les autres , forment une voûte de verdure , où plusieurs pasteurs jouent de différens instrumens , célébrant la réception de Rosette.

TOUS LES ACTEURS DE LA SCENE
PRÉCÉDENTE, ET TROUPE DE BERGERS ET
DE BERGERES.

Après une musette , & quelques danses légères & galantes , la troupe se met en rond , & danse le branle suivant.

B R A N L E.

U N E B E R G E R E.

AUJOURD'HUI l'on donne à Rosette ,
Et gué , gué , gué , bon , bon , derirette ,
La pannetiere & la houlette :
Bergers , enflez vos chalumeaux ;
Pendant que l'Amour sur l'herbette ,
Fera bon , bon , bon , bon , derirette ,
Fera bon , bondir nos troupeaux.

L A R O S E ,

U N B E R G E R ,

Elle ira maintenant seulette ,
 Et gué , gué , gué , bon , bon , derirette ,
 Cueillir dans nos bois la noifette ,
 Et dormir aux bords des ruisseaux ;
 Pendant que l'Amour sur l'herbette ,
 Fera bon , bon , bon , bon , derirette ,
 Fera bon , bondir ses troupeaux.

U N E B E R G E R E .

Bergers , point d'ardeur indiscrette ,
 Et gué , gué , gué , bon , bon derirette ,
 Laissez reposer la poulette ,
 Sans l'éveiller mal-à-propos ;
 Pendant que l'Amour sur l'herbette ,
 Fera bon , bon , bon , bon , derirette ,
 Fera bon , bondir ses troupeaux.

R O S E T T E .

Non , non , begeres , je suis faite
 Pour rire & faire la follette ,
 Bon , bon , bon , bon , bon , derirette ;
 Resterois-je seule en repos ?
 Pendant que l'Amour sur l'herbette ,
 Feroit bon , bon , bon , bon , derirette ,
 Feroit bon , bondir mes troupeaux.

La danse galante reprend pour un moment, & est suivie des vaudevilles suivans.



V A U D E V I L L E.

UNE BERGERE , *s'adressant à Rosette.*

BERGERE , ce n'est pas tout
De savoir crier au loup ,
Quand on se met en ménage.
D'autres y font le dégât.
Sachez bien crier au chat ,
 Au chat , au chat , au chat !
Et ne laissez pas aller le chat au fromage.

DES bergers les jeux badins
Favorisent les desseins.
Du chat qui vous endommage
L'on prévient donc l'attentat ,
En criant sans cesse au chat ,
 Au chat , au chat , au chat !
Malheur à qui laisse aller le chat au fromage.

LE chat prit un jour son tems ,
Que d'un berger de vingt ans
J'écoutois le doux langage :
Je criai bien vite au chat ,
 Au chat , au chat , au chat !
Sans quoi je laissois aller le chat au fromage.

UNE mufette jouïra ,

Sa douceur endormira
 Rosette au fond d'un bocage.
 On s'expose , en cet état ,
 A crier bien tard au chat ,
 Au chat , au chat , au chat !

Voilà comme on laisse aller le chat au fromage.

U N B E R G E R.

CERTAIN tendron délicat ,
 Ennemi de tout débat ,
 Dont on rit dans le village ;
 De peur de faire un éclat ,
 A crié si bas au chat ,
 Au chat , au chat , au chat !

Que le chat n'a pas laissé d'aller au fromage.

V A U D E V I L L E.

C L I M E N E , avant son mariage ,
 Masquoit les défauts de son cœur ;
 On vantoit dans le voisinage
 Sa complaisance & sa douceur :
 Mais cette gent chérubine
 Vient de s'unir à Damon ,
 Et c'est le diable à la maison :
 La rose est changée en épine.

Q U O I Q U E sur le retour de l'âge ,
 Philis s'étonnoit l'autre jour ,
 Qu'on ne lui rendit plus hommage ,

Et s'en plaignoit au dieu d'amour.

Il prit d'une main badine

Un miroir au même instant :

Voyez , dit-il en s'envolant ,

La rose est changée en épine.

HIER , à certaine fillette ,

Que par hasard il rencontra ,

Damon conta mainte fleurette ,

Et même ne s'en tint pas là.

Je gagerois à sa mine ,

Qu'à présent il s'en repent :

En pareil cas on voit souvent

La rose changée en épine.

JOUISSEZ , aimable jeunesse ;

Le tems perdu l'est pour toujours :

N'attendez pas dans la vieillesse

A faire usage de vos jours.

Si vous suivez ma doctrine ,

Cueillez des fleurs au printems :

L'hiver regne-t-il dans nos champs ?

La rose est changée en épine.

Au sein de la persévérance ,

Tous les amans du bon vieux tems

Se foutenoient par l'espérance ,

Et filoient d'ennuyeux momens.

Fi de ces vieilles routines

Que l'on suivoit autrefois :

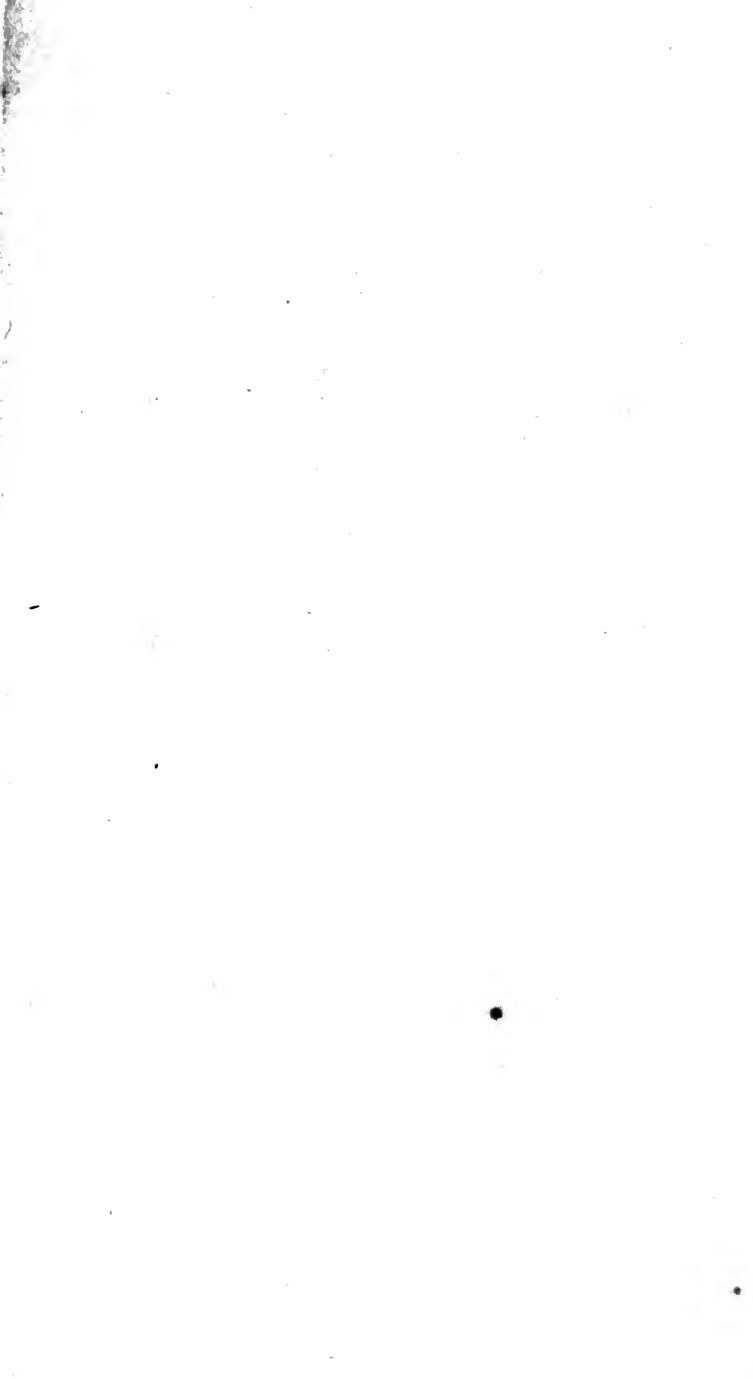
L'amant , sous de plus douces loix ,
Cueille la rose sans épines.

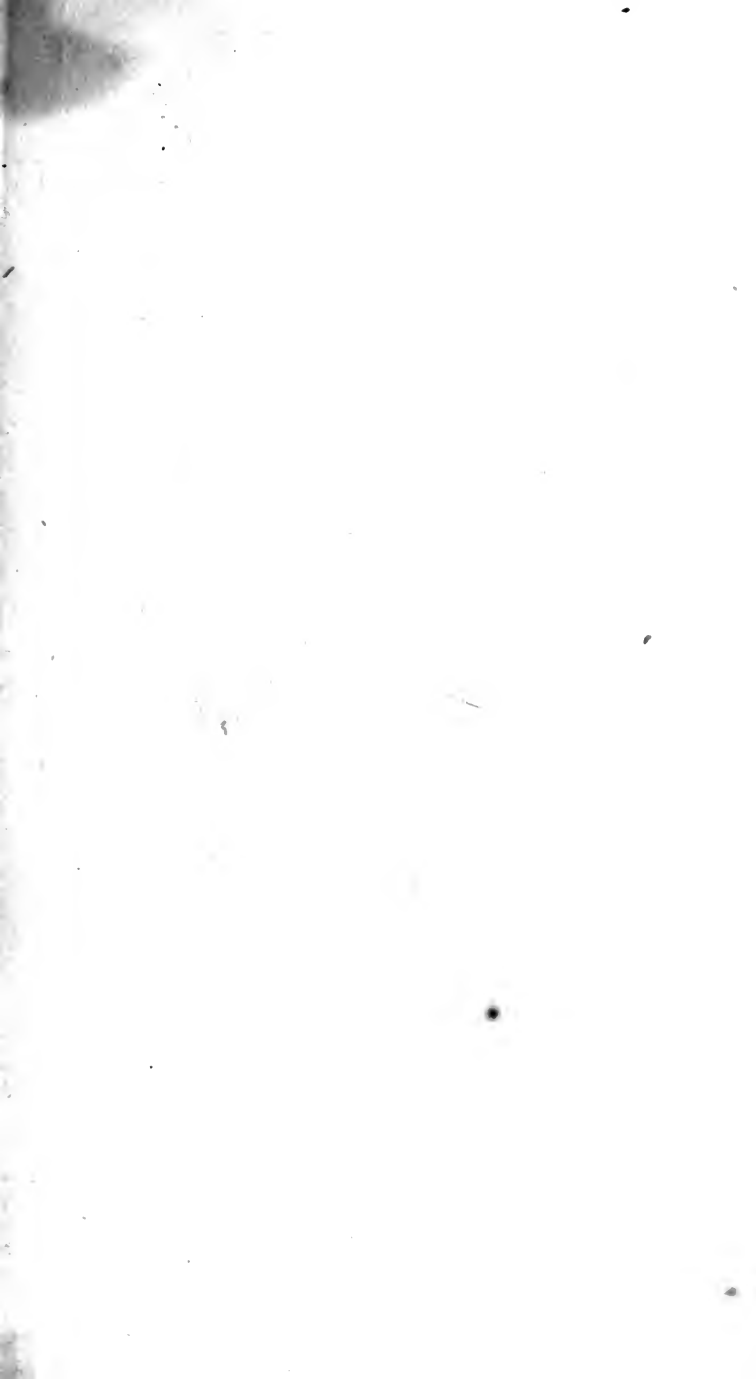
QUAND l'Hymen cueilloit une rose ,
Jadis il s'y piquoit les doigts :
Aujourd'hui c'est tout autre chose ,
Il n'est plus d'obstacle à ses droits.

Avec ses fleches badines
L'Amour épluche un rosier ;
L'Amour fait si bien son métier ,
Qu'Hymen n'y trouve plus d'épines!

LISE , au sortir de sa toilette ,
Enchante les regards surpris ;
Le soir , quand la belle en cornette
Quitte ses roses & ses lis ,
N'entrez point à la fourdine ,
Vous que charmoit sa beauté !
L'art reprend ce qu'il a prêté ;
La rose est changée en épine.

Fin du troisieme Volume





PQ
2019
P6
1777
t.3

Piron, Alexis
Oeuvres completes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

